Anton Pavlovitch Tchekhov

VOISINS

Paris, Librairie Plon, 1927
Traduction de Denis Roche

Table des matières

A propos de cette édition électronique du groupe « Ebooks libres et gratuits »

VOISINS

Piôtre Mikhâïlytch Ivâchine était de fort mauvaise humeur. Sa sœur, jeune et non mariée, avait été s'installer chez un homme marié, Vlâssitch. Pour se tirer le plus vite possible du triste et accablant état d'esprit qui ne le quittait ni chez lui, ni aux champs, le jeune homme appelait à son aide son sentiment de la justice, ses opinions honnêtes et généreuses ; il se trouvait avoir toujours été, en effet, partisan de l'amour libre. Mais aucune idée ne le remontait, et, malgré lui, il en revenait à la même conclusion que la vieille bonne de la maison : à savoir que sa sœur avait mal agi, et que Vlâssitch lui avait dérobé, volé sa sœur…

Et cette idée le rongeait.

Sa mère, de toute la journée, ne quittait plus la chambre ; la vieille bonne parlait à voix basse et soupirait sans cesse ; la tante de Piôtre Mikhâïlytch s'apprêtait à partir ; tantôt on descendait ses malles dans l'antichambre, tantôt on les remontait dans son appartement. Dans la maison, dans la cour, dans le jardin régnait le plus grand silence, comme s'il y avait un mort chez les Ivâchine. La tante, les domestiques et même, semblait-il à Piôtre Mikhâïlytch, les paysans, le regardaient avec curiosité et stupeur, comme s'ils voulaient dire : on a séduit ta sœur, pourquoi n'agis-tu pas ?

Et Piôtre Mikhâïlytch se reprochait sa passivité, sans savoir ce qu'il aurait dû faire.

Six jours s'étaient écoulés ainsi. Le septième, un dimanche après dîner, un messager à cheval apporta une lettre. L'adresse, d'une écriture féminine connue, était ainsi libellée : Son Excell. Anna Nicolâéïvna Ivâchine.

Dans l'enveloppe, dans l'écriture, dans l'abréviation Son Excell., Piôtre Mikhâïlytch crut démêler quelque chose d'agressif, de railleur, et qui sentait le libéralisme. Or, le libéralisme féminin est entêté, inexorable, cruel.

« Elle préférera mourir plutôt que céder à sa mère et lui demander pardon », pensa Piôtre Mikhâïlytch en portant la lettre.

Sa mère était étendue tout habillée sur son lit. Voyant entrer son fils, elle se leva précipitamment, arrangea sous son bonnet ses cheveux gris, et demanda vite :

– Qu'y a-t-il ?

– Voici ce que l'on envoie, dit Piôtre en lui remettant la lettre.

On ne prononçait plus le nom de Zîna, ni même le pronom « elle » ; on parlait de Zîna impersonnellement. La mère reconnut l'écriture, et son visage devint laid, désagréable. Ses cheveux gris s'échappèrent encore de dessous son bonnet.

– Non ! dit-elle, en écartant les mains comme si la lettre lui eût brûlé les doigts ; non, jamais ! pour rien au monde !

Et elle se mit à sangloter éperdument de chagrin et de honte. Elle aurait assurément voulu lire la lettre, mais sa fierté l'en empêchait. Piôtre Mikhâïlytch comprit qu'il aurait dû décacheter la lettre et la lire à haute voix ; et soudain une colère, telle qu'il n'en avait jamais ressenti, l'envahit. Il s'élança dans la cour et cria au messager :

– Dis qu'il n'y a pas de réponse. Il n'y en aura pas. Dis-le bien, animal !

Et il déchira la lettre. Puis les larmes lui montèrent aux yeux, et, se sentant dur, répréhensible, malheureux, il partit dans les champs.

Il n'avait que vingt-huit ans, mais il était déjà gros, s'habillait, comme un homme vieux, de vêtements larges et longs, et souffrait d'oppression. Tous les instincts du propriétaire non marié commençaient à se développer en lui. Il ne s'amourachait de personne, ne songeait pas au mariage, n'aimait que sa mère, sa sœur, la vieille bonne et le jardinier Vassîlytch ; il aimait à bien manger, à faire la sieste, à parler politique et à traiter les plus hautes questions.

Il avait fait jadis des études à l'Université et considérait maintenant ce temps-là comme le paiement d'une dette auquel la jeunesse est astreinte de dix-huit ans à vingt-cinq ans ; maintenant les idées qu'il avait en tête n'avaient plus rien de commun avec

l'Université et les sciences qu'il y avait étudiées.

Dehors il faisait chaud et doux, comme quand il va pleuvoir. On était dans les bois comme dans une étuve et une forte odeur de pins et de feuilles pourries s'exhalait. Piôtre Mikhâïlytch s'arrêtait souvent et s'épongeait le front. Il examina ses blés d'hiver et ses blés d'été, ses trèfles, d'où, par deux fois, il fit lever une perdrix et ses petits ; et, tout le temps, il pensait que cette insupportable situation ne pouvait pas se prolonger indéfiniment : il fallait en finir d'une façon ou d'une autre, – d'une façon même bête, sauvage…, – mais en finir !

« Que faire ? Comment s'y prendre ? » se demandait-il en regardant d'un air suppliant le ciel et les arbres, comme s'il demandait leur aide.

Mais le ciel et les arbres se taisaient. Les opinions généreuses de Piôtre Mikhâïlytch ne lui étaient d'aucun secours. Le bon sens lui soufflait qu'on ne pouvait résoudre le torturant problème que d'une façon stupide, et que la scène d'aujourd'hui avec le messager ne serait pas la dernière ; il était effrayant de songer à ce qui arriverait encore.

Quand il rentra, le soleil baissait déjà. Il semblait maintenant à Piôtre Mikhâïlytch que le problème était insoluble ; on accepte ou on n'accepte pas un fait accompli, il n'y a pas de milieu.

Le chapeau à la main, s'éventant avec son mouchoir, il marchait sur la route. Il était à peu près à deux verstes de la maison, lorsqu'il entendit un tintement gai. C'était une combinaison très réussie de clochettes et de grelots, faisant un bruit cristallin, qu'avait seul, dans le district, le chef de police Médovski, ancien officier de hussards, ruiné, usé et malade. Parent éloigné de Piôtre Mikhâïlytch, il venait voir familièrement les Ivâchine, ressentait pour Zîna des sentiments paternels et était plein d'admiration pour elle.

– Je vais chez vous, dit-il à Piôtre Mikhâïlytch quand il l'eut rattrapé ; montez, je vous emmène.

Il souriait et semblait content ; il ne savait évidemment pas encore que Zîna était partie chez Vlâssitch, ou, si on le lui avait dit, il n'y croyait pas.

Piôtre Mikhâïlytch se sentit dans une situation gênante.

– Très heureux… murmura-t-il en devenant cramoisi, ne sachant

quel mensonge inventer, enchanté, mais… Zîna est absente, et maman est malade.

– Que c'est ennuyeux, dit le chef de police, regardant pensivement Piôtre Mikhâïlytch. Moi qui comptais passer la soirée chez vous. Où donc est allée Zinâïda Mikhâïlovna ?

– Chez les Sinîtski, et, de chez eux, je crois qu'elle voulait pousser jusqu'au couvent. Je ne sais pas au juste.

Le chef de police causa quelques instants avec lui et repartit. Piôtre Mikhâïlytch, en continuant sa route, songeait avec effroi à ce qu'éprouverait Médovski quand il connaîtrait la vérité ; et le ressentant, lui aussi, il arriva chez lui.

– Seigneur, aide-moi ! pensait-il, aide-moi !…

Dans la salle à manger, pour le thé du soir, il ne trouva que sa tante. Son expression laissait voir clairement, comme d'habitude, que, bien que faible et sans appui, elle ne laisserait personne la rabaisser. Piôtre Mikhâïlytch, qui ne l'aimait pas, s'assit à l'autre bout de la table et se mit, sans dire mot, à avaler son thé.

– Ta mère, aujourd'hui encore, n'a pas dîné, lui dit sa tante ; tu devrais y faire attention. Se laisser mourir de faim n'est pas un remède au malheur.

Piôtre Mikhâïlytch trouvait incongru que sa tante se mêlât d'affaires qui ne la regardaient pas et fît dépendre son départ du fait que Zîna eût quitté la maison ; il voulut lui dire quelque chose d'impertinent, mais se retint. Et, en se retenant, il comprit que le moment d'agir était arrivé ; il n'avait plus la force de se contraindre : ou agir immédiatement, ou se rouler à terre en hurlant…

Piôtre Mikhâïlytch se représentait Zîna et Vlâssitch, libéraux tous les deux, contents d'eux-mêmes, s'embrassant sous un érable. Et tout ce qui s'était amassé en lui de pénible et de méchant, pendant une semaine, se déversa sur Vlâssitch.

« L'un séduit ma sœur, un autre viendra tuer ma mère, un troisième incendiera la maison, ou nous volera…, et, tout cela, sous le couvert de l'amitié, des hautes idées, de la souffrance humaine !… »

« Non, ce ne sera pas ! » conclut soudain Piôtre Mikhâïlytch en

frappant du poing sur la table.

Il se leva et sortit en courant de la salle à manger.

À l'écurie, le cheval du régisseur était sellé. Piôtre Mikhâïlytch l'enfourcha et partit au grand trot, se rendant chez Vlâssitch.

En son âme, l'orage grondait. Il sentait le besoin de faire quelque chose d'extraordinaire, d'extravagant, dût-il s'en repentir toute sa vie. Il allait traiter Vlâssitch de lâche, le gifler et se battre en duel avec lui.

Mais Vlâssitch n'était pas de ces gens qui se battent en duel. Le mot de lâche et la gifle ne feraient que le rendre plus malheureux, plus concentré. Ces gens malheureux et inoffensifs sont les plus insupportables et les plus ennuyeux. Tout leur sera pardonné. Lorsqu'en réponse à un reproche mérité, un homme malheureux vous regarde avec des yeux profondément imprégnés du sentiment de sa faute, sourit douloureusement, et avance humblement la tête, la justice elle-même ne se sent plus le courage, semble-t-il, de lever la main sur lui.

« Peu importe ! résolut Piôtre Mikhâïlytch, je le cravacherai devant elle et lui dirai des insolences. »

Il chevauchait dans ses bois et ses friches, et s'imaginait la façon dont Zîna, cherchant à se justifier, parlerait des droits de la femme et de la liberté individuelle. Elle dirait qu'il n'y a pas de différence entre l'union légale et l'union libre. Elle voudrait disputer en femme, de choses auxquelles elle n'entendait rien ; et elle dirait, à la fin : « De quoi te mêles-tu ? Quel droit en as-tu ? »

« Oui, marmotta Piôtre Mikhâïlytch, je n'en ai pas le droit, mais tant mieux !… Moins j'en aurai le droit, plus ce sera grossier, mieux ça vaudra. »

Il faisait lourd. Près de la terre grouillaient des nuées de moustiques, et, dans les jachères, les vanneaux gémissaient comme s'ils pleuraient. Tout annonçait la pluie, bien qu'il n'y eût aucun nuage.

Piôtre Mikhâïlytch franchit la limite de ses biens et remit son cheval au trot, à travers des terres plates. Il passait souvent en cet endroit et y connaissait chaque buisson, chaque trou. Ce qui, au crépuscule, paraissait un sombre rocher était une église en briques

rouges, et il pouvait se la présenter dans les moindres détails, y compris les ornements en plâtre de la porte et les petits veaux qui paissaient dans l'enceinte de la cure. À une verste de l'église se trouve, à droite, un boqueteau appartenant au comte Koltôvitch, et, tout de suite après, commence la propriété de Vlâssitch…

Derrière l'église et le bois se formait une énorme nuée noire que de pâles éclairs embrasaient.

– Voilà qui promet ! pensa Piôtre Mikhâïlytch ; Seigneur, aide-moi !

Le cheval, toujours trottant, se fatigua vite, et Piôtre Mikhâïlytch lui aussi était las. La nuée d'orage le regardait méchamment et semblait lui conseiller de retourner chez lui. Il se sentait un peu mal à l'aise.

« Je leur prouverai qu'ils ont tort, pensait Piôtre Mikhâïlytch pour se donner du courage. Ils invoqueront l'amour libre, la liberté individuelle ; mais la liberté s'exerce dans la résistance et non dans l'asservissement aux passions ; dans leur cas, c'est du dévergondage et non de la liberté ! »

Le grand étang du comte Koltôvitch, obscurci par la nuée, est bleu et semble refrogné. Il en vient de la fraîcheur et une odeur de vase. Près de la chaussée, se trouvent deux saules pleureurs, un jeune et un vieux, tendrement appuyés l'un contre l'autre. En cet endroit Piôtre Mikhâïlytch et Vlâssitch passaient ensemble il y avait deux semaines à peine, en fredonnant cette chanson d'étudiants :

Ne pas aimer, c'est enterrer sa jeunesse…

Triste chanson !

Pendant que Piôtre Mikhâïlytch traversait le petit bois, le tonnerre grondait, les arbres gémissaient et se courbaient sous le vent. Il fallait se hâter. Du boqueteau à la propriété de Vlâssitch il restait à peine une verste à franchir. Des deux côtés de la route se dressaient de vieux bouleaux ; ils semblaient aussi pitoyables et malheureux que Vlâssitch, leur propriétaire, aussi grêles et étirés que lui. Une grosse pluie bruissante se mit à tomber sur les arbres et sur l'herbe. Le vent cessa immédiatement et une odeur de terre détrempée et de peupliers mouillés se répandit. Voici la haie d'acacias de Vlâssitch, maigres et étirés eux aussi. Là-bas, où la palissade est en ruine, on aperçoit un

verger à l'abandon…

Piôtre Mikhâïlytch ne pensait plus ni à gifler, ni à cravacher ; il ne savait plus ce qu'il venait faire chez Vlâssitch, et il perdit courage. Il s'effarait pour lui et pour sa sœur, et appréhendait de la revoir sur-le-champ. Comment se comporterait-elle avec lui ? De quoi parleraient-ils ? Ne valait-il pas mieux s'en retourner, tandis qu'il était temps encore.

Tout en réfléchissant, il s'engagea à toute bride dans l'allée des tilleuls conduisant à la maison et contourna de gros buissons de lilas ; et, tout d'un coup, il aperçut Vlâssitch.

Vlâssitch, tête nue, en chemise d'indienne, chaussé de hautes bottes, se courbant sous la pluie, se rendait de l'un des coins de la maison à la grande porte. Un ouvrier, derrière lui, portait un marteau et une boîte à clous ; ils venaient sans doute de consolider un volet qui battait.

Apercevant Piôtre Mikhâïlytch, Vlâssitch s'arrêta :

– Toi !… dit-il en souriant. Voilà qui est bien !

– Oui, tu le vois, je suis venu, fit doucement Piôtre Mikhâïlytch en secouant de ses deux mains la pluie de ses vêtements.

– À merveille ! J'en suis ravi, dit Vlâssitch sans lui tendre la main.

Il hésitait, attendant qu'on la lui tendît.

– Voilà qui est bon pour l'avoine, fit-il en regardant le ciel.

– Oui.

Ils entrèrent à la maison sans rien dire. À droite, une porte donnait accès dans la seconde antichambre, et, de là, dans le salon. À gauche, se trouvait une petite pièce que le régisseur habitait l'hiver.

Piôtre Mikhâïlytch et Vlâssitch y entrèrent.

– Où la pluie t'a-t-elle pris ? demanda Vlâssitch.

– Pas loin d'ici ; presque à côté de la maison.

Piôtre Mikhâïlytch s'assit sur le lit. Il était content d'entendre tomber la pluie, et content qu'il fît sombre dans la pièce ; cela valait mieux ; ainsi on était plus à l'aise, et il ne voyait pas la figure de Vlâssitch. Il n'avait plus d'animosité. Il n'éprouvait que de la crainte et du mécontentement de lui-même. Il sentait qu'il avait mal commencé et qu'il ne résulterait rien de bon de cette entrevue.

Tous deux se turent un instant, faisant mine d'écouter tomber la pluie.

– Merci, Pétroûcha[1], commença Vlâssitch indécis. Je te suis très reconnaissant d'être venu. C'est généreux et noble de ta part. Je le comprends, et, crois-moi, je l'apprécie hautement.

Il regarda la fenêtre et continua, debout au milieu de la chambre :

– Tout s'est passé presque en secret, comme si nous nous cachions de toi. L'idée que, peut-être, nous t'avions fâché et que tu étais irrité contre nous mettait une ombre à notre bonheur. Permets-moi de nous justifier. Nous avons agi ainsi, non pas par défiance de toi ; d'abord, tout a été très inattendu et s'est fait comme par inspiration ; nous n'avons pas eu le temps de réfléchir. En second lieu, c'était une chose délicate, intime. Y mêler un tiers, même aussi ami que toi, était gênant. Nous comptions d'ailleurs sur ta grandeur d'âme. Tu es l'homme le plus noble et le plus magnanime. Je t'ai une reconnaissance infinie. Si tu as, à l'avenir, besoin de ma vie, viens et prends-la.

Vlâssitch parlait bas, d'une voix sourde et profonde, toujours sur la même note, comme s'il bourdonnait. Il était assurément très ému. Piôtre Mikhâïlytch sentit que son tour de parler était venu, et que, sans cela, il semblerait, en effet, jouer le rôle du plus noble et du plus magnanime niais. Il n'était pas venu pour cela.

Il se leva rapidement et dit, à mi-voix, haletant :

– Écoute, Grigôry, tu sais que je t'aimais et que je ne souhaitais pas pour ma sœur un meilleur mari que toi ; mais ce qui est arrivé est affreux. Je frémis en y pensant.

– Pourquoi affreux ? demanda Vlâssitch d'une voix tremblante ; ce serait affreux si nous avions mal agi ; mais ce n'est pas le cas.

– Écoute, Grigôry, tu sais que je n'ai pas de préjugés, mais

pardonne ma franchise : à mon sens, vous avez agi en égoïstes. Évidemment je ne dirais pas cela à Zîna ; cela l'attristerait ; mais tu dois le savoir : notre mère souffre de façon indicible…

– Oui, c'est triste, soupira Vlâssitch. Nous le prévoyions, Pétroûcha ; mais que devions-nous faire ? Qu'une action peine autrui, cela ne prouve pas qu'elle soit mauvaise. Que faire ? Tout geste sérieux doit, infailliblement, désobliger quelqu'un. Si tu étais allé te battre pour la liberté, cela aussi eût fait souffrir ta mère. Que faire ? Qui met au-dessus de tout le contentement de ses proches doit renoncer à vivre pour ses idées…

Vif, derrière la fenêtre, un éclair brilla, et son éclat parut changer le cours des idées de Vlâssitch. Il s'assit près de Piôtre Mikhâïlytch et se mit à dire des choses hors de propos.

– Je suis en adoration devant ta sœur, Pétroûcha, dit-il. Chaque fois que j'allais chez toi, j'avais le sentiment de faire un pèlerinage, et je priais réellement Zîna. Mon adoration croît maintenant de jour en jour. Zîna est pour moi plus que ma femme. (Vlâssitch leva les bras en l'air.) Elle est mon culte. Depuis qu'elle vit ici, j'entre dans ma maison comme dans un temple. C'est une femme rare, extraordinaire, la plus noble des femmes !

« Bon, le voilà qui a remonté sa musique ! » pensa Piôtre Mikhâïlytch.

Le mot « ma femme » lui avait déplu.

– Pourquoi ne vous marieriez-vous pas réellement ? demanda-t-il ; combien ta femme demande-t-elle pour consentir au divorce ?

– Soixante-quinze mille roubles.

– C'est beaucoup ! Ne pourrait-on pas traiter à moins ?

– Elle ne cédera pas un copek. C'est une femme terrible, mon ami ! soupira Vlâssitch. Je ne t'en ai jamais parlé précédemment ; ça me dégoûtait d'y penser ; mais l'occasion se présente ; alors écoute. Je l'ai épousée sous l'empire d'un sentiment bon, honnête. Dans notre régiment, un commandant de bataillon, si tu veux des détails, eut une liaison avec une jeune fille de dix-huit ans. Parlons net : il la séduisit, vécut deux mois avec elle, et la planta là. Elle se trouva dans la situation la plus affreuse. Retourner chez ses parents, elle s'en faisait

conscience ; et, du reste, ils ne l'auraient pas reçue. Son amant l'avait abandonnée sans un sou,… à n'avoir plus qu'à aller se vendre dans les casernes. Nos camarades étaient révoltés. Ce n'étaient certes pas des saints, mais l'ignominie était trop forte. Le commandant de bataillon était détesté de tous, et, pour lui faire pièce, les adjudants et les sous-lieutenants organisèrent une collecte en faveur de la malheureuse. Quand notre tour, à nous jeunes lieutenants, fut venu, et que l'on commença à donner, qui cinq roubles, qui dix roubles, ma tête s'échauffa soudain. Le cadre me parut prêter à une action signalée. Je me rendis en hâte chez la jeune fille et lui exprimai en termes chaleureux ma compassion. Et, tandis que je me rendais chez elle et que je lui parlais, je l'aimais profondément, comme on aime un être humilié et insulté. Oui… Et voilà ce qu'il advint : une semaine après je demandai sa main. Mes chefs et mes camarades trouvèrent que mon mariage n'était pas compatible avec la dignité d'officier ; cela m'enflamma encore davantage. J'écrivis, tu le comprends, une longue lettre, dans laquelle je démontrais que ma conduite devait être inscrite en lettres d'or dans l'histoire du régiment. J'envoyai la lettre au commandant et une copie à mes camarades. J'étais naturellement excité, et cela ne se passa pas sans paroles vives. On me pria de quitter le régiment. J'ai gardé le brouillon de la lettre. Je te la lirai un jour. C'est écrit avec beaucoup de sentiment. Tu verras quelles belles et lumineuses minutes j'ai vécues. Alors je donnai ma démission et vins ici avec ma femme. Mon père avait laissé quelques dettes ; je n'avais pas d'argent. Ma femme fit dès le début des connaissances, devint coquette. Elle jouait, et je fus obligé d'hypothéquer mes biens. Elle menait une mauvaise vie, et, de tous nos voisins, toi seul ne fus pas son amant. Au bout de deux ans, je lui donnai une certaine somme, tout ce que j'avais alors, et elle partit pour la ville. Maintenant encore je lui envoie douze cents roubles par an. C'est une femme terrible ! Il existe, frère, une mouche qui dépose ses larves sur le dos d'une araignée de façon que l'araignée ne puisse pas les faire tomber. La larve se colle à l'araignée et lui suce le sang. De même cette femme s'est collée à moi et boit tout mon sang. Elle me déteste et me méprise pour la bêtise que j'ai fait de l'épouser. Ma générosité lui semble déplorable. « Un homme d'esprit m'a plaquée, dit-elle, et un imbécile m'a ramassée ! » Et, à son sens, seul un idiot comme moi pouvait agir ainsi. Et cela, frère, m'est très douloureux. (Par parenthèse, je te le dis, le sort me poursuit ; il me courbe comme un arc.)

Piôtre Mikhâïlytch écoutait Vlâssitch et se demandait avec stupeur ce qui, en cet homme, avait pu plaire à Zîna.

Pas jeune, quarante et un ans, efflanqué, sec, étroit de poitrine, le

nez long, des poils blancs dans la barbe. Quand il parle, il bourdonne, sourit maladroitement et gesticule. Ni santé, ni joli air, ni savoir-vivre, ni gaieté. Quelque chose de terne, d'indécis. Il s'habille sans goût. Son intérieur est triste. Il ne fait cas ni de la poésie ni de la peinture, parce qu'elles « ne répondent pas, dit-il, aux préoccupations de l'heure » : Autrement dit, il ne les comprend pas. La musique ne le touche pas. Il ne sait pas mener ses affaires. Son bien est dans le plus complet abandon et hypothéqué. Il paie 12 % pour le second emprunt, et doit encore 10 000 roubles sur billets. Quand vient le moment de payer ses intérêts ou d'envoyer de l'argent à sa femme, il demande à emprunter à tout le monde, avec la mine de quelqu'un dont la maison brûle. Et à ce moment-là, il vend à corps perdu toute sa provision de fagots d'hiver pour cinq roubles, une meule de paille pour trois roubles, et peu après il donnera l'ordre de chauffer ses cheminées avec la barrière de son jardin ou les châssis de ses serres. Les pourceaux endommagent ses prés. Dans ses bois, le bétail des moujiks broute les jeunes pousses et les plants, et, d'hiver en hiver, il y a dans sa propriété moins et moins de gros arbres. Dans le potager et dans son jardin traînent des cadres de ruches et de vieux seaux rouillés. Il n'a ni talent ni capacité. Il ne sait pas même vivre comme les autres. Dans la vie quotidienne, c'est un homme naïf, faible, qu'on peut facilement tromper et offenser. Les moujiks le tiennent, non sans raison, pour un « bêta ».

Il est libéral. Dans le district, on le compte pour rouge, et cela aussi finit par ennuyer. Son libéralisme manque d'originalité et de pathétique. Piôtre Mikhâïlytch s'indigne, s'emballe et se réjouit sur un même ton, languissamment et sans effet. Même dans les instants de sa plus forte indignation, il ne lève pas la tête et reste tassé sur lui-même. Et le plus triste est que, quand il les exprime, ses plus honnêtes, ses meilleures idées paraissent banales et arriérées. Quand il évoque lentement, d'un air réfléchi, les minutes idéales de la vie, les plus belles années, quand il admire la jeunesse qui a toujours marché et marche toujours en tête de la société, ou quand il blâme les Russes qui, à trente ans, mettent des robes de chambre et oublient les enseignements de l'Université, on a, en tout, la sensation de quelque chose d'ancien, de déjà vu. Si l'on reste coucher chez lui, il met sur votre table de nuit les œuvres de Pissarév ou de Darwin. Si on lui dit qu'on les a lues, il va vous chercher Dobrolioûbov.

Tout cela, dans le district, était appelé « libre pensée », et beaucoup tenaient la libre pensée de Vlâssitch pour une innocente et inoffensive manie ; mais elle le rendait très malheureux. Elle était pour lui la larve dont il aimait à parler : elle s'était fortement collée à lui et buvait son sang.

Dans le passé, un mariage étrange, dans le goût de Dostoïevsky ; d'interminables lettres, avec des citations, transcrites d'une laide et illisible écriture ; les unes et les autres remplies de sentiment ; d'interminables malentendus ; des explications ; des désenchantements ; puis des dettes ; sa seconde hypothèque ; la rente de sa femme ; des emprunts mensuels ; – tout cela sans profit pour lui ni pour les autres. Actuellement, comme jadis, il est toujours pressé, cherche à faire des actions d'éclat, se mêle des affaires des autres. À l'occasion il écrit toujours de longues lettres, avec des citations. Il tient des conversations fatigantes et banales sur la commune rurale, le relèvement de l'industrie villageoise ou sur la création de fromageries. Et ces conversations sont si ressemblantes entre elles qu'on les croirait, non pas issues d'un cerveau vivant, mais fabriquées à la machine.

Et, pour en finir, ce scandale avec Zîna, qui s'achèvera on ne sait comment !…

Zîna cependant est jeune, vingt-deux ans à peine, belle, distinguée, gaie, rieuse, musicienne enragée, bavarde, aimant à discuter. Elle s'entend en toilettes, en beaux meubles, en littérature. Elle n'aurait jamais supporté chez elle une chambre comme celle-ci, imprégnée d'une odeur de bottes et d'eau-de-vie de mauvaise qualité. Elle aussi est libérale, mais dans son libéralisme on sent un trop-plein de forces, la jactance d'une jeune fille hardie, la soif de devenir un être meilleur, plus original que les autres. Comment a-t-elle pu s'amouracher de Vlâssitch ?

« Lui, un Don Quichotte fanatique, entêté, maniaque ; elle, – pensait Piôtre Mikhâïlytch, – aussi légère, aussi faible de caractère, aussi malléable que moi… Nous cédons vite et sans résistance… Elle l'a aimé !… Et moi-même, est-ce que je ne l'aime pas malgré tout ?… »

Piôtre Mikhâïlytch comptait Vlâssitch pour honnête homme, mais très borné et exclusif. Il n'apercevait dans ses effervescences et ses souffrances, et dans toute sa vie aucun but élevé, proche ou lointain, mais rien que l'ennui et le manque de savoir-vivre. Son abnégation, et ce que Vlâssitch appelait des actions d'éclat, lui semblaient une déperdition de force, des coups de feu à blanc, dans lesquels on gaspille beaucoup de poudre. La foi fanatique de Vlâssitch en une honnêteté extraordinaire et en l'infaillibilité de ses raisonnements lui semblait naïve et même maladive. Il ne comprenait pas non plus qu'il eût réussi toute sa vie à confondre le grand et le mesquin, qu'il eût fait un mariage inepte en croyant accomplir une action d'éclat, et qu'il eût

ensuite contracté des liaisons dans lesquelles il pensait toujours voir le triomphe d'une idée.

Et malgré tout, Piôtre Mikhâïlytch aimait Vlâssitch, sentant en lui on ne sait quelle force ; et il n'avait jamais le courage de le contredire.

Vlâssitch s'était assis tout près de Piôtre Mikhâïlytch pour que le bruit de la pluie, joint à l'obscurité, ne l'empêchât pas de l'entendre, et, après avoir toussoté, il s'apprêtait à lui raconter quelque longue histoire dans le genre de son mariage ; mais, excédé, Piôtre Mikhâïlytch ne voulut plus l'écouter. Il se tourmentait à l'idée de voir survenir sa sœur.

– Oui, lui accorda-t-il doucement, tu n'as pas eu de chance ; mais, pardon, nous nous sommes éloignés de la question principale. Nous ne parlons pas de ce qu'il faut.

– En effet… Alors, revenons à la question,… dit Vlâssitch on se levant. Je t'ai dit, Pétroûcha, que notre conscience est tranquille. Nous ne sommes pas mariés, mais que notre union soit pleinement légitime, ce n'est pas à moi à en faire la preuve, et tu n'as pas à l'écouter. Ta pensée, là-dessus, est aussi libre que la mienne. Dieu merci, il ne peut pas y avoir, sur ce point, de divergence de vues entre nous. En ce qui concerne notre avenir, il ne faut pas t'en effrayer ; je travaillerai à en suer le sang. Je ne dormirai pas les nuits. Enfin je ferai les plus grands efforts pour que Zîna soit heureuse. Sa vie sera belle. Tu te demandes si je pourrai y réussir ? j'y réussirai, mon ami ! Quand un homme pense sans cesse à une même chose, il ne lui est pas difficile d'arriver à ce qu'il veut. Mais allons trouver Zîna ! Il faut qu'elle se réjouisse de ta venue.

Le cœur de Piôtre Mikhâïlytch se mit à battre. Il se leva et suivit Vlâssitch dans l'antichambre, puis au salon. Dans cette vaste et triste pièce, il n'y avait qu'un piano et une rangée de chaises anciennes, ornées de bronze, sur lesquelles personne ne s'asseyait jamais. Sur le piano était posée une seule bougie allumée. Ils entrèrent sans dire un mot dans la salle à manger. Elle aussi était spacieuse et sans confort. Au milieu, une table ronde à abattants et à six gros pieds. Là aussi, une seule bougie allumée. La pendule à gaine rouge ressemblait à une armoire à icônes. Elle marquait deux heures et demie.

Vlâssitch ouvrit la porte de la pièce voisine et dit :

– Zînotchka, c'est Pierre.

Aussitôt des pas empressés retentirent, et Zîna, grande, robuste, et très pâle, entra dans la salle à manger. Elle était telle que son frère l'avait vue la dernière fois chez eux. Elle avait sa jupe noire, sa blouse rouge et sa grande boucle à la ceinture. Elle entoura d'un bras Piôtre Mikhâïlytch et le baisa à la tempe.

– Quel orage ! dit-elle. Grigôry était sorti et j'étais seule dans toute la maison.

Elle n'était pas troublée et regardait son frère tranquillement et franchement comme chez eux. Piôtre Mikhâïlytch, la voyant, cessa d'éprouver de l'embarras.

– Mais tu n'as pas peur de l'orage, lui dit-il en s'asseyant à table.

– Non, mais ici les pièces sont immenses, la maison est ancienne ; quand il tonne, elle vibre comme un vaisselier. En somme, une maison bien agréable, continua-t-elle, en s'asseyant en face de Piôtre. Il n'y a pas une pièce qui ne conserve un souvenir. Dans ma chambre, figure-toi, le grand-père de Grigôry s'est fait sauter la cervelle.

– En août, quand j'aurai de l'argent, on réparera le pavillon du jardin, dit Vlâssitch.

– Quand il fait de l'orage, reprit Zîna, on pense, on ne sait pourquoi, au grand-père. Et, dans cette salle à manger, on a fouetté un homme à mort.

– C'est un fait, reconnut Vlâssitch, regardant Piôtre Mikhâïlytch avec des yeux naïfs. Vers 1840, un Français, nommé Olivière, avait affermé ce bien. Le portrait de sa fille traîne encore au grenier. Elle était très jolie. Cet Olivière, à ce que mon père m'a raconté, méprisait les Russes pour leur ignorance et les bafouait cruellement. Il exigeait, par exemple, que le prêtre, passant près de la maison, quittât son chapeau à une demi-verste de distance, et, quand la famille Olivière traversait le village en voiture, on devait carillonner à l'église. Avec les serfs et les humbles, il en prenait encore plus à son aise. Un jour, passa par ici un des plus placides enfants de la Russie errante, quelqu'un dans le genre du séminariste boursier Khoma Brout du récit de Gogol. Il demanda à passer la nuit. Il plut aux employés et on le laissa au bureau de la propriété. Il y a plusieurs versions. D'après les uns, ce séminariste soulevait les paysans ; selon d'autres, la fille d'Olivière s'était amourachée de lui. Je ne sais pas ce qui en était.

Toujours est-il qu'un beau soir, Olivière le fit appeler, l'interrogea dans cette pièce-ci, et ordonna de le passer aux verges. Vois-tu cela ? Olivière, assis à cette table, buvait du bordeaux, et les palefreniers passaient aux verges le séminariste. Il fut probablement mis à la question. Le matin, le séminariste mourut. Son corps fut caché on ne sait où. Certains disent qu'on le jeta dans l'étang de Koltôvitch. Une enquête fut ouverte, mais le Français paya à qui il fallait quelque mille roubles et partit pour l'Alsace. Le terme de son bail était justement arrivé. L'affaire en resta là.

– Quels gredins ! dit Zîna en tressaillant.

– Mon père se souvenait très bien d'Olivière et de sa fille. Elle était remarquablement belle, disait-il, mais excentrique. Je crois que le séminariste, tout en soulevant les paysans, l'avait séduite. Peut-être n'était-ce pas un séminariste, mais un individu qui se cachait.

Zîna devint pensive. L'histoire du séminariste et de la belle Française avait entraîné bien loin son imagination. Il parut à Piôtre Mikhâïlytch que sa sœur, durant cette semaine, n'avait changé extérieurement en rien. Elle avait seulement un peu pâli. Elle semblait tranquille comme à son habitude, comme si elle fût venue en visite chez Vlâssitch avec son frère. Mais Piôtre Mikhâïlytch sentait que c'était en lui qu'un changement s'était fait. Quand ils habitaient ensemble, il pouvait parler à sa sœur absolument de tout sujet ; et, maintenant, il ne trouvait pas la force de lui poser cette simple question : « Te trouves-tu bien ici ? »

La question paraissait difficile et oiseuse. Quelque chose de semblable s'était apparemment produit chez sa sœur : elle ne se pressait de parler ni de sa mère, ni de leur maison, ni de son roman avec Vlâssitch. Elle ne se justifiait pas, ne disait pas que le mariage civil vaut mieux que le mariage religieux ; elle ne se troublait pas. Elle méditait paisiblement l'histoire d'Olivière… Et ils se remirent on ne sait pourquoi à parler de cet homme.

– Vous avez tous deux les épaules mouillées, remarqua Zîna.

Et elle sourit joyeusement, touchée de cette petite ressemblance entre son frère et Vlâssitch.

Piôtre Mikhâïlytch sentait toute l'amertume et toute l'horreur de sa situation. Il se rappela leur maison vide, le piano fermé et la chambre si claire de Zîna, dans laquelle on n'entrait plus. Il se rappela

qu'il n'y avait plus, sur le sable des allées, trace de ses petits pieds, et que personne, le soir, avant le thé, n'allait plus se baigner en riant aux éclats. La sérénité, la propreté, la joie, et ce qui remplissait la maison de vie et de lumière, ce qu'il avait prisé le plus dès son enfance et à quoi il aimait à penser jadis dans une classe confinée, ou dans un amphithéâtre de faculté, tout cela avait disparu pour toujours, pour se confondre avec l'histoire grossière et bête d'un commandant de bataillon, avec la générosité d'un lieutenant, avec l'histoire d'une femme dévergondée et celle du grand-père qui s'était suicidé…

Commencer à parler de leur mère, penser que le passé pouvait revivre, c'eût été paraître ne pas comprendre ce qui était évident. Les yeux de Piôtre Mikhâïlytch se remplirent de larmes et sa main, posée sur la table, se mit à trembler.

Zîna devina à quoi il pensait. Ses yeux aussi devinrent rouges et brillants.

– Grigôry, viens ! dit-elle.

Tous deux se retirèrent près de la fenêtre et parlèrent à voix basse. Et, à la façon dont Vlâssitch se penchait vers elle et dont elle le regardait, Piôtre Mikhâïlytch comprit, une fois de plus, que tout était réglé irréparablement, et qu'il n'y avait plus à parler de rien. Zîna sortit.

– Ainsi voilà, frère, dit Vlâssitch en souriant et se frottant les mains. J'ai appelé il y a un instant notre vie un bonheur, mais, ce faisant, je me pliais pour ainsi dire à une formule littéraire. En réalité, nous n'avions pas encore la sensation du bonheur. Zîna pensait toujours à toi, à sa mère, et souffrait ; et, à la voir, je souffrais aussi. C'est une nature indépendante, hardie, mais tant qu'elle n'est pas encore habituée, c'est dur, tu le penses bien. Et puis elle est encore si jeune ! La bonne l'appelle « Mademoiselle » ; c'est un rien, mais cela la froisse. Voilà, frère !

Zîna apporta une assiette de fraises. Derrière elle parut une petite bonne, humble et craintive. La bonne déposa sur la table une jatte de lait et sortit après les avoir salués très bas. Il y avait en elle quelque chose d'assorti aux vieux meubles.

On n'entendait plus la pluie. Piôtre Mikhâïlytch mangea des fraises, tandis que Zîna et Vlâssitch le regardaient sans parler.

Le moment de la conversation superflue, mais inévitable, approchait. Tous trois en sentaient tout le désagrément. Les yeux de Piôtre Mikhâïlytch se remplirent à nouveau de larmes. Il écarta son assiette et déclara qu'il était tard, qu'il devait rentrer, et que la pluie pouvait reprendre.

Il était temps que Zîna, par bienséance, parlât de sa famille et de sa nouvelle vie.

– À la maison, que fait-on ? demanda-t-elle. (Et sa figure se crispa…) Et maman ?

– Tu connais maman… répondit Piôtre Mikhâïlytch, sans la regarder…

– Pétroûcha, dit-elle, en mettant la main sur le bras de son frère (il remarqua combien il lui était pénible de parler) ; tu as beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé, dis-moi si je peux compter que maman pardonne un jour à Grigôry… et, en somme, accepte la situation ?

Elle était tout près de son frère, visage à visage, et il s'étonnait de la voir si belle et de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. Il lui semblait étrangement absurde que sa sœur, qui ressemblait à leur mère, distinguée, affinée, vécût chez Vlâssitch et avec lui, auprès de la bonne figée, de la table à six pieds, dans cette maison où l'on avait fait mourir un homme sous les verges ; il lui semblait singulier qu'elle ne revînt pas à la maison avec lui et restât coucher ici.

– Tu connais maman, dit-il sans répondre à la question. À mon avis, il faudrait sauver les apparences… faire quelque chose… lui demander pardon…

– Mais demander pardon, c'est paraître avoir mal agi ! Pour la tranquillité de maman, je puis en faire semblant ; mais cela ne servira de rien. Je connais maman ; advienne que pourra ! dit Zîna, soulagée de ce que le plus désagréable fût dit. Laissons passer cinq, dix ans. Nous verrons alors ce que Dieu nous réserve.

Elle prit son frère sous le bras et s'appuya à lui en traversant l'antichambre obscure. Ils sortirent sous l'auvent de la porte. Piôtre Mikhâïlytch prit congé, se mit en selle et partit au pas. Zîna et Vlâssitch l'accompagnèrent un peu. L'air était chaud, calme, et le foin coupé embaumait. Dans le ciel, entre les nuages, les étoiles brillaient. Le vieux jardin de Vlâssitch, témoin de tant d'événements tristes,

dormait, enfoui dans l'ombre, et, en le traversant, on se sentait triste sans savoir pourquoi.

– Nous avons aujourd'hui, après dîner, dit Vlâssitch, passé avec Zîna de bien belles minutes. Je lui ai lu un très bel article sur l'émigration. Lis-le, frère. Il le faut absolument ! L'article est remarquable par sa sincérité. Je n'ai pu résister. J'ai envoyé à la rédaction une lettre pour l'auteur. Je n'ai écrit qu'une ligne : « Merci. Je serre très fort votre honnête main. »

Piôtre Mikhâïlytch eut envie de lui dire : « Ne te mêle donc pas des affaires qui ne sont pas les tiennes. » Mais il se tut.

Vlâssitch marchait près de l'étrier droit, Zîna près du gauche ; tous deux semblaient avoir oublié qu'il fallût rentrer chez eux. Il faisait humide maintenant, et le bois de Koltôvitch était proche. Piôtre Mikhâïlytch comprit qu'ils attendaient quelque chose sans savoir au juste ce que c'était ; ils lui firent pitié. À présent qu'ils marchaient d'un air humble et pensif à côté de son cheval, il était convaincu qu'ils étaient malheureux et ne pouvaient pas être heureux. Leur amour lui sembla une erreur triste et irréparable. L'idée qu'il ne pouvait rien pour eux emplit son âme d'une telle prostration, que, pour dominer ce pénible sentiment, il était prêt à n'importe quel sacrifice.

– Je viendrai coucher ici de temps à autre, leur dit-il.

Mais ce fut comme s'il leur faisait une concession, et cela ne le satisfit pas. Quand ils s'arrêtèrent pour lui dire adieu, Piôtre Mikhâïlytch se pencha vers sa sœur, et, lui touchant l'épaule, il dit :

– Tu as raison, Zîna ; tu as bien fait !

Et pour n'en pas dire plus, et ne pas fondre en larmes, il cravacha son cheval et partit au trot vers le bois.

S'enfonçant dans l'obscurité, il se retourna et vit Vlâssitch et Zîna qui s'en retournaient chez eux, lui, faisant de grands pas, et, elle, le suivant de son allure sautillante ; ils parlaient avec animation.

« Je ne suis qu'une vieille femme, pensa Piôtre Mikhâïlytch. Je suis venu pour trancher la question et n'ai fait que l'embrouiller encore plus. Enfin qu'ils s'arrangent ! »

Son cœur était gros.

Quand le bois fut passé, il mit son cheval au pas et l'arrêta près de l'étang. Il voulut s'asseoir et réfléchir un peu. La lune montait et se reflétait comme une colonne rouge, sur l'autre bord de l'étang. Le tonnerre, au loin, grondait sourdement. Piôtre Mikhâïlytch regardait l'eau fixement. Il s'imaginait le désespoir de sa sœur, sa douloureuse pâleur et ses yeux secs quand elle serait obligée, en public, de masquer son humiliation ; il se l'imagina grosse, s'imagina la mort de leur mère, ses obsèques, et l'épouvante de Zîna, car la fière et superstitieuse vieille finirait par en mourir… Sur l'eau sombre et unie, il voyait se dessiner les plus effroyables visions d'avenir. Et, au milieu des pâles figures féminines, il se voyait faible, pusillanime, avec un air de faute…

À cent pas, au bord de l'étang, se tenait quelque chose de noir, immobile : un homme ou un tronc d'arbre ? Piôtre Mikhâïlytch se rappela le séminariste qu'on avait supplicié et jeté dans cet étang. « Olivière agit brutalement, pensa-t-il en regardant la sombre figure pareille à une apparition ; mais il résolut la question vaille que vaille… Moi, je n'ai rien tranché et j'ai encore plus embrouillé les choses. Olivière faisait et disait ce qu'il pensait, tandis que je dis et fais ce que je ne pense pas… Et je ne sais pas au juste ce que je pense… »

Il s'approcha de la sombre figure. C'était un pilier pourri, resté de quelque bâtisse.

Une odeur de muguets et de plantes mellifères arriva du bois et du jardin de Koltôvitch. Piôtre Mikhâïlytch chevauchait au bord de l'étang, regardait l'eau tristement et, se rappelant sa vie, il se convainquait que, jusqu'à présent, il disait et faisait ce qu'il ne pensait pas. Et les gens lui rendaient la pareille. Aussi toute sa vie lui paraissait-elle aussi sombre que cette eau dans laquelle se mirait le ciel nocturne et où s'entrelaçaient les plantes d'eau…

Et il lui semblait qu'il n'y avait aucun remède à cela.

1892.

VOLÔDIA LE GRAND ET VOLÔDIA LE PETIT

– Laissez-moi conduire ! criait très fort Sôphia Lvôvna. Je vais m'asseoir à côté du cocher ! Attends, cocher ! Je vais m'asseoir auprès de toi, sur le siège.

Elle était debout dans le traîneau, et son mari, Vladîmir Nikîtitch, et son ami d'enfance, Vladîmir Mikhâïlytch, la retenaient par les bras pour qu'elle ne tombât pas. Le traîneau filait rapidement.

– Je te disais, souffla le mari à son compagnon, qu'il ne fallait pas lui faire boire de cognac… Quel homme tu es, vraiment !

Le colonel savait par expérience qu'après une gaieté turbulente, confinant à l'ivresse, surviennent d'habitude, chez des femmes telles que la sienne, un rire hystérique, puis des larmes. Il craignait à présent que, lorsqu'ils seraient rentrés, il ne fallût, au lieu de se coucher, lui mettre des compresses et lui faire prendre des gouttes.

– Ho-o-o ! criait aux chevaux Sôphia Lvôvna… Je veux conduire !

Elle était franchement gaie, triomphante. Ces deux derniers mois, depuis son mariage, l'idée la tourmentait qu'elle avait épousé par intérêt, et comme on dit, *par dépit*[2], le colonel Iâguitch. Mais aujourd'hui même, dans ce restaurant de banlieue, d'où ils sortaient, elle s'était enfin persuadée qu'elle l'aimait passionnément. Le colonel, malgré ses cinquante-quatre ans, était si bien pris, si souple, si leste ! Il faisait si joliment des calembours ; il chantait si bien avec les tsiganes ! En vérité, les vieux hommes sont aujourd'hui mille fois plus intéressants que les jeunes, et on dirait que la vieillesse et la jeunesse ont échangé leurs rôles. Son mari avait deux ans de plus que son père à elle ; mais cela avait-il le moindre sens, s'il y avait incontestablement en lui plus de force de vie, plus de verdeur et de fraîcheur qu'en elle-même, qui n'avait que vingt-trois ans ? « Oh ! pensait-elle, mon chéri !… Mon merveilleux homme ! »

Au restaurant, elle s'était convaincue aussi qu'il ne demeurait pas en son âme une étincelle de son sentiment de naguère. Elle ressentait maintenant une totale indifférence pour son ami d'enfance, Vladîmir Mikhâïlytch, – simplement Volôdia, – qu'elle aimait, hier encore, à la folie, à en désespérer. Toute la soirée, il lui avait paru terne, endormi, inintéressant, nul ! Et le flegme habituel avec lequel il éludait le paiement des notes de restaurant l'indigna cette fois-ci. Ce fut à peine si elle se retint de lui dire : « Si vous êtes pauvre, restez chez vous. » Le colonel seul payait.

Parce que, peut-être, des arbres, des poteaux de télégraphe et des amas de neige passaient devant ses yeux, les idées les plus diverses lui venaient en tête. Elle pensait qu'on avait, au restaurant, payé cent vingt roubles, aux tsiganes cent, et que si, le lendemain, elle voulait, elle pourrait en jeter mille par la fenêtre. Or, avant son mariage, deux mois auparavant, elle n'avait pas trois roubles vaillants. Elle devait, pour le moindre rien, s'adresser à son père. Quel changement dans sa vie !

Ses idées se brouillaient, et elle se souvenait que, lorsqu'elle avait dix ans, le colonel Iâguitch, aujourd'hui son mari, faisait la cour à une de ses tantes au point que chacun disait à la maison qu'il l'avait perdue. Sa tante, en effet, apparaissait souvent à table les yeux rouges ; elle sortait sans cesse, et l'on disait que la malheureuse était comme une âme en peine. Iâguitch, alors très beau, avait auprès des femmes un succès extraordinaire. Toute la ville le connaissait, et l'on racontait qu'il allait chaque jour en visite chez ses admiratrices, comme un médecin va chez ses malades. Même à présent, malgré ses cheveux grisonnants, ses rides et ses lunettes, sa figure émaciée semblait parfois belle, surtout de profil.

Le père de Sôphia Lvôvna avait jadis été médecin-major dans le régiment de Iâguitch et le père de Volôdia était lui aussi médecin-major. Son fils, malgré des aventures amoureuses souvent très compliquées et très mouvementées, ne laissait pas de travailler. Il suivait avec de grands succès les cours de l'Université et s'était fait une spécialité de la littérature étrangère, écrivant, disait-on, une thèse sur ce sujet. Il habitait chez son père, à la caserne, et ne possédait pas, bien qu'il eût trente ans, d'argent personnel. Sôphia Lvôvna avait, dans son enfance, habité sous le même toit que lui, et Volôdia venait souvent jouer avec elle. Ils avaient appris ensemble la danse et le français. Toutefois, quand Volôdia devint un jeune homme bien tourné et très beau, Sôphia commença à éprouver de la gêne avec lui ; puis

elle se mit à l'aimer follement. Et elle l'avait aimé jusqu'à ces derniers temps, jusqu'à son mariage.

Iâguitch lui aussi avait eu, et presque dès l'âge de quatorze ans, un succès extraordinaire auprès des femmes. Celles qui, avec lui, trompaient leur mari, disaient pour se disculper qu'il était petit. Naguère quelqu'un racontait que lorsque, autrefois, on frappait dans sa chambre d'étudiant, près de l'Université, on entendait régulièrement des pas derrière la porte, et cette excuse murmurée à mi-voix : « *Pardon, je ne suis pas seul*[3]. » Iâguitch, rempli d'admiration pour lui, bénissait son avenir comme Derjâvine bénit Poûchkine, et il paraissait l'aimer. Ils jouaient en silence au billard ou au piquet des heures entières, et si Iâguitch faisait quelque folle partie en troïka, il prenait son ami avec lui. Volôdia, de son côté, ne confiait qu'à Iâguitch les secrets de sa thèse. Autrefois, quand Iâguitch était plus jeune, les deux Volôdia se trouvaient souvent en rivalité, mais jamais ils ne se jalousaient. Dans la société qu'ils fréquentaient, on dénommait Iâguitch, Volôdia le grand, et son ami, Volôdia le petit.

Hormis les deux Volôdia et Sôphia Lvôvna, il y avait encore quelqu'un dans le traîneau : Margarîta Alexânndrovna, – ou, comme on l'appelait, Rîta, – une cousine de Mme Iâguitch mère, demoiselle de plus de trente ans, très pâle, les sourcils noirs, portant lorgnon, qui fumait sans discontinuer des cigarettes, même dehors pendant les plus fortes gelées. Elle avait toujours de la cendre sur son corsage et sur ses genoux. Elle parlait du nez, traînant les mots. Elle était froide, pouvait boire des liqueurs et du cognac tant qu'on voulait, sans se griser. Elle racontait indolemment et sans goût des anecdotes à double sens. Chez elle, elle lisait du matin au soir de grosses revues, en les saupoudrant de cendre, ou bien elle mangeait des pommes gelées…

– Sônia[4], dit-elle d'un ton chantant, cesse de faire la folle ; vraiment c'en est bête.

Auprès de la barrière, la troïka ralentit. Il passait des maisons et des gens. Sôphia Lvôvna, calmée, se pressa contre son mari, et s'enfonça dans ses pensées. Volôdia le petit était assis en face d'elle. Aux pensées gaies et légères de Sôphia se mêlaient maintenant des idées sombres. Elle pensait que cet homme, assis près d'elle, savait qu'elle l'aimait et croyait, comme on le disait, qu'elle s'était mariée « par dépit ». Elle ne lui avait pas une fois encore avoué son amour et ne voulait pas qu'il le connût ; mais on voyait à sa mine qu'il la comprenait parfaitement ; et l'amour-propre de la jeune femme en souffrait. Mais, le plus humiliant était que, après son mariage, Volôdia

le petit commença soudain à faire attention à elle, ce qui, auparavant, n'était jamais arrivé.

Il restait autrefois avec elle des heures entières, se taisant ou disant des futilités, et, à présent, dans le traîneau, sans lui dire mot, il lui pressait doucement le pied et lui frôlait la main. Évidemment il n'avait fait qu'attendre qu'elle fût mariée ; il était clair qu'il la méprisait et qu'elle lui inspirait un intérêt d'un certain ordre, comme une mauvaise femme peu convenable. Et tandis qu'en son âme, son amour triomphant pour son mari se joignait à un sentiment d'humiliation et d'orgueil blessé, une excitation la prit et elle voulut s'asseoir à côté du cocher, et crier, et siffler…

À l'instant précis où l'on passait devant le monastère des femmes, le premier coup du gros bourdon de mille pouds retentit[5]. Rîta se signa.

– Notre Ôlia est dans ce couvent, dit Sôphia Lvôvna, se signant elle aussi et tressaillant.

– Pourquoi s'est-elle fait religieuse ? demanda le colonel.

– *Par dépit,* répondit Rîta d'un ton fâché, faisant évidemment allusion au mariage de Sôphia Lvôvna avec Iâguitch. Ces mariages par dépit sont maintenant à la mode. C'est un défi que l'on porte au monde entier, Ôlia était rieuse, une coquette fieffée ; elle n'aimait que les bals et les soupirants ; et tout à coup, cette surprise !

– C'est inexact, dit Volôdia le petit, abaissant son col de pelisse et laissant voir son joli visage. Il ne s'agit pas ici de dépit, mais d'une circonstance affreuse, si vous voulez. Son frère Dmîtri a été condamné aux travaux forcés et on ne sait maintenant où il est ; leur mère en est morte de chagrin.

Il releva son col.

– Et, ajouta-t-il sourdement, Ôlia a bien fait. Demeurer en qualité de fille adoptive, avec une femme même d'un or aussi pur que Sôphia Lvôvna, cela donne à réfléchir.

Sôphia Lvôvna, percevant dans sa voix une nuance de mépris, eut envie de lui dire quelque impertinence ; mais elle se retint. Son énervement la reprit. Elle se remit debout, et s'écria d'une voix plaintive :

– Je veux aller aux matines. Cocher, retourne ! Je veux voir Ôlia.

On revint. Le son du bourdon était grave et quelque chose, dans ce son-là, rappelait à Sôphia Lvôvna, lui semblait-il, Ôlia et sa vie. Dans les autres églises les cloches sonnaient aussi. Lorsque les chevaux s'arrêtèrent, Sôphia Lvôvna sauta du traîneau, et, toute seule, sans qu'on l'accompagnât, se dirigea rapidement vers le porche.

– Fais vite, je te prie ! lui cria son mari ; il est tard.

Elle passa la sombre voûte et s'engagea dans l'allée conduisant à la principale église. Sous ses pas la neige criait. Le son des cloches vibrait maintenant tout au-dessus de sa tête et lui semblait pénétrer tout son corps. Voici le porche de l'église, puis trois marches, et ensuite l'avant-nef, avec, des deux côtés, des images de saints. Il lui arriva une odeur de genièvre et d'encens. Encore une porte. Une sombre silhouette l'ouvre, en s'inclinant très bas, très bas… L'office n'était pas commencé. Une nonne, près de l'autel, allumait les cierges des brûloirs ; une autre allumait les lustres. Çà et là, près des colonnes et des autels latéraux, des figures noires, immobiles.

« Telles que les voici, telles elles resteront jusqu'au matin », pensa Sôphia Lvôvna.

Et tout lui parut sombre, froid et morose, plus triste qu'au cimetière. Elle regarda avec un sentiment de tristesse ces figures immobiles, figées ; et son cœur se serra tout à coup. Dans l'une des nonnes, petite de taille, les épaules maigres, un fichu noir sur la tête, elle reconnut Ôlia à on ne sait quoi, bien que son amie, lorsqu'elle quitta le monde, fût grasse et parût plus grande. Hésitante, très agitée, Sôphia Lvôvna s'approcha de la novice, la regarda par-dessus son épaule et vit bien que c'était elle.

– Ôlia ! fit-elle, ouvrant les bras et ne pouvant rien dire de plus tant elle était émue, Ôlia !

La religieuse la reconnut aussitôt, et leva les sourcils, étonnée. Sa figure pâle, comme fraîchement lavée, et, même, sembla-t-il, la petite guimpe qu'on apercevait sous son fichu, brillèrent de joie.

– Voilà un miracle de Dieu, dit-elle, écartant, elle aussi, ses petites mains pâles et maigres.

Sôphia Lvôvna l'étreignit fortement et l'embrassa ; et elle craignit, à ce moment-là, de sentir le vin.

– En passant devant le couvent, dit-elle, comme essoufflée par la rapidité de sa marche, nous nous sommes souvenus de toi. Que tu es pâle, mon Dieu ! Je… je suis très contente de te voir. Eh bien !… comment te trouves-tu ? T'ennuies-tu ?

Sôphia Lvôvna jeta un regard vers les autres nonnes, et continua, à voix basse :

– Il est arrivé tant de changements !… Tu sais, j'ai épousé Iâguitch, Vladîmir Nikîtitch… Tu te le rappelles certainement… Je suis très heureuse.

– Allons, Dieu soit loué. Et ton père se porte bien ?

– Oui. Il se souvient de toi. Viens nous voir pour les fêtes, Ôlia ! Veux-tu ?

– Bien, dit Ôlia, en souriant. Je viendrai le deuxième jour.

Sôphia Lvôvna se mit, sans savoir pourquoi, à pleurer. Elle pleura une minute en silence, puis, s'essuyant les yeux, elle dit :

– Rîta regrettera beaucoup de ne pas t'avoir vue ; elle est aussi avec nous. Volôdia aussi. Ils sont près du portail. Comme ils seraient heureux de te voir ! Viens donc ! L'office n'est pas commencé.

– J'y vais, consentit Ôlia.

Elle se signa trois fois et sortit de l'église avec Sôphia Lvôvna.

– Ainsi tu es heureuse, Sônétchka[6] ?

– Très heureuse.

– Allons, Dieu soit loué.

Les deux Volôdia, en apercevant une religieuse, descendirent du traîneau et saluèrent respectueusement. Sa figure pâle et sa robe noire les émouvaient tous deux visiblement. Il leur était agréable qu'Ôlia se fût souvenue d'eux et fût venue leur dire bonsoir. Pour qu'elle ne prît pas froid, Sôphia Lvôvna l'enveloppa d'un plaid et la couvrit d'un pan

de sa pelisse. Les larmes qu'elle venait déverser avaient soulagé son âme et l'avaient éclairée. Elle était heureuse que cette nuit bruyante, agitée, et comme souillée, eût, à l'improviste, fini de façon si pure et si paisible.

Et, pour garder Ôlia plus longtemps, elle proposa :

– Si nous la promenions ! Ôlia, monte ; nous n'irons pas loin.

Les hommes s'attendaient à ce que la nonne refusât (les saints ne vont pas en troïka), mais, à leur étonnement, elle accepta et monta dans le traîneau. Et quand les trois chevaux partirent du côté de la barrière, tout le monde se taisait, faisant seulement en sorte qu'Ôlia fût assise commodément et n'eût pas froid. Et chacun pensait à ce qu'elle était maintenant. Son visage, à présent, était calme, peu expressif, froid et pâle, transparent comme si dans ses veines coulait de l'eau et non plus du sang, alors que, deux ou trois années auparavant, elle était grasse et rose, parlait de mariage, riait du moindre rien…

Près de la barrière, le traîneau retourna. Lorsque, dix minutes après, il s'arrêta, à la porte du couvent, et que la religieuse descendit, on sonnait les derniers coups.

– Dieu vous sauve, dit Ôlia, s'inclinant bas, à la façon d'une nonne.

– Ainsi, tu viendras pour les fêtes, Ôlia ?

– Oui, je viendrai.

Elle s'éloigna vite et disparut sous le portail sombre. Ensuite, quand la troïka repartit, chacun fut, on ne sait pourquoi, triste, triste… Tout le monde se taisait. Sôphia Lvôvna se sentait faible et abattue. Il lui semblait bête, indélicat et presque sacrilège d'avoir entraîné une religieuse à monter en traîneau en joyeuse compagnie. Son désir de se leurrer tomba avec l'ivresse ; elle voyait clairement maintenant qu'elle n'aimait pas son mari, ne pouvait pas l'aimer et que tout était bêtise et turlutaine. Elle l'avait épousé par intérêt, parce que, selon l'expression de ses amies de pension, il était follement riche, et parce qu'elle redoutait de rester vieille fille, comme Rîta. Elle en avait assez, aussi, de son père, et voulait fâcher le petit Volôdia. Si, en se mariant, elle avait pu supposer que l'existence fût si dure, si pénible et si laide, elle n'y aurait jamais consenti. Mais le mal était

irréparable. Il fallait s'y résigner.

On rentra. En se couchant dans son lit doux et chaud, et en se couvrant de sa couverture, Sôphia Lvôvna se souvint du parvis sombre, de l'odeur d'encens et des silhouettes près des colonnes ; et elle eut de l'angoisse à songer que ces silhouettes demeureraient immobiles tout le temps qu'elle dormirait. Les matines seront longues ; longues les Heures ; puis la messe ; le *Te Deum*…

« Mais c'est que Dieu existe ! Il existe vraiment, et il faudra absolument mourir ! Il faut donc tôt ou tard songer à son âme, à la vie éternelle, comme Ôlia… Ôlia, à présent, est sauvée. Elle a résolu, quant à elle, tous ces problèmes… Mais si Dieu n'existe pas ?… Alors elle a perdu sa vie. Qu'est-ce à dire, perdu ? En quoi perdu ? »

Une minute après, la même idée lui revint :

« Dieu existe, la mort viendra infailliblement ; il faut penser à son âme. Si Ôlia était à l'instant à la mort, elle n'aurait aucune crainte ; elle est prête. Elle a déjà, c'est l'essentiel, résolu le problème de la vie… Dieu existe… oui… Mais n'y a-t-il pas d'autres solutions que d'entrer au couvent ?… Entrer au couvent, c'est renoncer à la vie, la perdre… »

Sôphia Lvôvna, ayant un peu peur, se cacha la tête sous son oreiller.

« Il ne faut pas penser à cela, murmura-t-elle. Il ne le faut pas… »

Iâguitch, dans la chambre voisine, marchait sur le tapis, faisant sonner ses éperons, préoccupé de quelque chose. Sôphia Lvôvna songea que cet homme ne lui était proche et cher qu'en ce qu'il s'appelait, lui aussi, Vladîmir.

S'asseyant sur son lit, elle l'appela doucement :

– Volôdia !

– Que veux-tu ? demanda son mari.

– Rien.

Elle se recoucha. Une sonnerie de cloches retentit, peut-être celles du couvent. Sôphia Lvôvna se rappela le parvis et les silhouettes

noires ; et l'idée de Dieu et celle de la mort inévitable, errèrent dans son esprit. Elle se recouvrit la tête pour ne pas entendre les cloches. Elle se représenta qu'avant la vieillesse et la mort, se traînerait une longue, longue vie, et qu'il faudrait, au jour le jour, supporter la présence d'un homme qu'elle n'aimait pas, que voilà déjà entré dans leur chambre, et qui se couche… Et il lui faudrait étouffer en elle son amour sans espoir pour un autre homme, jeune et charmant, et, lui semblait-il, extraordinaire. Elle jeta un regard sur son mari et voulut lui souhaiter une bonne nuit ; mais, au lieu de cela, elle se mit tout à coup à pleurer. Elle était mécontente d'elle-même.

– Allons, la mu*si*que qui commence ! dit Iâguitch en appuyant sur *si.*

Sôphia Lvôvna ne se calma que fort tard, sur les dix heures du matin. Elle cessa de pleurer et d'avoir des tremblements, mais un violent mal de tête la prit. Iâguitch, se hâtant pour la grand'messe, grognait contre son ordonnance qui l'aidait à s'habiller. Il entra dans la chambre pour prendre quelque chose, étouffant le bruit de ses éperons ; puis il entra une autre fois, ayant déjà ses épaulettes et ses décorations, traînant un peu la jambe à cause d'un rhumatisme ; et il sembla à sa femme, on ne sait pourquoi, qu'il marchait et regardait comme un voleur.

Elle l'entendit sonner au téléphone.

– Ayez la bonté, dit-il, de me donner les casernes Vassilièvski.

Et une minute après :

– Ce sont les casernes ? Voulez-vous appeler le docteur Salimôvitch ?

Puis, peu après :

– Qui est à l'appareil ? C'est toi, Volôdia ? Bon. Demande, mon ami, à ton père de venir immédiatement chez moi ; ma femme est agitée depuis hier soir. Tu dis qu'il n'est pas chez lui ? Ah !… Je te remercie… Bien… Tu m'obligeras beaucoup… *Merci*[7].

Iâguitch entra une troisième fois, se pencha vers sa femme, fit sur elle un signe de croix, et lui donna sa main à baiser (toutes les femmes qui l'avaient aimé lui baisaient la main ; c'était une habitude qu'il avait). Il dit qu'il rentrerait pour le dîner, et sortit.

Vers midi, la femme de chambre annonça Vladîmir Mikhâïlytch. Chancelante de fatigue et de mal de tête, Sôphia Lvôvna passa en hâte son merveilleux peignoir neuf, de couleur mauve, bordé de fourrure, et se coiffa rapidement, vaille que vaille. Elle sentait en elle une tendresse inexprimable ; elle tremblait de joie et de la crainte que Volôdia ne partît. Elle voulait le voir, ne fût-ce qu'une minute.

Le petit Volôdia venant faire une visite de fête était, comme il sied, en habit et cravate blanche. Lorsque Sôphia Lvôvna entra dans le salon il lui baisa la main, lui exprimant ses regrets de ce qu'elle fût malade. Puis, quand ils furent assis, il la complimenta sur son joli peignoir.

– L'entrevue d'hier avec Ôlia m'a bouleversée, dit-elle. D'abord, cela m'a serré le cœur, mais à présent je l'envie. Ôlia est un roc inébranlable. On ne peut la faire bouger. Mais voyons, Volôdia, n'avait-elle donc pas d'autre solution ? Est-ce résoudre le problème de la vie que de s'enterrer vivante ? C'est une mort. Ce n'est pas une vie.

Au souvenir d'Ôlia, un attendrissement parut sur le visage de petit Volôdia.

– Vous, Volôdia, qui êtes un homme d'esprit, lui dit Sôphia Lvôvna, indiquez-moi la façon de m'en sortir comme elle ; assurément je ne suis pas croyante et je n'entrerais pas au couvent ; mais on peut trouver quelque chose d'analogue… Ma vie est dure, reprit-elle, après un court silence. Enseignez-moi… Dites-moi quelque chose de persuasif. Ne serait-ce qu'un mot !

– Un mot ? Soit ! Tara-raboum-di-ai…

– Volôdia, demanda-t-elle vivement, pourquoi ne m'estimez-vous pas ? Vous me parlez, pardon ! une sorte de langue de fat, qu'on ne parle pas à ses amis et aux femmes comme il faut. Vous êtes un savant qui a du succès ; vous aimez la science ; pourquoi ne m'en parlez-vous jamais ? Pourquoi ?… N'en suis-je donc pas digne ?

Le petit Volôdia se renfrogna d'ennui et dit :

– Quel besoin subit avez-vous de la science ? Peut-être voudriez-vous la Constitution ?… ou, peut-être, des darnes d'esturgeon étoile avec du raifort ?

– Bon ! je suis une femme nulle, de rien, sans principes, bête… J'ai fait des tas, des tas de fautes… Je suis une névropathe, une pervertie, et il faut me mépriser. Mais vous avez, Volôdia, dix ans de plus que moi, et mon mari en a trente. J'ai grandi sous vos yeux et vous auriez pu faire de moi tout ce que vous auriez voulu, même un ange. Mais au lieu de cela, vous… (sa voix trembla), vous vous conduisez avec moi d'horrible façon. Iâguitch m'a épousée quand il commençait à vieillir, et vous…

– Allons, allons, assez, dit Volôdia, se rapprochant d'elle et lui baisant les deux mains. Laissons les Schopenhauer philosopher et démontrer tout ce qu'ils veulent ; nous, nous allons baiser ces petites mains.

– Vous me méprisez ; et si vous saviez comme j'en souffre !… dit Sôphia timidement, sachant d'avance qu'il ne la croirait pas. Si vous saviez comme je veux changer, et commencer une vie nouvelle. J'y pense avec extase, continua-t-elle. (Et, en effet, des larmes d'extase brillèrent dans ses yeux.) Être une femme bonne, honnête, pure, ne pas mentir, avoir un but dans la vie…

– Allons, allons, pas de comédie ! fit Volôdia. (Et son visage prit une expression capricieuse.) Je n'aime pas ça. Ma parole, on se croirait au théâtre ! Tenons-nous comme des êtres humains.

Pour qu'il ne se fâchât pas et ne partît pas, Sôphia Lvôvna commença à se justifier et à reparler d'Ôlia, à dire comment elle voulait résoudre le problème de sa vie et devenir quelqu'un.

– Tara… ra… boum-dia… fredonna Volôdia, tara… ra… boum-di-a !

Et soudain il lui prit la taille. Elle, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, lui mit les bras sur les épaules, et une minute, comme par l'effet de quelque exaltation, elle regarda avec ravissement son visage intelligent, moqueur, son front, ses yeux, sa jolie barbe…

– Tu sais depuis longtemps que je t'aime, confessa-t-elle en rougissant avec tourment et sentant que même ses lèvres se tordaient de honte. Je t'aime ! Pourquoi donc me tourmentes-tu ?

Elle ferma les yeux et lui baisa fortement les lèvres. Et longtemps, une minute peut-être, elle ne put finir ce baiser, bien qu'elle sût que ce n'était pas convenable, que Volôdia lui-même pouvait la mal juger

pour cela, et que les domestiques pouvaient entrer.

– Oh ! comme tu me tortures ! répéta-t-elle.

Quand, une demi-heure après, ayant obtenu ce qu'il voulait, Volôdia goûtait dans la salle à manger, elle, agenouillée devant lui, regardait son visage avec avidité. Volôdia lui disait qu'elle ressemblait à un petit chien qui attend qu'on lui jette un morceau de jambon. Puis, l'ayant assise sur un de ses genoux et la balançant comme un enfant, il se mit à chanter :

– Tara… raboumdia… Tara… raboumdia !

Et quand il se disposait à partir, elle lui demanda d'une voix passionnée :

– Quand se revoir ? Aujourd'hui ? Où ?

Et elle tendit les deux mains vers ses lèvres, comme si elle eût voulu attraper la réponse avec ses mains.

– Pas facile aujourd'hui, dit-il, après avoir réfléchi ; peut-être demain.

Et ils se quittèrent.

Sôphia Lvôvna, avant le dîner, se rendit au couvent pour voir Ôlia ; mais on lui dit que la religieuse était à lire des prières auprès d'un mort. Du couvent elle alla chez son père qu'elle ne rencontra pas non plus ; puis, ayant changé de voiture, elle se mit à parcourir les rues sans but. Elle roula ainsi jusqu'au soir. Et elle se rappela sa tante aux yeux rougis de larmes, qui ne savait où trouver la paix.

Le soir, les amis partirent encore en troïka pour entendre des tsiganes dans un restaurant de banlieue. Quand on repassa devant le couvent, Sôphia Lvôvna se souvint d'Ôlia et il lui fut pénible de penser que, pour les jeunes filles et les jeunes femmes de son monde, il n'est pas d'autre alternative que de faire des parties de troïka et de mentir, ou bien d'entrer au couvent pour mortifier sa chair… Le lendemain elle eut un rendez-vous, et Sôphia Lvôvna, seule, parcourut à nouveau la ville en voiture, en se souvenant de sa tante.

Huit jours après le petit Volôdia la lâcha.

Ensuite la vie coula comme précédemment aussi peu intéressante, aussi mélancolique et, parfois, douloureuse. Le colonel et le petit Volôdia jouaient longuement au billard et au piquet. Rîta, sans goût et mollement, racontait des anecdotes ; Sôphia Lvôvna roulait continuellement en voiture et priait son mari de l'emmener en troïka.

Venant presque chaque jour au couvent, elle ennuyait Ôlia, se plaignait de ses intolérables souffrances, pleurait, et avait le sentiment qu'avec elle quelque chose de souillé, de pitoyable et de flétri entrait dans la cellule.

Et Ôlia, machinalement, du ton d'une leçon apprise, lui disait que tout cela passerait et que Dieu lui pardonnerait.

1893.

DANS UN MANOIR

Pâvel Ilytch Rachèvitch marchait sur les molles nattes petites-russiennes recouvrant le parquet, projetant sur le mur et sur le plafond son ombre étroite et longue, tandis que son hôte, le juge d'instruction par intérim Meyer, assis sur un divan turc, une jambe repliée sous lui, fumait et écoutait.

La pendule marquait onze heures déjà. On entendait, dans la salle à manger attenante au bureau, mettre le couvert pour le souper.

– Tout ce que vous voudrez, monsieur, disait Rachèvitch. Du point de vue de l'égalité, de la fraternité, et ainsi de suite, le gardeur de pourceaux Mîtka est peut-être un même homme que Gœthe ou que Frédéric le Grand ; mais placez-vous au point de vue scientifique, ayez le courage de regarder les faits en face, et il vous sera manifeste que le sang bleu n'est pas un préjugé, n'est pas une invention de femmes. Le sang bleu, mon cher, a un sens naturel et historique ; et ne pas le reconnaître est, à mon avis, aussi étrange que de nier les cornes du cerf. Il faut tenir compte des faits. Vous avez étudié le droit et n'avez tâté d'aucune autre science que les sciences morales. Vous pouvez avoir encore des illusions sur le chapitre de l'égalité, de la fraternité, et ainsi de suite. Mais je suis un darwiniste impénitent, et, pour moi, les mots : race, aristocratie, sang bleu, ne sont pas de vaines appellations.

Rachèvitch, animé, parlait avec sentiment. Ses yeux brillaient. Son lorgnon tombait de son nez. Il haussait nerveusement les épaules, clignait des yeux, et, au mot « darwiniste », il se regarda gaillardement dans la glace, et caressa de ses deux mains sa barbe grise. Il était vêtu d'un veston très court et usé, et d'un pantalon étroit. La rapidité de ses mouvements, son air jeune et ce veston court faisaient disparate ; il semblait que sa grosse tête bien intentionnée, à longs cheveux, rappelant celle d'un archevêque ou d'un vieux poète, était accolée à un buste de jeune homme grand, maigre et maniéré. Lorsque Rachèvitch écartait fortement ses jambes, sa grande ombre formait comme des ciseaux.

Au total, Rachèvitch aimait à parler et croyait toujours dire quelque chose de nouveau et d'original. En présence de Meyer, il sentait une particulière excitation d'esprit et un extraordinaire afflux d'idées.

Le juge d'instruction lui était sympathique. Sa jeunesse, sa santé, ses belles manières, son sérieux et surtout ses attentions cordiales envers lui-même et envers sa famille l'inspiraient. D'ordinaire, ceux qui connaissaient Rachèvitch ne l'aimaient pas et l'évitaient ; ils racontaient, et il le savait, qu'il avait mis sa femme au tombeau par ses discours. Derrière son dos on l'appelait haineux, et on le traitait de crapaud.

Seul, Meyer, homme neuf et non prévenu, venait volontiers et fréquemment chez lui. Il avait même dit chez des tiers que Rachèvitch et ses filles étaient les seules personnes du district auprès desquelles il se sentît à l'aise, comme chez ses parents. Rachèvitch considérait encore Meyer, parce que le jeune homme aurait pu faire un bon parti pour son aînée, Gènia.

Et à présent il jouissait de ses idées et du son de sa propre voix. En regardant avec plaisir ce Meyer, convenable, modérément gros, les cheveux bien coupés, Rachèvitch rêvait de marier sa fille à un brave homme et de voir passer à son gendre tous les tracas d'exploitation de son domaine. Tracas cuisants ! Depuis deux termes déjà il n'avait pas versé d'intérêts à la banque et devait plus de deux mille roubles d'arriérés et d'amendes.

– Il ne fait pour moi aucun doute, continua Rachèvitch s'exaltant de plus en plus, que si Richard Cœur de Lion ou Frédéric Barberousse furent, disons-le, braves et magnanimes, ces qualités passèrent par hérédité à leur fils en même temps que leurs circonvolutions et leurs protubérances cérébrales ; et si cette bravoure et cette magnificence, s'étant conservées dans ce fils par l'éducation et le travail, il épousa une princesse, également magnanime et brave, ces qualités passèrent ensuite au petit-fils, et ainsi de suite, jusqu'à constituer une caractéristique d'espèce, et à entrer, pour ainsi dire, organiquement dans sa chair et son sang. Grâce à une sévère sélection sexuelle, au moyen de laquelle les familles nobles se gardaient instinctivement des unions désassorties, les jeunes gens nobles n'épousaient pas on ne sait qui. Les hautes vertus spirituelles se transmettaient ainsi dans toute leur pureté d'une génération à l'autre, se fixaient et devenaient avec le temps et l'effort toujours plus parfaites et plus hautes. Ce que l'homme

a de bien, nous le devons précisément à la nature, à la marche régulière, évolutive et adéquate des choses, qui, au cours des siècles, différencie avec soin le sang bleu de l'autre. Mais oui, mon cher, ce n'est pas les sangs mêlés, les fils de cuisinières, qui nous ont donné la littérature, la science, l'art, le droit, la notion de l'honneur, du devoir, etc. L'humanité est exclusivement redevable de tout cela au sang bleu, et, en ce sens, du point de vue de l'histoire naturelle, un piètre Sabakièvitch[8] est, par la seule raison qu'il a le sang bleu, bien plus utile et de plus haute valeur que le meilleur de nos marchands, encore que celui-ci ait fondé quinze musées. Que voulez-vous ? Si je ne tends pas la main au sang mêlé ou au fils de la cuisinière et si je ne le mets pas à table avec moi, je conserve par là même ce qu'il y a de meilleur sur la terre, et remplis un des plus hauts desseins de la mère-nature qui nous achemine vers la perfection…

Rachèvitch s'arrêta et lissa sa barbe de ses deux mains. Son ombre, en forme de ciseaux, s'arrêta aussi sur le mur.

– Prenons notre mère-Russie[9], poursuivit-il, les mains enfoncées dans ses poches et planté tantôt sur ses talons, tantôt sur la pointe des pieds. Quels sont ses meilleurs citoyens ? Considérez nos artistes célèbres, nos littérateurs, nos compositeurs… qui sont-ils ? Tous, mon cher, des représentants du sang bleu. Pouchkine, Gogol, Lermontov, Tourguèniev, Gonntcharov, Tolstoï, – ce ne sont pas des fils de chantres.

– Gonntcharov était d'origine marchande, dit Meyer.

– Et après ? L'exception confirme la règle. Et encore, pour ce qui est du génie de Gonntcharov, on peut beaucoup discuter… Mais laissons les noms et revenons aux faits. Que direz-vous, par exemple, mon cher monsieur, d'un fait aussi éloquent que celui-ci : dès qu'un sang mêlé se faufile là où on ne le laissait pas pénétrer – dans le grand monde, dans les sciences, la littérature, dans les zemstvos, dans la magistrature, – remarquez que la nature elle-même se met à défendre les hautes lois humaines, et c'est elle qui, la première, déclare la guerre à cette horde. De fait, dès qu'un sang mêlé est… monté dans le traîneau d'autrui[10], il commence à s'aigrir, à dépérir, à perdre l'esprit et à dégénérer. Vous ne rencontrerez nulle part autant de neurasthéniques, d'invalides psychiques, de tuberculeux et de crève-la-faim que parmi ces chéris-là. Ils meurent comme mouches en automne. N'était cette dégénérescence salutaire, il ne resterait pas, depuis longtemps, pierre sur pierre de notre civilisation. Le sang mêlé aurait tout ruiné, englouti. Dites-moi, de grâce, ce que nous a donné

jusqu'ici cette invasion ? Que nous a apporté ce sang mêlé ?

Rachèvitch prit une mine mystérieuse, effrayée, et poursuivit :

– Jamais encore notre science et notre littérature n'ont été à un niveau aussi bas que maintenant. Les hommes d'aujourd'hui, mon bon monsieur, n'ont ni idéal, ni idées. Toute leur impulsion n'est pénétrée que d'un seul esprit : dépouiller autrui pour le mieux, et arracher à chacun sa dernière chemise. Tous les gens d'à présent qui se font passer pour avancés et honnêtes, vous pouvez les acheter pour un rouble, et les intellectuels contemporains se distinguent par cette particularité, que, quand vous leur parlez, il vous faut fortement tenir votre poche, sans quoi ils vous soustrairaient votre portefeuille. (Rachèvitch fit un clignement d'œil et se mit à s'esclaffer.) Je vous assure – affirma-t-il d'une voix grêle et joyeuse – qu'ils vous le soustraironT… Et la moralité ?… Quelle moralité !… (Rachèvitch regarda du côté de la porte.) On ne s'étonne plus aujourd'hui lorsqu'une femme dévalise son mari et l'abandonne ; ce ne sont là que broutilles ! Présentement, mon ami, une fillette de douze ans fait en sorte d'avoir un amant, et tous nos spectacles de société et nos soirées littéraires ne sont organisés que pour attraper plus aisément un riche usurier et se faire entretenir par lui… Les mères vendent leurs filles, et on demande sans ambages aux maris quel prix ils vendent leurs femmes ; on peut même marchander, mon cher… Meyer qui, tout le temps, s'était tu et restait assis immobile, se leva soudain et regarda sa montre.

– Pardon, Pâvel Ilytch, dit-il, il est grand temps que je rentre.

Mais Pâvel Ilytch, qui n'avait pas encore fini de parler, le saisit à travers le corps, et, l'ayant fait asseoir de force, lui jura qu'il ne le laisserait pas partir sans souper.

Et Meyer, assis, écouta de nouveau ; toutefois il regardait maintenant Rachèvitch avec une perplexité inquiète comme s'il ne commençait qu'à présent à le comprendre. Des taches rouges apparurent sur son visage.

Quand la femme de chambre entra enfin pour dire que les demoiselles priaient que l'on vînt souper, il soupira allègrement et sortit le premier du cabinet.

Dans la pièce voisine, les deux filles de Rachèvitch, Gènia et Iraïda, l'une vingt-quatre ans et l'autre vingt-deux, étaient assises à

table, toutes deux très pâles, les yeux noirs, et de même taille. Gènia avait les cheveux sur les épaules, et Iraïda une coiffure savante. Avant de se mettre à manger, elles avalèrent chacune un petit verre d'eau-de-vie amère, avec l'air de n'y avoir pas pris garde, et comme si ce fût la première fois de leur vie. Et toutes deux prirent des mines confuses, et éclatèrent de rire.

– Allons, fillettes, leur dit Rachèvitch, pas de folies !

Gènia et Iraïda parlaient français entre elles et russe avec leur père et son hôte. S'interrompant l'une l'autre, et entremêlant le russe et le français, elles se mirent à raconter vite comment, à pareille époque, en août, elles partaient les années précédentes pour l'Institut[11], et comme c'était gai. Maintenant elles n'avaient à aller nulle part et étaient contraintes de demeurer à la campagne, été et hiver. Quel ennui !

– Fillettes, pas de folies, répéta Rachèvitch. Il voulait parler et éprouvait une sorte de jalousie quand les autres parlaient.

– Et voilà, mon cher, où en sont les choses… reprit-il en regardant affectueusement le juge d'instruction. Par bonté, par simplicité, et de peur qu'on ne nous soupçonne d'être « vieux-jeu », nous fraternisons, passez-moi le mot, avec des rien-du-tout. Nous prêchons la fraternité et l'égalité avec les accapareurs et les cabaretiers. Mais si nous voulions réfléchir, nous verrions à quel point est criminelle notre bonté. Nous avons agi de telle façon que notre civilisation ne tient plus qu'à un cheveu. Mon cher, ce que nos ancêtres ont mis des siècles à acquérir, sera bafoué d'aujourd'hui pour demain et détruit par ces Huns dernier modèle…

Après le souper, on passa au salon. Gènia et Iraïda allumèrent les bougies du piano et ouvrirent leur musique. Cependant leur père continuait de parler, et on ne savait pas quand il finirait. Déjà les jeunes filles regardaient avec tristesse et ennui leur père égoïste, pour lequel, évidemment, le plaisir de parler et de briller passait avant le bonheur de ses filles. Meyer, le seul jeune homme qui, elles le savaient, vînt chez elles pour elles-mêmes, l'infatigable vieux l'accaparait et ne le lâchait pas d'une ligne…

– Pareils aux chevaliers d'Occident qui repoussèrent l'invasion mongole, nous devons, tandis qu'il n'est pas trop tard, – poursuivait Rachèvitch d'un ton de prédicateur, en levant la main droite, – nous devons nous unir et frapper ensemble notre ennemi. Il faut que

j'apparaisse à un sang mêlé non pas un Pâvel Ilytch, mais un Richard Cœur de Lion, fort et terrible ! Cessons donc avec lui nos gentillesses ; basta ! Convenons tous que, si le sang mêlé s'approche trop près de nous, nous lui jetterons aussitôt à la face ces mots de mépris : « Bas les mains ! Grillon, à ton trou ! » Oui, droit à la face ! termina Rachèvitch ravi, braquant devant lui un doigt recourbé ; droit à la face !

– Je ne puis le faire, dit Meyer en se détournant.

– Pourquoi cela ? demanda vivement Rachèvitch, augurant une controverse intéressante et longue. Pourquoi donc ?

– Parce que je ne suis moi-même pas autre chose qu'un artisan.

Cela dit, Meyer devint pourpre ; son cou se gonfla et des larmes brillèrent dans ses yeux.

– Mon père, ajouta-t-il d'une voix grossière, saccadée, était un simple ouvrier ; mais je ne vois à cela aucun mal.

Rachèvitch horriblement troublé, assommé, comme pris en flagrant délit, regarda Meyer d'un air égaré, ne sachant que dire. Gènia et Iraïda rougirent et se penchèrent sur leur musique. Elles avaient honte du peu de tact de leur père. Une minute passa en un silence et un malaise insupportables, et, soudain, prononcés d'un ton maladif, affecté et déplacé, ces mots retentirent :

– Oui, je suis un artisan, et j'en suis fier !

Puis, heurtant maladroitement les meubles, Meyer prit congé et se dirigea rapidement vers l'antichambre, bien que ses chevaux ne fussent pas encore avancés.

– Il fera sombre aujourd'hui en route, marmotta Rachèvitch en le suivant. La lune se lève tard maintenant.

Tous deux, dans l'obscurité, se tenaient sous l'auvent de la porte, attendant que la voiture approchât. Il faisait frais.

– Une étoile qui file… dit Meyer, s'enveloppant dans son pardessus.

– Il en file beaucoup en août.

Lorsqu'on avança les chevaux, Rachèvitch regarda attentivement le ciel et dit en soupirant :

– Phénomène digne de la plume de Flammarion…

Son hôte parti, il marcha dans le jardin, gesticulant dans l'obscurité, ne voulant pas croire qu'un malentendu aussi étrange et aussi bête se fût produit entre eux. Il ressentait du dépit et de la honte. D'abord il avait été extrêmement imprudent et dénué de tact d'aller soulever cette maudite question du sang bleu sans savoir à qui il avait affaire. Jadis quelque chose d'analogue lui était arrivé. Une fois, en wagon, il s'était mis à crier contre les Allemands, et il se trouva que tous ses auditeurs étaient allemands. En second lieu, il sentait que Meyer ne reviendrait plus chez lui. Ces intellectuels, sortis du peuple, ont un amour-propre maladif, sont obstinés et rancuniers.

« Mauvais, mauvais ! murmurait Rachèvitch, crachant de dépit. (Il avait une impression de malaise et de dégoût, comme s'il eût mangé du savon.) Ah ! que c'est mauvais ! »

Par la fenêtre, on voyait Gènia à côté de son piano, les cheveux épars, très pâle, effarée, qui parlait de quelque chose, vite, vite… Iraïda, pensive, marchait d'un coin à un autre. Et *elle* se mit, elle aussi, à parler vite, vite, la figure indignée. Les jeunes filles parlaient toutes deux à la fois ; on n'entendait aucun mot, mais Rachèvitch devinait de quoi elles parlaient. Gènia déplorait sans doute que son père eût, par ses propos, éloigné de la maison tous les gens bien ; qu'il leur eût enlevé aujourd'hui le seul ami qu'elles eussent, peut-être un fiancé, et que le pauvre jeune homme n'eût pas maintenant, dans tout le district, un seul endroit où il pût se détendre l'âme. Iraïda, qui levait les bras avec désespoir, parlait sans doute de la tristesse de la vie, de la jeunesse que l'on perd…

Rentré dans sa chambre, Rachèvitch s'assit sur son lit et commença à se déshabiller lentement. Son état d'esprit était pitoyable. La sensation d'avoir mangé du savon le poursuivait. Il avait honte.

Déshabillé, il considéra ses longues jambes, vieillies et sèches, se rappelant qu'on l'avait, dans le district, surnommé le crapaud, et qu'il avait toujours de la honte après toute longue conversation. Il arrivait, de néfaste façon, que, après avoir commencé d'un ton calme et doux, avec les meilleures intentions du monde, et s'être qualifié de vieil étudiant, d'idéaliste et de Don Quichotte, il glissait insensiblement, sans même s'en apercevoir, aux injures et aux calomnies. Et, le plus

extraordinaire, c'est qu'il critiquait, de la façon la plus sincère, la science, l'art et les mœurs, bien qu'il y eût déjà vingt ans qu'il n'avait lu aucun livre, n'eût pas dépassé son chef-lieu de gouvernement et ne sût pas, en somme, ce qui se passe dans notre monde terrestre. S'il se mettait à écrire une lettre, même de félicitations, l'injure intervenait. Tout cela était étrange, car, en somme, il était un sensible, un homme à larmes. N'était-il pas hanté par un malin esprit, haïssant et calomniant en lui, malgré lui ?

« C'est mauvais… soupirait-il, étendu sous sa couverture. Mauvais ! »

Ses filles non plus ne dormaient pas. Un rire et un cri résonnèrent comme si l'on poursuivait quelqu'un ; c'était Gènia qui avait une crise de nerfs.

Peu après, Iraïda se mit à sangloter elle aussi. Une femme de chambre, pieds nus, courut plusieurs fois dans le corridor…

« Quelle histoire, Seigneur ! murmura Rachèvitch, soupirant et se retournant dans son lit. Que c'est mauvais ! »

Pendant son sommeil un cauchemar l'oppressa. Il se vit en rêve, nu, grand comme une girafe ; debout au milieu de la chambre, braquant le doigt, il disait :

« Droit à la face ! À la face ! À la face ! »

Il se réveilla, effrayé, et se rappela tout de suite qu'un malentendu s'était produit la veille et que maintenant Meyer ne reviendrait certainement plus chez lui. Il se rappela aussi qu'il avait à payer les intérêts à la banque, à marier ses filles, qu'il fallait boire et manger, et que déjà la vieillesse approchait, avec les maladies et les désagréments. L'hiver était proche, et il n'avait pas de bois…

Il allait être dix heures du matin. Rachèvitch se vêtit lentement, prit du thé et mangea deux grosses tartines de pain avec du beurre. Ses filles ne vinrent pas au petit déjeuner. Elles ne voulaient pas rencontrer leur père, et cela l'offensait. Il resta étendu dans son bureau sur le divan, puis il s'assit à sa table et se mit à écrire une lettre à ses filles. Sa main tremblait, les yeux lui démangeaient. Il écrivait qu'il était déjà vieux, n'était plus nécessaire à personne, que personne ne l'aimait, et il demandait de l'oublier, et lorsqu'il mourrait, de l'enterrer dans un simple cercueil de sapin, sans cérémonies, ou

d’envoyer son cadavre à Kharkov, à l’amphithéâtre anatomique.

Il sentait chaque ligne empreinte de colère et de cabotinage, mais il ne pouvait plus s’arrêter, et il écrivait, écrivait…

Tout à coup, dans la chambre voisine, il entendit prononcer :

– Crapaud !

C’était la voix de Gènia, une voix indignée, sifflante :

– Crapaud !

– Crapaud ! répéta la plus jeune comme en écho. Crapaud !

1894.

GENS DIFFICILES

Fils d'un prêtre – feu le P. Ivane – qui avait reçu par donation deux cent quatre arpents de terre de la générale Kouvchînnikov, Evgraphe Ivânytch Chiriâïév, petit propriétaire rural, se lavait les mains à son lavabo de cuivre. Il avait, à son habitude, l'air maussade et soucieux, la barbe non peignée.

– En voilà un temps ! fit-il. Ce n'est pas un temps, mais une malédiction divine. Il recommence à pleuvoir !…

Tandis qu'il maugréait, sa famille, déjà à table, l'attendait, pour commencer à manger. Elle l'attendait depuis longtemps : Fédôssia Sémiônovna, sa femme ; son fils Piôtre, étudiant ; sa fille Varvâra, et trois petits. Les petits – Kôlka, Vânnka, Arkhîpka, – nez retroussés, sales, figures bouffies, têtes dont les cheveux drus n'avaient pas été coupés de longtemps, – remuaient impatiemment sur leurs chaises, alors que les grands restaient immobiles, comme si manger ou attendre leur était indifférent.

Chiriâïév, comme pour mettre leur patience à l'épreuve, s'essuya lentement les mains, fit lentement sa prière et se mit à table sans se presser. On servit aussitôt la potée aux choux. De la cour, montait un bruit de haches de charpentier, – Chiriâïév faisait faire un nouveau hangar ; – et l'on entendait aussi le rire de l'ouvrier Fômmka qui excitait le dindon. Une pluie, à grosses gouttes espacées, battait la fenêtre.

Piôtre, étudiant voûté, portant lunettes, mangeait en échangeant des regards avec sa mère. Plusieurs fois, il laissa sa cuiller dans son assiette, et, toussotant, voulut commencer à parler. Mais, après avoir attentivement regardé son père, il se remit à manger.

Lorsqu'on servit le gruau, il toussa enfin résolument, et dit :

– J'aurais dû prendre le train ce soir. Il y a longtemps que je devrais être parti. J'ai déjà manqué deux semaines. Les cours

commencent le 1er septembre.

– Eh bien, pars ! accorda le père. Qu'as-tu à attendre ? Pars, et que Dieu t'accompagne !

Il y eut un instant de silence.

– Pour le voyage, dit doucement la mère, il lui faut de l'argent, Evgraphe Ivânytch !

– De l'argent ? Mais sans doute ! On ne peut pas voyager sans argent. S'il lui en faut, qu'il en prenne tout de suite. Tu aurais dû le faire depuis longtemps.

L'étudiant eut un soupir soulagé et sourit avec joie en regardant sa mère. Chiriâïév, sans se presser, tira de sa poche intérieure son portefeuille, et mit ses lunettes :

– Combien te faut-il ? demanda-t-il.

– Le billet jusqu'à Moscou coûte onze roubles quarante-deux copeks.

– Ah ! l'argent, l'argent !… soupira le père. (Il soupirait toujours en voyant de l'argent, même quand il en recevait.) Tiens, voici douze roubles. La petite monnaie te servira en route.

– Je vous remercie.

Peu après, l'étudiant dit :

– L'an dernier, je n'ai pas trouvé de leçons tout de suite ; je ne sais ce qu'il en sera cette année. Je ne pourrai peut-être pas toucher de l'argent tout de suite. Je vous serais reconnaissant de me donner quinze roubles pour ma chambre et les repas.

Le père réfléchit et soupira :

– Ce sera assez de dix, dit-il. Tiens, les voici ! L'étudiant remercia. Il aurait dû demander pour ses vêtements, ses inscriptions et des livres ; mais, ayant attentivement regardé son père, il décida de le laisser tranquille.

Sa mère, comme toutes les mères, ni raisonnable, ni politique, ne

se tint pas de dire :

– Tu devrais, Evgraphe Ivânytch, lui donner encore six roubles pour des chaussures. Vois ; peut-il s'en aller à Moscou avec ces écumoires ?

– Qu'il prenne mes vieilles bottines ; elles sont encore presque neuves.

– Tu devrais du moins lui donner de quoi acheter un pantalon. Il fait honte à regarder…

Et, sur ce, apparut soudain le messager de tempête devant lequel tout le monde tremblait. Le gros cou court de Chiriâïév devint tout à coup rouge comme de l'andrinople. La rougeur remonta lentement vers les oreilles, des oreilles aux tempes, envahissant de façon insensible toute la figure. Evgraphe Ivânytch s'agita sur sa chaise et déboutonna le col de sa chemise pour ne pas étouffer. Il luttait évidemment avec le sentiment qui l'envahissait. Un silence de mort s'établit. Les enfants retenaient leur respiration. Mais leur mère, comme ne comprenant pas ce qui se passait, continua :

– Songes-y ; ce n'est plus un enfant, il lui est pénible d'être mal vêtu !

Chiriâïév bondit et lança de toute sa force sur la table son gros portefeuille. Un morceau de pain en tomba d'une assiette. Une dégoûtante expression de colère, d'offense et de cupidité, mêlées, apparut sur sa face.

– Prenez tout ! cria-t-il d'une voix autre que la sienne. Dévalisez-moi ! Prenez tout ! Étranglez-moi !…

Il se leva de table, se saisit la tête et se mit, trébuchant, à marcher à grands pas dans la pièce.

– Prenez-moi jusqu'au dernier fil ! glapit-il. Extirpez-moi tout ! Dévalisez-moi ! Serrez-moi à la gorge !

L'étudiant devint rouge et baissa les yeux. Il ne pouvait plus manger. Sa mère, qui, depuis vingt-cinq ans, n'avait pu se faire au caractère difficile de son mari, se ratatina toute, balbutiant quelque chose pour s'excuser.

Sur sa figure à mine d'oiseau, épuisée, toujours hébétée et épouvantée, apparut une expression de stupéfaction et d'effroi.

Les enfants et Varvâra, grande fillette à la figure pâle et laide, avaient posé leurs cuillers, et attendaient, figés.

Chiriâïév, devenant de plus en plus furieux, prononçant des mots plus terribles les uns que les autres, se précipita sur la table, et vida d'un coup tous les billets de son portefeuille.

– Prenez ! bredouilla-t-il, tout tremblant. Vous m'avez tout bâfré, tout bu ; prenez aussi l'argent ! Je n'ai besoin de rien. Faites-vous faire des chaussures et des uniformes ![12]

Piôtre pâlit et se leva.

– Écoutez, papa, commença-t-il à dire en étouffant ; je… je vous prie de cesser,… parce que…

– Tais-toi ! cria son père si fort que ses lunettes lui tombèrent du nez ; tais-toi !

– Avant, je… pouvais supporter des scènes pareilles, mais… à présent… j'en ai perdu l'habitude. Comprenez-vous ?… perdu l'habitude !

– Silence !… cria le père, frappant du pied ; tu dois écouter ce que je dis ! Je dis ce que je veux, et, toi, tais-toi ! À ton âge, je gagnais ma vie, et, toi, vaurien, sais-tu combien tu me coûtes ? Je te chasserai, parasite !

– Evgraphe Ivânytch, marmotta Fédôssia Sémiônovna, en remuant nerveusement les doigts, c'est que, vois-tu… c'est que Pétia… [13].

– Tais-toi ! lui intima Chiriâïév. (Et, de colère, des larmes lui vinrent aux yeux.) C'est toi qui les as gâtés !… C'est toi !… Tu es la cause de tout !… Il ne nous respecte pas, ne prie pas, ne gagne pas sa vie ! Vous êtes dix contre moi… Je vous chasserai tous !

Varvâra, bouche bée, regarda longtemps sa mère, puis elle tourna vers la fenêtre son regard hébété, devint pâle, et, poussant un cri aigu, se rejeta sur le dossier de sa chaise. Le père fit un geste excédé, cracha de dépit, et sortit dehors précipitamment.

Ainsi se terminaient toujours les scènes familiales des Chiriâïév. Mais, par malheur, ce jour-là, une colère insurmontable s'empara tout à coup de l'étudiant. Il était aussi emporté, aussi dur que son père et que son grand-père, le doyen, qui, avec un bâton, frappait ses paroissiens à la tête. Pâle, les poings serrés, il s'approcha de sa mère et cria de la note la plus haute qu'il put prendre :

– Ces reproches me dégoûtent, me répugnent ! De vous, je n'ai besoin de rien ! Je mourrai de faim plutôt que de manger chez vous une seule bouchée ! Reprenez votre sale argent ! Tenez !

La mère, s'appuyant contre le mur, se mit à agiter les mains comme si ce qu'elle voyait devant elle n'était pas son fils, mais un spectre.

– En quoi suis-je donc coupable, moi ? demanda-t-elle, en se mettant à pleurer. En quoi ?

Le fils, faisant le même geste que son père, sortit lui aussi précipitamment.

La maison des Chiriâïév était isolée près d'une butte dont les labours s'allongeaient à quatre ou cinq verstes dans la steppe. De jeunes chênes et des aulnes en couvraient le bord, et, au pied, courait un ruisseau. La maison avait vue, d'un côté sur la butte, et, de l'autre, sur les champs. Ni palissade, ni claies ne l'entouraient. Toutes sortes de bicoques, étroitement adossées l'une à l'autre, délimitaient, devant la maison, l'espace censé être une cour, où vaguaient des poules, des canards et des porcs.

L'étudiant gagna les champs par la route boueuse, dans une pénétrante humidité d'automne. Çà et là, sur la route, luisaient des flaques d'eau, et, dans le champ aux herbes jaunies, se voyait l'automne lui-même, triste, pourri et noir. À droite, se trouvait le potager, bêché, lugubre. De place en place, pointaient quelques tournesols, la tête penchée, déjà noircie.

Piôtre pensait qu'il serait à propos de s'en aller à pied à Moscou, tel qu'il était, nu-tête, les souliers troués et sans un sou. À la centième verste, son père échevelé, affolé, le rattraperait, le supplierait de revenir ou de prendre de l'argent ; mais il ne le regarderait même pas. Il continuerait à marcher, marcher… Les bois dépouillés succèdent aux

mornes champs, les champs aux bois. La première neige blanchirait bientôt la terre, et les rivières se prendraient… Quelque part, près de Koursk ou de Sierpoûkhov, Piôtre tomberait et mourrait. On trouverait son cadavre, et tous les journaux publieraient la nouvelle que l'étudiant un tel était mort de faim…

Un chien blanc, à la queue sale, qui errait dans le potager, y cherchant quelque chose, le regarda et le suivit… Piôtre marchait sur la route et songeait à sa mort, au chagrin de ses parents, aux tourments moraux de son père, et, en même temps, il songeait à d'extraordinaires aventures en route, à des endroits plus pittoresques et plus accidentés les uns que les autres, à des nuits terribles, à des rencontres imprévues.

Il s'imagina une kyrielle de pèlerins, une chaumière dans un bois, dont l'unique fenêtre brille vivement dans les ténèbres. Arrêté devant la fenêtre comme un mendiant, il demande de pouvoir passer la nuit ici. On le fait entrer, et il voit soudain des brigands. Ou, mieux, il arrive dans une grande maison seigneuriale, dans laquelle, apprenant qui il est, on lui donne à manger et à boire. On joue pour lui du piano. On écoute ses plaintes. La jeune fille de la maison, très belle, s'amourache de lui.

Absorbé par ces idées et par son chagrin, Piôtre marchait toujours… Loin, bien loin devant lui, sur un fond de nuages gris, se détachait en noir une auberge ; plus loin encore, une maison ; à l'horizon même, un petit point : c'est la gare du chemin de fer. Ce point lui fit associer l'endroit où il était et Moscou, où brûlent des réverbères, où roulent les voitures et où l'on fait des cours ; et il fut prêt à pleurer d'angoisse et d'impatience. Cette nature solennelle en son cadre et sa beauté, ce silence de mort autour de lui, l'oppressaient jusqu'au désespoir, jusqu'à la haine !

Derrière lui, une forte voix cria :

– At-tention !…

Dans une légère et élégante voiture passa devant l'étudiant, une vieille propriétaire qu'il connaissait. Il la salua et lui sourit de tout son visage. Et, tout de suite, il s'en voulut de ce sourire qui n'était pas du tout en harmonie avec son humeur sombre. Quand son âme était pleine de tristesse et d'angoisse, d'où venait ce sourire ?

Et il songea qu'apparemment la nature a donné à l'homme la

faculté de mentir afin que, dans les lourdes minutes de tension morale, il puisse garder ses secrets intimes, comme gardent les secrets de leur retraite les renards ou les canards sauvages. Chaque famille a ses joies et ses atrocités, mais, aussi grandes soient-elles, l'œil d'autrui a peine à les découvrir. Elles sont un secret. Cette propriétaire, par exemple, qui venait de passer, son père avait, sur quelque faux rapport, enduré, la moitié de sa vie, le courroux du tsar Nicolas Ier. Son mari était joueur. De ses quatre fils, aucun n'avait réussi. On peut donc se figurer quelles terribles scènes il y eut dans cette famille… Que de larmes y ont coulé !… Pourtant la vieille dame semblait contente, heureuse ; elle avait répondu à son sourire par un sourire. L'étudiant se souvint de ses camarades qui ne parlaient pas volontiers de leurs familles. Il se souvint de sa mère qui mentait presque toujours quand elle avait à parler de son mari et de ses enfants…

Jusqu'au crépuscule, Piôtre, s'adonnant à de moroses pensées, erra autour de la maison. Il revint quand une petite pluie commença à tomber. Chemin faisant, il décidait d'avoir, coûte que coûte, une explication avec son père, et de le persuader, une bonne fois, que vivre auprès de lui était pénible, effroyable…

Il trouva la maison calmée. Varvâra, couchée derrière une cloison, gémissait parce qu'elle avait mal de tête. Assise auprès d'elle, sur une malle, sa mère, la figure étonnée, raccommodait la culotte du petit Arkhipe. Son père allait et venait d'une fenêtre à l'autre, renfrogné à cause du mauvais temps. Il était visible à son allure, à la façon dont il toussait, et même à sa nuque, qu'il se sentait en faute.

– Alors, lui demanda-t-il, tu ne pars pas aujourd'hui ?

L'étudiant éprouva de la compassion pour lui, mais, la surmontant aussitôt, il dit :

– Écoutez… j'ai à vous parler sérieusement… Oui, sérieusement… Je vous ai toujours respecté, et… je ne me serais jamais décidé à vous parler sur un pareil ton ; mais votre conduite… votre dernière action…

Silencieux, le père regardait par la fenêtre. L'étudiant, se frottant le front comme pour y chercher ses mots, poursuivit dans une grande agitation :

– Il ne passe ni dîner, ni thé, sans que vous fassiez une scène. Votre pain nous reste à tous dans la gorge… Il n'est rien de plus

insultant, ni de plus humiliant, que de reprocher aux gens le pain qu'ils mangent… Bien que vous soyez le père, rien, ni Dieu, ni la nature, ne vous a donné le droit d'humilier les gens aussi profondément, en passant sur les faibles votre mauvaise humeur. Vous avez martyrisé, annihilé ma mère. Ma sœur est abêtie, et moi…

– Ce n'est pas à toi de me faire la leçon, coupa le père.

– Non, c'est à moi ! Vous pouvez me brimer autant que vous voulez, mais laissez ma mère en paix ! Je ne vous permettrai pas de la martyriser, poursuivit-il les yeux en feu. Vous vous êtes gâté parce que personne n'a osé encore se dresser contre vous ; on tremblait ; on se taisait ; mais à présent, c'est fini ! Vous êtes un homme brutal, mal élevé !… Brutal, entendez-vous ? Brutal, difficile, dur !… Les moujiks mêmes ne peuvent vous souffrir !

L'étudiant avait perdu le fil de ses idées, et, à proprement dire, ne discourait plus, lançant des mots au hasard. Son père écoutait en silence, comme étourdi. Mais, soudain, son cou devint pourpre, et le rouge envahit sa figure. Il se remit à marcher.

– Silence ! cria-t-il.

– Parfait ! dit l'étudiant sans cesser. Vous n'aimez pas à entendre la vérité ? À merveille ! Bon ! Mettez-vous à crier ! parfait !

– Silence, te dis-je ! se mit à hurler Evgraphe Ivânytch.

Sur la porte apparut sa femme, pâle, la figure effarée. Elle voulut dire quelque chose, mais ne le put, remuant seulement les doigts.

– C'est ta faute, lui jeta Chiriâïév, c'est ta faute ! Tu l'as élevé comme ça…

– Je ne veux plus vivre dans cette maison ! cria l'étudiant, pleurant et regardant sa mère avec colère. Je ne veux pas vivre avec vous !

Derrière la cloison, Varvâra poussa un cri et se mit à sangloter. Chiriâïév, faisant son geste accablé, sortit.

L'étudiant passa chez lui et s'étendit sans bruit sur son lit. Il resta couché, immobile, les yeux fermés jusqu'à minuit. Il ne ressentait ni colère, ni honte mais une douleur morale indéterminée. Il n'accusait

pas son père, ne plaignait pas sa mère ; il n'avait pas de remords ; il comprenait que chacun, à la maison, éprouvait une même douleur que lui ; mais à qui la faute ? Qui souffrait le plus ? Dieu seul le sait…

À minuit, il réveilla l'homme de peine et lui donna l'ordre d'atteler le cheval à cinq heures pour le conduire à la gare. Il se déshabilla, se mit sous sa couverture, mais ne put dormir. Il entendit jusqu'au matin son père, qui ne dormait pas, aller paisiblement d'une fenêtre à l'autre, en soupirant. Personne ne dormait. On ne parlait que rarement, à mi-voix. Sa mère vint deux fois le voir derrière son paravent. Toujours avec la même expression effarée et abêtie, elle le signa longtemps, en tressaillant nerveusement.

À cinq heures du matin, l'étudiant prit affectueusement congé de tous les siens et même pleura un peu. En passant devant la chambre de son père, il jeta un regard par la porte. Evgraphe Ivânytch, encore habillé, ne s'étant pas couché, était debout près de la fenêtre, tambourinant sur les vitres.

– Adieu, lui dit le fils, je pars.

– Adieu, répondit le père, sans se retourner ; l'argent est sur le guéridon.

Tandis que l'homme de peine partait pour conduire l'étudiant à la gare, il tombait une pluie froide et ennuyeuse. Les tournesols baissaient encore plus la tête, et l'herbe paraissait plus noire.

1886.

SIMPLE RENCONTRE

Ce fut un jour ensoleillé du mois de mai, à midi, que nous arrivâmes en voiture basse, un petit prince russe ruiné, et moi, dans l'énorme forêt de Chabèlski où nous espérions trouver des coqs de bruyère… Mon prince, en raison du rôle qu'il joue dans ce récit, mérite une description détaillée.

C'est un homme brun, grand et svelte, pas vieux encore, mais déjà assez étrillé par la vie, avec des yeux noirs à fleur de tête, de longues moustaches de chef de police et les façons d'un militaire en retraite. Sans grande étendue d'esprit, homme aux allures orientales, mais honnête et droit, ni duelliste, ni fat, ni viveur, le prince avait ces qualités qui donnent aux yeux du monde un diplôme d'effacement et de médiocrité. Il ne plaisait pas, et on ne l'appelait pas autrement, dans son district, que « le sérénissime nigaud. » Quant à moi, il m'était extrêmement sympathique par les malheurs et la malchance qui avaient, sans interruption, traversé sa vie.

En premier lieu, il était pauvre. Il ne jouait pas, ne faisait pas la fête, ne s'occupait pas d'affaires. Sans se mêler de rien, et en se taisant toujours, il avait pourtant eu l'art de dépenser les trente à quarante mille roubles que son père lui avait laissés. Où passa cet argent ? Dieu seul le sait. Il m'est connu seulement que, faute de surveillance, une bonne partie en fut volée par les intendants, les employés et même les domestiques. Une autre bonne part s'en alla de façon quasi stupide et vaine en prêts, dons et cautions. Il n'était guère, dans le district, d'homme frotté d'intellectualisme qui ne fût son débiteur. Le prince donnait à tous ceux qui demandaient, moins encore par bonté ou confiance humaine que par une gentilhommerie affectée, d'un air de dire : Prends, et sens combien je suis bien !…

Je connus le prince quand il était déjà empêtré dans les dettes, savourant le goût des secondes hypothèques, et enferré jusqu'à l'impossibilité de se déferrer. Il y avait des jours où il ne dînait pas et où son porte-cigares était vide. Pourtant on le voyait toujours propre, galant, et il émanait toujours de lui un violent parfum d'ilang-ilang.

Le second malheur du prince était son isolement complet. Il n'était pas marié, n'avait ni parents ni amis. Son caractère taciturne et renfermé, son affectation de « comme il faut », qui apparaissait d'autant plus qu'il voulait davantage cacher sa pauvreté, l'empêchaient de se lier. Pour avoir des romans, le prince était lourd, mou et froid ; aussi s'entendait-il rarement avec les femmes…

Arrivés près du bois, nous descendîmes de voiture, le prince et moi, et prîmes par un étroit sentier, perdu dans l'ombre d'énormes feuilles de fougères. Nous n'avions pas fait cent pas que, de derrière une jeune sapinière, haute d'une toise, surgit, comme de terre, un homme grand et maigre au long visage ovale, veston râpé, chapeau de paille et bottes vernies. L'inconnu tenait d'une main un panier de champignons, et de l'autre jouait avec une chaîne de montre vulgaire, accrochée à son gilet. En nous apercevant, il eut un air gêné, arrangea son gilet, toussota et, poliment, sourit comme heureux de voir des gens aussi bien que nous. Puis, tout à fait à l'improviste, joignant brusquement les talons de ses longs pieds, s'inclinant de tout le corps sans cesser de sourire agréablement, il s'approcha de nous, enleva son chapeau et prononça d'une voix adoucie de baryton, dans laquelle se percevait l'intonation d'un chien hurlant :

– Hum… messieurs, quelque peine que cela me fasse, je dois vous prévenir que la chasse est interdite dans ce bois. Pardonnez-moi d'oser vous déranger sans être connu de vous… ; mais permettez-moi de me présenter : je suis le comptable principal de la ferme de Mme Kanndoûrine, Gronntôvski !

– Très agréable… mais pourquoi donc n'est-il pas possible de chasser ici ?

– C'est la volonté de la propriétaire.

Nous nous regardâmes, le prince et moi. Il y eut une minute de silence. Le prince contemplait pensivement une grande fausse oronge, fauchée à terre d'un coup de canne. Gronntôvski continuait à sourire agréablement. Tout son visage remuait, melliflu, et il semblait que, même la chaîne de son gilet, sourît et tâchât de nous éblouir de sa gentillesse. La gêne voletait en l'air, à la façon d'un ange paisible. Nous étions tous les trois mal à l'aise.

– Plaisanterie ! dis-je. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai chassé ici !

– C’est bien possible, dit Gronntôvski en riant. En fait, tout le monde chasse ici ; mais, du moment que je vous ai rencontrés, j’ai l’obligation… le devoir sacré… de vous prévenir. Je suis au service. Si le bois était à moi, parole d’honneur de Gronntôvski, je ne m’opposerais pas à votre agréable plaisir. Mais à qui la faute, si Gronntôvski n’est pas libre ?

L’homme svelte soupira et haussa les épaules. Je commençai à discuter, à m’échauffer, à démontrer ; mais, plus je parlais haut et persuasivement, plus le visage de Gronntôvski se faisait douceâtre et fade. La conscience d’un certain pouvoir sur nous lui procurait évidemment la plus grande jouissance. Il jouissait de son ton condescendant, de son amabilité, de ses manières, et il prononçait avec un sentiment particulier son nom sonore, qu’il aimait apparemment beaucoup. Debout devant nous, il se sentait mieux qu’à son aise. Seulement, à en juger par les regards de biais qu’il jetait parfois sur son panier, seule une chose gâtait son humeur : les champignons, – cette prose féminine, paysanne, qui rabaissait sa grandeur…

– Voyons, lui dis-je, nous n’allons pas revenir ? Nous avons fait quinze verstes pour arriver ici !

– Que puis-je !… soupira Gronntôvski. Si même vous eussiez daigné parcourir non pas quinze verstes, mais cent mille ; si même un roi était venu ici d’Amérique ou de n’importe quel autre pays lointain, je considérerais comme mon devoir… comme mon obligation pour ainsi dire sacrée…

– Cette forêt, demanda le prince, appartient à Nadiéjda Lvôvna ?

– Oui, monsieur, à Nadiéjda Lvôvna…

– Elle est chez elle maintenant ?

– Oui, monsieur… Tenez. Allez la trouver ! La maison n’est pas à plus d’une demi-verste d’ici. Si elle vous donne un mot, alors… bien entendu ! Ha ! ha !… hi !… hi !…

– Très bien, acquiesçai-je. Il est beaucoup plus court d’aller chez elle que de s’en retourner… Allez-y, Serguièy Ivânytch, dis-je au prince ; vous la connaissez…

Le prince, qui regardait toujours la fausse oronge arrachée, leva les yeux sur moi, réfléchit et dit :

– Je l'ai connue dans le temps, mais… il ne m'est pas très facile d'aller chez elle… D'ailleurs, je suis mal vêtu… Allez-y. Vous ne la connaissez pas…, c'est plus commode…

Je consentis. Nous remontâmes en voiture, et, accompagnés des sourires de Gronntôvski, nous filâmes au long de la lisière du bois, vers la maison seigneuriale.

Je ne connaissais pas Nadiéjda Lvôvna Kanndoûrine, née Chabèlski. Je ne l'avais jamais aperçue et n'en avais idée que par ouï-dire. Je savais qu'elle était énormément riche, plus riche que quiconque dans ce gouvernement…

À la mort de son père, propriétaire terrien dont elle était la fille unique, elle hérita de plusieurs grands domaines, d'un haras et de beaucoup d'argent. On m'avait dit que, bien qu'elle n'eût que vingt-cinq à vingt-six ans, elle était laide, insignifiante, sans prestige, et ne se distinguait des nobles dames, ordinaires, du district, que par son immense fortune.

Il m'a toujours paru que la fortune a conscience d'elle-même, et que les riches doivent éprouver un sentiment particulier inconnu aux pauvres. En passant souvent près du grand verger de Nadiéjda Lvôvna, au milieu duquel s'élevait une énorme maison massive, aux fenêtres toujours voilées, je songeais : « Que pense-t-elle à cette minute précise ? Derrière ces rideaux, y a-t-il du bonheur ? » Et ainsi de suite…

Je l'avais vue une fois revenir de je ne sais où dans un joli cabriolet léger, conduisant elle-même un beau cheval blanc, et, faible homme que je suis, non seulement je l'avais enviée, mais je sentais qu'il y avait dans sa tournure, sa pose et ses mouvements quelque chose de spécial qui n'existe pas chez les pauvres ; tout de même que les gens, esclaves de nature, s'ingénient à trouver, du premier coup, la race dans l'extérieur commun de ceux qui sont plus nobles qu'eux… Je connaissais d'après les racontars la vie intime de Nadiéjda Lvôvna. On disait que, du vivant de son père, avant son mariage, elle avait été, il y avait cinq ou six ans, passionnément amoureuse de ce prince Serguièy Ivânytch qui se trouvait maintenant à côté de moi dans la voiture. Le prince aimait à aller voir le vieux Chabèlski et passait avec lui des journées entières dans la salle de billard, où il jouait infatigablement à

la pyramide jusqu'à en avoir mal aux mains et mal aux pieds. Six mois avant la mort du vieillard, il avait cessé soudain d'aller chez les Chabèlski. Les cancans du pays expliquaient de différentes façons, faute de données positives, ce changement radical. Certains racontaient que le prince, ayant remarqué le sentiment de la laide Nadénnka[14], et ne pouvant y répondre, avait regardé comme de son devoir de cesser ses visites. D'autres disaient que Chabèlski, ayant appris pourquoi sa fille dépérissait, l'avait proposée en mariage au prince, mais que celui-ci, dans sa simplicité, ayant cru qu'on voulait l'acheter, lui et son titre, s'emporta, dit des sottises, et se brouilla avec le vieillard.

Qu'y avait-il de vrai dans ces commérages, il était difficile de le dire, mais qu'il y eût là une part de vérité, on le voyait dans le fait que le prince évitait soigneusement de parler de Nadiéjda Lvôvna.

Je savais que, peu après la mort de son père, Nadiéjda Lvôvna se maria avec un certain Kanndoûrine, gradué en droit, passé par hasard dans son voisinage, homme sans fortune, mais ne manquant pas d'adresse. Elle ne l'épousa pas par amour, mais touchée de celui du gradué, qui avait simulé, disait-on, être amoureux. Au moment dont je parle, son mari vivait, on ne sait pourquoi, au Caire, et envoyait à son ami, le Maréchal de la noblesse du district, ses « feuilles de route ». Sa femme, entourée de parasites, languissait derrière des rideaux tirés, remplissant de menue philanthropie ses ennuyeuses journées.

En route, le prince se mit à causer.

– Il y a déjà trois jours, me dit-il à mi-voix, me montrant du coin de l'œil le conducteur, déjà trois jours que je ne suis pas rentré chez moi. Je crois ne plus être un petit garçon, ne pas être une femme et n'avoir pas de préjugés, mais je ne puis pas souffrir les huissiers ! Quand j'en vois un chez moi, je pâlis, je tremble, et en ai des crampes dans les mollets. Or, Rogôjine, figurez-vous, a fait protester mon billet…

Le prince n'aimait pas en général à récriminer contre les contingences. Il était, en ce qui touche l'impécuniosité, cachottier, fier à l'excès, susceptible ; aussi cette déclaration m'étonna-t-elle. Il regarda longuement la laie jaune, chauffée par le soleil, sur laquelle nous trottions, suivit des yeux une longue bande de grues planant dans l'air bleu, et se tourna vers moi :

– Et il faut que j'aie de l'argent le 10 septembre pour la banque !

Les intérêts pour ma propriété, dit-il tout haut, sans plus se gêner de la présence du cocher ; mais où les prendre ? Au demeurant, mon ami, ça tourne mal ; ah ! que ça tourne mal !

Le prince, regardant le chien de son fusil, souffla dessus sans savoir pourquoi, et se mit à chercher des yeux les grues qu'il avait perdues de vue.

– Serguièy Ivânytch, lui demandai-je après un peu de silence, si, imaginez-le, on vendait votre Châtilovka, que feriez-vous ?

– Moi ? Je l'ignore… Châtilovka y passera, c'est clair comme deux et deux font quatre ; mais je ne peux me figurer ce malheur. Je ne peux pas m'imaginer sans pain assuré. Que pourrais-je faire ? Je n'ai que peu d'instruction et n'ai pas encore essayé du travail. Prendre un emploi, il est trop tard pour commencer… Et à quoi m'employer ? À quoi puis-je être bon ? Supposons qu'il ne soit pas très difficile, chez nous, de faire quelque chose, au zemstvo[15] par exemple, mais… que le diable m'emporte, je… manque de vaillance. Pas pour un liard de courage ! J'entrerai au service et il me semblera toujours ne pas être monté dans le traîneau qu'il fallait. Je ne suis ni un utopiste, ni un idéaliste, ni un homme à principes extraordinaires : je dois être simplement bête et avoir reçu à quelque moment un coup sur la tête. Je suis nerveux et poltron. Je ne ressemble pas au commun des mortels. Tous les hommes sont des hommes comme tous les autres ; moi seul suis un homme… à ma façon… Mercredi j'ai rencontré Nariâguine ; vous le connaissez, ivrogne, malpropre… ne payant pas ses dettes, un peu bête, – le prince fronça le sourcil et secoua la tête, – un être horrible ! Il me dit, en se dandinant : « Je me présente pour être juge de paix. » Il ne sera certainement pas élu ; mais il se croit capable de l'être. La fonction lui semble à sa taille. Il a de la hardiesse et de l'aplomb. Je vais aussi chez notre juge d'instruction. Il touche deux cent cinquante roubles par mois et n'a presque aucun travail. Il ne fait que traîner chez lui des jours entiers en vêtements de dessous ; mais, questionnez-le, il est persuadé qu'il travaille et remplit honnêtement sa fonction ; moi je ne pourrais pas agir ainsi. Je ne pourrais pas regarder dans les yeux le caissier qui me paierait…

À ce moment-là, Gronntôvski, monté sur un cheval alezan, nous dépassa avec maestria. À son bras gauche, brimbalait près du coude le panier où sautaient les mousserons. Il sourit en passant devant nous, découvrant ses dents, et nous fit de la main un signe comme à de vieilles connaissances.

– L'idiot ! souffla entre les dents le prince en le suivant des yeux. C'est merveille comme il est parfois dégoûtant de voir des museaux satisfaits ! C'est un sentiment bête, animal, qui vient probablement de se sentir le ventre creux… Où en étais-je donc ? Ah ! oui, je parlais des fonctionnaires… J'aurais honte à toucher mes appointements, et, en somme, c'est ridicule, puisque, à regarder la chose de plus haut et sérieusement, je mange actuellement, n'est-ce pas ? ce qui n'est pas à moi ; mais à cela, on ne sait pourquoi, il n'y a pas de honte… L'habitude, quoi !… ou le manque de réflexion à la situation véritable… Et cette situation est probablement horrible.

Je regardai le prince pour voir s'il ne posait pas ; mais son visage était calme. Ses yeux suivaient avec tristesse les mouvements du cheval alezan qui trottait, comme si son bonheur s'enfuyait avec lui. Serguièy Ivânytch se trouvait apparemment dans cet état d'irritation et de tristesse qui fait pleurer les femmes doucement et sans motif, et dans lequel les hommes éprouvent le besoin de se plaindre de la vie, d'eux-mêmes et de Dieu…

À la porte de la propriété, quand je descendais, le prince continua :

– Une fois, un homme voulant me blesser, m'a dit que j'avais une mine de grec, et j'ai moi-même remarqué que les hommes qui poussent la carte sont le plus souvent bruns. Il me semble, que si, en effet, j'étais né tricheur, je serais, écoutez ! resté honnête homme jusqu'à ma mort, parce que je n'aurais pas eu la hardiesse de faire le mal… Je vais vous le dire franchement : j'ai eu dans ma vie l'occasion de devenir riche. Si j'avais seulement menti une fois, menti à moi-même et à une femme… à un être qui m'aurait, je le sais, pardonné mon mensonge… j'aurais empoché un beau million ; mais je n'ai pas pu faire cela. Je n'en ai pas eu le courage !

Du portail d'entrée à la maison, il fallait prendre, à travers un petit bois, une allée toute droite, plantée de chaque côté de lilas taillés et touffus. La maison apparaissait lourde, sans goût ; la façade ressemblait à celle d'un théâtre. Elle émergeait, disgracieuse, de la masse de verdure et heurtait la vue comme un gros rocher, planté au milieu d'une herbe veloutée. À la porte d'entrée, un vieux domestique obèse, en livrée verte, le nez chaussé de grandes lunettes à monture d'argent, me reçut. Sans me rien demander, ayant seulement jaugé d'un air dégoûté mes vêtements empoussiérés, il m'introduisit. Tandis que je montais l'escalier très doux, il m'arrivait, je ne sais pourquoi, une odeur de caoutchouc ; mais, sur le palier, je perçus un relent

propre aux archives, aux demeures seigneuriales et aux vieilles maisons de marchands. Il semble qu'on y sente quelque chose d'anciennement aboli, qui, jadis, vécut, et mourut, laissant son âme dans les chambres. Le vestibule franchi, après avoir traversé trois ou quatre pièces, j'arrivai au salon. Je me souviens de parquets jaune vif, luisants, de lustres couverts de mousseline, d'étroits passages à rayures, n'allant pas comme d'habitude tout droit d'une porte à une autre, mais longeant les murs, si bien que, pour ne pas risquer de toucher avec mes bottes grossières de chasseur au marais le parquet brillant, je dus, dans chaque pièce, décrire un carré.

Au salon, où me laissa le valet de chambre, un vieux meuble ancestral, noyé dans la pénombre, était couvert de housses blanches. Il avait un air de vieillard sévère ; et, comme si l'on respectait son repos, on n'entendait aucun bruit. La pendule même se taisait… Dans son cadre doré, la princesse Tarakânov semblait s'être endormie, et, de par la volonté des fées, l'eau et les rats, s'être immobilisés[16]. Craignant de troubler la paix générale, la lumière du jour filtrait à peine à travers les rideaux baissés ; elle s'étalait en raies pâles et assoupies sur les tapis moelleux.

Au bout de deux à trois minutes, une grande vieille, vêtue de noir, la joue bandée, entra dans le salon. Elle s'inclina profondément, à la façon d'une nonne, et leva les stores. À l'instant, frappés par la lumière vive, les rats et l'eau du tableau se ranimèrent ; la princesse Tarakânov s'éveilla ; les vieux fauteuils eurent l'air de battre des yeux.

– Madame vient tout de suite, monsieur… dit la vieille, battant elle aussi des yeux.

Au bout de quelques minutes encore, je vis apparaître Nadiéjda Lvôvna. Ce qui tout d'abord me frappa, c'est qu'elle était laide en effet, petite, maigre, voûtée. Ses cheveux, épais et châtains, étaient magnifiques ; son visage frais et affiné par la culture respirait la jeunesse. Ses yeux étaient clairs et spirituels, mais de longues lèvres grasses et un angle facial trop aigu enlevaient tout charme à ses traits. Je me nommai et lui exposai la raison de ma venue.

– En vérité, me dit-elle perplexe, baissant les yeux et souriant, je ne sais que faire !… Je ne voudrais pas refuser et pourtant…

– Je vous en prie ! demandai-je.

Nadiéjda Lvôvna me regardant, se mit à rire ; je me mis à rire,

moi aussi. Ce qui faisait la délectation de Gronntôvski, le droit de permettre ou de défendre, l'amusait sans doute, elle aussi ; moi je trouvai soudain ma visite étrange et drôle.

– Je ne voudrais pas violer l'ordre établi depuis longtemps, dit Mme Kanndoûrine ; il y a déjà six ans que l'on ne chasse pas sur nos terres. Non ! dit-elle, en secouant résolument la tête, pardonnez-moi, je suis obligée de refuser ! Si je vous permets, il faudra permettre aux autres. Je n'aime pas l'injustice ; ou tout le monde, ou personne.

– C'est dommage ! soupirai-je. C'est d'autant plus triste que nous avons fait quinze verstes. Je ne suis pas seul ici, ajoutai-je ; le prince Serguièy Ivânytch est avec moi.

Je prononçai le nom du prince sans aucune arrière-pensée, sans être inspiré par aucune considération ni but diplomatique ; je l'avais dit simplement, sans y songer.

Entendant ce nom, Mme Kanndoûrine tressaillit et appuya sur moi un long regard. Je remarquai que son nez avait pâli.

– Peu importe… dit-elle en baissant les yeux.

Je causais avec elle près d'une fenêtre donnant sur le petit bois, et je le voyais tout entier, avec les allées, l'étang, le chemin par lequel je venais d'arriver. Au bout du chemin, on apercevait devant la grille l'arrière de notre voiture. Près de la porte, tournant le dos à la maison, les jambes écartées, se tenait le prince, conversant avec le démesuré Gronntôvski.

Mme Kanndoûrine était près d'une autre fenêtre. Elle regardait parfois dehors, mais après que j'eus prononcé le nom du prince, elle ne détacha plus les yeux de la fenêtre.

– Pardonnez-moi, dit-elle, fermant à demi les yeux, tout en regardant l'allée et la porte ; mais il serait injuste de ne permettre de chasser qu'à vous… Du reste, quel plaisir y a-t-il à tuer des oiseaux ? Pourquoi donc ?… Vous gênent-ils ?

Une vie solitaire, claquemurée dans la pénombre des chambres et l'odeur désagréable des meubles confinés, prédispose à la sentimentalité. Bien que l'idée émise par Mme Kanndoûrine fût respectable, je ne me retins pas de dire :

– En raisonnant ainsi il faudrait aller nu-pieds ; les chaussures sont faites de cuir de bêtes tuées.

– Il faudrait distinguer besoin et plaisir, répondit sourdement Mme Kanndoûrine.

Elle avait reconnu la silhouette du prince et n'en détachait pas les yeux. Il est difficile de donner idée de son enchantement et de la souffrance que révélait sa laide figure. Ses yeux souriaient, brillaient ; ses lèvres tremblaient et riaient. Son visage se rapprochait des vitres. Appuyée des deux mains à un pot de fleurs, un pied un peu levé, retenant sa respiration, elle faisait penser à un chien à l'arrêt, qui attend avec une vive impatience que l'on crie : « Pille ! »

Je la regardai, puis regardai le prince qui n'avait pas su mentir une fois dans sa vie ; et je ressentis du dépit et de l'amertume pour la vérité et le mensonge qui jouent un rôle si fatal dans le bonheur personnel des gens.

Le prince, tout à coup, eut un sursaut, visa et tira. Un vautour, qui volait au-dessus de lui, donna un coup d'ailes et partit comme une flèche sur le côté.

– Trop haut !… dis-je… Ainsi, soupirai-je, Nadiéjda Lvôvna, vous n'autorisez pas ?

Mme Kanndoûrine se tut.

– J'ai l'honneur de vous saluer, lui dis-je, et vous demande pardon de vous avoir dérangée.

Elle voulut tourner le visage vers moi et avait déjà fait le quart du mouvement, mais elle se jeta brusquement derrière la draperie, comme si elle sentait des larmes qu'elle ne voulait pas laisser voir.

– Adieu… dit-elle doucement. Excusez-moi.

Je saluai son dos, et, sans me soucier des passages rayés, je partis sur le parquet jaune vif. Il m'était agréable de quitter ce petit royaume doré de l'ennui et de la tristesse, et je me hâtais comme si je voulais chasser un lourd sommeil léthargique, avec ses brumes, la princesse Tarakânov, les lustres enveloppés…

Comme je sortais, la femme de chambre me rattrapa et me remit

un billet. Je lus :

« La chasse est permise aux porteurs de ce billet.

N. K. »

1886.

DANS LA REMISE

Il était près de dix heures du soir. Assis autour d'une lanterne dans la remise, le cocher Stépane ; son petit-fils, Aliôchka, récemment arrivé de son village chez son grand-père ; le garde-cour Mikhâïlo, et un vieillard de soixante-dix ans, Nicandre, qui passait chaque soir dans la cour pour y vendre du hareng, – jouaient aux rois. On apercevait, par la porte grande ouverte, toute la cour, la grande maison de rapport, les caves et la loge du garde. L'obscurité enveloppait tout, sauf quatre fenêtres d'un appartement, vivement éclairées.

Des murs aux portes s'allongeaient et tremblaient les ombres des voitures et des traîneaux, aux brancards relevés, croisées avec celles des joueurs, que détachait la lanterne… Derrière la mince cloison, séparant la remise de l'écurie, se trouvaient les chevaux. Cela sentait le foin, et il émanait du vieux Nicandre une désagréable odeur de hareng.

Le garde-cour fut roi ; il prit la pose qui, selon lui, convenait à un roi, et se moucha bruyamment dans un mouchoir à carreaux rouges.

– Maintenant, déclara-t-il, je peux couper la tête à qui je veux.

Aliôchka, garçon de huit ans à tête blonde, dont les cheveux n'avaient pas été coupés de longtemps, et à qui il n'avait manqué que deux levées pour être roi, regarda le garde avec colère et haine, s'assombrit et bouda.

– Je vais jouer contre toi, grand-père, dit-il en réfléchissant aux cartes passées ; je sais que tu as la dame de carreau.

– Allons, allons, petit nigaud, assez pensé ! Joue.

Aliôchka, indécis, joua le valet de carreau.

À ce moment on entendit sonner dans la cour.

– Ah ! puisses-tu… se mit à grogner le garde-cour en se levant. Roi, va ouvrir la porte !…

Peu après, quand il revint, Aliôchka était prince ; le marchand de harengs était soldat, et le cocher, moujik.

– Ça ne va pas, dit le garde-cour en se rasseyant. Je viens de reconduire le médecin. On ne l'a pas extraite.

– Qu'y peuvent-ils ! Ils n'ont fait qu'abîmer la cervelle. Si la balle est dans la tête, qu'y peuvent les docteurs ?…

– Il est sans connaissance, reprit le garde-cour ; il va sans doute passer. Aliôchka, petit chien, ne regarde pas les cartes, ou je te tire les oreilles !… Oui, les docteurs partent et le père et la mère arrivent… Ils viennent d'arriver. Des braillements, des larmes… que Dieu vous en garde !… Ils disent qu'ils n'avaient que ce fils… Malheur !…

Tous les joueurs, sauf Aliôchka plongé dans son jeu, se retournèrent vers les fenêtres très éclairées de l'appartement.

– Demain, il faudra aller au commissariat, dit le garde-cour, il y aura certainement enquête… Et moi, qu'est-ce que je sais ? Est-ce que j'ai vu ? Il m'appelle ce matin, me remet une lettre et me dit : « Mets ça à la boîte. » On voyait que ses yeux avaient pleuré. Il n'y avait chez lui ni sa femme, ni ses enfants ; ils étaient partis se promener… Et pendant que j'allais porter la lettre, il s'est envoyé un coup de revolver dans la tempe. Je reviens ; la cuisinière braillait déjà dans toute la cour.

– C'est un gros péché ! prononça le marchand de harengs de sa voix enrouée, branlant la tête, Un gros péché !

– C'est trop de science qui en est cause, dit le garde-cour en faisant une levée ; son esprit a pourtourné sa raison. Il restait des fois toute la nuit assis à écrire… Joue, moujik !… C'était un bon maître… Blanc de peau, les cheveux noirs, grand… et un bon locataire !

– Il paraît que la cause de tout est le sexe féminin, dit le cocher en coupant d'un dix d'atout le roi de carreau. Il paraît qu'il aimait la femme d'un autre, et que la sienne le dégoûtait. Ça arrive.

– Le roi se rebiffe ! dit le garde-cour.

À ce moment, dans la cour, la sonnette retentit de nouveau.

Le roi « rebiffé » cracha de dépit et s'éloigna.

Aux fenêtres de l'appartement passèrent des ombres pareilles à des couples qui dansent. Dans la cour on entendit des voix inquiètes, des pas précipités.

– Probablement les médecins qui reviennent, dit le cocher. Notre Mikhâïlo a besoin de se grouiller…

Un instant résonna dans l'air un étrange hurlement. Aliôchka, effrayé, regarda son grand-père, puis les fenêtres, et dit :

– Hier, près de la porte, il m'a caressé la tête : « De quel district viens-tu, petit ? » m'a-t-il dit. Grand-père qu'est-ce qui vient de hurler comme ça tout de suite ?

Le cocher ne répondit rien ; il arrangea la mèche de la lanterne.

– C'est un homme perdu, fit-il peu après, en bâillant. Il est perdu et ses enfants aussi… Une honte pour toute leur vie.

Le garde-cour reparut et se rassit auprès de la lanterne.

– Il est mort, annonça-t-il. On vient d'envoyer chercher les vieilles de l'asile[17].

– À lui le ciel et la paix éternelle ! marmotta le cocher en se signant.

Aliôchka, le regardant faire, se signa aussi.

– Il n'y a pas à prier pour des gens pareils, dit le marchand de harengs.

– Pourquoi ?

– C'est un péché.

– C'est vrai, reconnut le garde-cour. Son âme va aller droit en enfer, chez l'impur…

– C’est un péché, répéta le marchand de harengs. Des gens pareils, on ne les enterre, ni ne fait des prières pour eux, pas plus qu’à une charogne ; on n’y fait aucune attention.

Le vieux se leva et mit sa casquette.

– Chez notre maîtresse, la générale, dit-il en enfonçant profondément sa casquette, c’est arrivé aussi. Quand on était encore ses serfs, son plus jeune fils, lui aussi, parce qu’il avait trop d’esprit, se tira un coup de pistolet dans la bouche. Dans la loi, il est fixé qu’on doit enterrer de pareilles gens sans prêtres, sans prières des morts, et hors du cimetière. Et notre maîtresse, ça va sans dire, pour ne pas avoir honte devant le monde, graissa la police et les médecins ; et on lui remit un papier comme quoi son fils s’était tué dans la fièvre, dans le délire ; avec l’argent on peut tout. On l’enterra, ça va sans dire, avec tous les popes, avec tous les honneurs. La musique joua. Et on l’enterra sous l’église, parce que le défunt général avait, de son argent, bâti cette église ; et toute sa parenté y est enterrée. Seulement, frères, un mois se passe, – rien ; un autre passe, – rien ; le troisième mois, on annonça à la générale que les gardiens de l’église venaient lui parler. Que leur faut-il ? On les mène chez elle. Ils se jettent à ses pieds. « Nous ne pouvons pas, Votre Excellence, disent-ils, continuer notre service… Cherchez d’autres gardiens et faites-nous la grâce de nous relever. » « Pourquoi ça ? demande-t-elle. » « Il n’y a pas, disent-ils, moyen ! Votre fils hurle toute la nuit, sous l’église. »

Aliôchka, frissonnant, cacha sa figure derrière le dos de son grand-père pour ne pas apercevoir les fenêtres.

– La générale, continua le marchand de harengs, ne voulut d’abord rien entendre. « Tout cela, dit-elle, provient de vos idées de gens du peuple ; un mort ne peut pas hurler. » Peu de temps après les gardiens revinrent chez elle et, cette fois, avec le sacristain ! C’est que le sacristain lui aussi avait entendu hurler. La générale voit que l’affaire devient mauvaise. Elle s’enferme avec les gardiens dans sa chambre à coucher et leur dit : « Voici, mes amis, dit-elle, vingt-cinq roubles. Moyennant ça, déterrez doucement, la nuit, mon malheureux fils, de façon que personne ne voie, ni n’entende ; et enterrez-le hors du cimetière. » Et il est bien probable qu’elle leur fit boire à chacun un petit verre… Les gardiens firent comme elle voulait. La dalle avec l’inscription est jusqu’à ce jour sous l’église ; mais lui, un fils de général, il est hors du cimetière… Oh ! Seigneur, soupira le vieux, pardonne-nous, pécheurs que nous sommes ! Il n’y a qu’un jour de l’année où l’on puisse prier pour des gens pareils : la veille de la

Trinité… On ne peut pas donner aux pauvres en leur nom ; c'est un péché ; mais on peut, pour le repos de leur âme, nourrir des oiseaux. La générale, tous les trois jours, allait au carrefour, donner à manger aux oiseaux. Une fois, au carrefour, un chien noir arriva d'on ne sait où, sauta sur le pain et s'enfuit. On comprend ce que c'était que ce chien ! La générale, pendant cinq jours, fut comme à moitié folle, ne but, ni ne mangea… Tout d'un coup elle tomba à genoux dans son jardin, et se mit à prier, prier… Allons, adieu, frères ! Que Dieu vous accorde le repos éternel ! Viens m'ouvrir la porte, Mikhâïlouchka[18].

Le marchand de harengs et le garde-cour sortirent ; le cocher et son petit-fils sortirent aussi pour ne pas rester dans la remise.

– Un homme vivait et il est mort ! dit le cocher en regardant les fenêtres derrière lesquelles glissaient encore des ombres. Ce matin, il marchait ici dans la cour, et, à présent, il est roide mort.

– Notre temps viendra aussi, dit le garde-cour en s'éloignant ; nous mourrons aussi.

Et on ne voyait déjà plus, dans les ténèbres, ni lui, ni le marchand de harengs.

Le cocher et Aliôchka s'approchèrent, hésitants, des fenêtres éclairées. Une dame, très pâle, à grands yeux, gonflés de larmes, et un monsieur de bonne mine, à cheveux blancs, roulaient l'une près de l'autre dans la chambre deux tables à jeu, apparemment pour étendre le mort dessus. Sur le drap vert des tables, on voyait encore des chiffres marqués à la craie. La cuisinière qui, le matin, courait à travers la cour en hurlant, debout maintenant sur une chaise, tâchait, en se distendant, de couvrir la glace avec un drap de lit.

– Grand-père, demanda à voix basse Aliôchka, que font-ils ?

– On va tout de suite l'étendre sur la table, répondit le grand-père. Viens, petit ; il est temps de dormir.

Stépane et l'enfant revinrent à la remise. En se déchaussant, ils prièrent Dieu. Le cocher se coucha par terre dans un coin, Aliôchka dans le traîneau. Les portes de la remise étant fermées, on sentait fortement à présent le fumeron de la lanterne éteinte. Bientôt l'enfant leva la tête et regarda autour de lui. On voyait toujours, à travers les fentes, la lumière des mêmes quatre fenêtres.

– Grand-père, dit le petit, j'ai peur !

– Allons, dors, dors…

– Je te dis que j'ai peur !

– De quoi as-tu peur ? Quel enfant gâté !

Ils se turent. L'enfant, sortant tout à coup du traîneau, courut vers son grand-père en pleurant violemment.

– Qu'as-tu ? dit le cocher effrayé, en se levant aussi, que veux-tu ?

– Il hurle !

– Qui, hurle ?

– J'ai peur, grand-père, j'ai peur… Tu entends ?

Le cocher écouta.

– C'est eux qui pleurent. Allons, viens, petit nigaud ! Ils le regrettent, alors ils pleurent.

– Je veux retourner au village… continua le gamin, sanglotant et tout tremblant. Grand-père, allons au village, chez maman. Partons, cher grand-père ! Dieu, pour cela, te donnera le royaume des cieux…

– Quel petit nigaud !… Allons, tais-toi, tais-toi… Tais-toi, je vais rallumer la lanterne… Nigaud !

Le cocher prit à tâtons les allumettes et alluma ; mais la lumière ne tranquillisa pas Aliôchka.

– Grand-père Stépane, supplia-t-il en pleurant, allons au village ! ici, j'ai peur… oh, que j'ai peur !… Pourquoi, maudit que tu es, m'as-tu fait venir de la campagne ?

– Qui ça ? qui est maudit ? Est-ce qu'on peut dire à son vrai grand-père de ces mots sans raison !…

– Fouette-moi, grand-père, tant que tu voudras, mais emmène-moi chez maman. Fais-moi cette grâce divine…

– Allons, allons, mon petit-fils, marmotta tendrement le cocher, allons, ce n'est rien ! N'aie pas peur… Moi aussi ça me fait quelque chose… Prie Dieu !

La porte cria, et la tête du garde-cour apparut.

– Tu ne dors pas, Stépane ? demanda-t-il. Moi, je ne dormirai pas de la nuit. Toute la nuit, dit-il en entrant, je ne ferai qu'ouvrir et fermer la porte… Pourquoi pleures-tu, Aliôchka ?

– Il a peur, répondit le cocher.

Derechef, une seconde, un gémissement déchira l'air.

– Ils pleurent, dit le garde-cour. La mère ne peut pas en croire ses yeux… C'est affreux comme elle se martyrise !

– Et le père est là ?

– Il y est aussi… Lui se tient tranquille. Il est assis dans un coin, et se tait. On a emporté les petits chez des parents… Dis, Stépane ? si on jouait une partie sans atouts, hein ?

– Vas-y, consentit le cocher en se grattant. Toi, Aliôchka, va dormir ! Allons, mon petit-fils, va dormir !…

La présence du garde-cour tranquillisa Aliôchka. Il alla irrésolument s'étendre dans le traîneau, et, en s'endormant, il entendait chuchoter…

– Je coupe et prends… disait le grand-père.

– Je coupe et prends… répétait le garde-cour.

Dans la cour on sonna ; la porte grinça, et il semblait qu'elle disait elle aussi : « Je coupe et prends. »

Quand Aliôchka vit en rêve le seigneur mort, et, effrayé par ses yeux, sauta hors du traîneau et se mit à pleurer, c'était déjà le matin. Son grand-père ronflait, et la remise ne lui parut plus effrayante.

1887.

LES PENSIONNAIRES

Le petit bourgeois septuagénaire Mikhâïlo Pétrov Zôtov, caduc et seul au monde, fut réveillé par le froid, sentant par tout le corps la courbature de la vieillesse. Dans sa chambre il faisait noir ; la veilleuse devant l'icône s'était éteinte. Zôtov, soulevant le rideau, regarda par la fenêtre. Les nuages recouvrant le ciel commençaient à se teinter de blanc ; l'air à devenir transparent : il était donc près de cinq heures, tout au plus.

Zôtov gémit, toussa, et se ratatinant de froid, se leva. Par vieille habitude, il pria longtemps debout devant l'icône ; il dit le « Notre père », la salutation angélique, le *Credo,* et débita toute une série de noms. Il avait depuis longtemps oublié à qui ils appartenaient et ne les répétait dans ses prières que par habitude… Par une même vieille habitude, il balaya sa chambre et le vestibule, et prépara son petit samovar de cuivre rouge, ventru, à quatre pieds. N'eussent été ses habitudes, Zôtov n'aurait su avec quoi remplir sa vieillesse.

Le charbon du samovar s'alluma lentement et, tout d'un coup, à l'improviste, le tuyau se mit à chanter d'un ton profond, saccadé.

– Bon, grommela le vieillard, le voilà qui ronfle ! Garde la malchance pour toi[19] !

Zôtov se souvint tout à point que, la nuit précédente, il avait vu en rêve un poêle, ce qui signifie tristesse ; les rêves et les mauvais présages étaient la seule chose qui mît en mouvement son cerveau. Cette fois-ci, le vieux se plongea avec un particulier amour dans la solution de ces questions : pourquoi le samovar chante-t-il ? quel chagrin présage le poêle ?…

Le rêve parut se réaliser sur-le-champ. Lorsque Zôtov eut lavé sa théière et voulut y mettre du thé à infuser, il n'en trouva pas un brin dans la boîte ; cela l'irrita et l'énerva. Il se mit à maugréer.

– Vie de forçat ! marmonna-t-il en tournant dans sa bouche des

miettes de pain noir. Quel chien de sort ! Pas de thé ! Si encore j'étais un simple moujik, mais je suis un petit-bourgeois, propriétaire d'immeuble ! C'est une honte !…

Grognant et parlant tout seul, le vieillard prit son manteau, rond comme une crinoline, fourra ses pieds dans des galoches énormes et informes (faites en 1867 par le cordonnier Prôkhorytch) et sortit.

Le temps était gris, froid, lugubrement calme. Une automnale gelée blanche argentait légèrement la grande cour, moutonnée de bardanes et semée de feuilles mortes. Ni vent, ni bruit. Zôtov s'assit sur les marches de son avant-porte déjetée, et il arriva ce qui advenait tous les matins… Son chien Lysska, grand chien de garde blanc, tacheté de noir, pelé, à demi crevé, l'œil droit fermé, s'approcha de lui. Le chien s'approchait avec timidité, se tortillant avec crainte, comme si ses pattes eussent touché non la terre, mais des plaques de tôle fortement chauffées ; et tout son vieux corps exprimait une extrême habitude d'être battu. Zôtov sembla ne faire aucune attention à lui, mais quand le chien, remuant faiblement la queue, et se tortillant toujours, lécha sa galoche, il se mit à grogner avec colère, et frappa du pied :

– Allez coucher ! lui cria-t-il. Maudit ! Puisses-tu crever !

Lysska s'éloigna un peu, se posta sur son derrière et tourna vers son maître son œil unique.

– Les diables ! continua Zôtov, Il ne manquait plus que vous pour mon malheur !… Hérodes !

Et il considéra avec haine son petit hangar, au toit de travers, couvert de mousse. Encadrée dans la porte, une longue tête de cheval le regardait. Flattée, apparemment, par l'attention du maître, la tête remua, se tendit en avant, et tout un corps de cheval sortit dans la cour, aussi délabré que Lysska, aussi timide et apeuré que lui, jambes aussi maigres, le poil blanchi, le ventre rentré, l'échine osseuse. Le cheval, sorti, s'arrêta, indécis, comme s'il ressentait de la honte.

– Il n'y a donc pas d'abîme pour vous ?… poursuivit Zôtov. Vous n'avez pas encore disparu devant mes yeux, pharaons, forçats !… Vous voulez manger, je parie ? fit-il, le visage crispé d'un sourire méprisant. À vos ordres ! À la minute !… Pour un aussi remarquable trotteur, il y a de l'avoine et de la meilleure,… à volonté !… Mangez ! À la minute !… Et un chien de tant de prix, si magnifique, il y a de quoi le

nourrir !… Si un chien si précieux que vous ne veut pas de pain, on peut lui donner de la viande…

Zôtov, s'excitant de plus en plus, grogna toute une demi-heure. À la fin, ne contenant plus la colère qui bouillait en lui, il se leva, trépigna de ses galoches, et se mit à bourdonner à travers la cour :

– Suis-je obligé de vous nourrir, parasites ?… Suis-je un millionnaire pour que vous me grugiez et me suciez ? Je n'ai moi-même rien à manger, maudites rosses !… Que le choléra vous bâfre ! Je ne tire de vous ni joie ni profit. Rien que de la peine et de la ruine ! Pourquoi ne crevez-vous donc pas ? Quels personnages êtes-vous pour que la mort même ne vous prenne pas ? Si vous voulez vivre, vivez au diable ; mais je ne veux plus vous nourrir ! J'en ai assez ! Je ne le veux pas !

Le chien et le cheval écoutaient Zôtov se révoltant et s'indignant. Comprenaient-ils, ces deux parasites, qu'on leur reprochait leur goulée de nourriture ? Toujours est-il que leur ventre rentra encore plus, leurs corps se ratatinèrent davantage, leurs poils se délustrèrent, et ils eurent encore plus l'aspect de bêtes battues… Leur air de soumission acheva d'énerver Zôtov.

– Allez-vous-en ! s'écria-t-il, mû par une sorte d'inspiration. Partez de chez moi ! Que je ne vous voie plus ! Rien ne m'oblige à garder dans ma cour toute sorte d'horreurs ! Hors d'ici !

Le vieux, à petits pas, trottina vers le portail, et, ayant ramassé à terre un bâton, se mit à chasser de sa cour ses pensionnaires. Le cheval, remuant la tête, remuant les omoplates, boitilla vers la porte ; le chien le suivit. Tous deux sortirent dans la rue, et, au bout d'une vingtaine de pas, s'arrêtèrent près d'une palissade.

– Ah ! je vais vous en donner… cria Zôtov, menaçant.

Ses pensionnaires chassés, il se calma et se mit à balayer la cour. Il regardait parfois dans la rue. Le cheval et le chien, comme cloués près de la palissade, considéraient la porte d'un air accablé.

– Essayez un peu de vivre sans moi !… marmonnait le vieux, sentant la colère s'enfuir de son cœur ; que quelqu'un d'autre maintenant prenne soin de vous ! Ah !… je suis avare et méchant… Il fait mauvais vivre près de moi… Eh bien, allez essayer de vivre avec un autre… Oui !

Se délectant de l'air abattu de ses pensionnaires, leur faisant des grimaces et ayant grogné son saoul, Zôtov sortit dans la rue. Et, prenant la mine la plus féroce possible, il s'écria :

– Allons, que faites-vous là ? Qui attendez-vous ? Vous restez au milieu de la route et empêchez les gens de passer !… Rentrez !

Le cheval et le chien, connaissant depuis longtemps les intonations de leur maître, baissèrent la tête et se dirigèrent, la mine coupable, vers la porte. Lysska, sentant peut-être qu'il ne méritait pas de pardon, se mit à hurler plaintivement.

– Si vous voulez vivre, vivez, mais pour de la nourriture, tiens mords-ça ! dit Zôtov en leur faisant la figue et les laissant entrer… Crevez même si ça vous dit !

Cependant, à travers la brume matinale, le soleil se mit à percer. Ses rayons obliques glissèrent sur la gelée blanche. On entendit des voix et des pas. Zôtov remit son balai en place et sortit de la cour, se rendant chez son voisin et compère, Marc Ivânytch, qui tenait une épicerie.

Arrivé chez lui, s'étant assis sur une chaise pliante, il poussa un soupir, l'air sérieux, lissa sa barbe et se mit à parler du temps qu'il faisait. De la température, les compères passèrent au nouveau diacre, du diacre aux chantres, et la conversation fut nouée. Quand l'apprenti apporta une grande bouilloire de cuivre, pleine d'eau chaude, et que les compères se mirent à prendre le thé, le temps fila aussi vite qu'un oiseau. Zôtov se trouva réchauffé et ragaillardi.

– Marc Ivânytch, dit-il après son sixième verre de thé, tambourinant des doigts sur le comptoir, j'ai une demande à te faire. Écoute… Aie la bonté de me donner encore aujourd'hui du foin.

Derrière la grande boîte à thé, qui cachait Marc Ivânytch, un soupir profond retentit.

– Aie la gentillesse de m'en donner, répéta Zôtov. Ne me donne pas de thé aujourd'hui, soit, mais donne-moi du foin… Je suis confus de t'en demander ; je t'ai déjà excédé de ma pauvreté, mais… mon cheval a faim…

– Je peux t'en donner, soupira le compère ; pourquoi pas ? Mais

dis-le-moi en grâce, pourquoi diable gardes-tu ces rosses ? Si seulement le cheval valait quelque chose, mais pouah ! il fait mal à voir… Et ton chien… Un vrai squelette. Pourquoi diable les gardes-tu ?

– Mais où les mettre ?

– Où ? C'est connu. Mène-les chez Ignate, l'équarrisseur. Voilà toute l'affaire. Il y a longtemps qu'ils devraient y être. C'est là leur vraie place.

– Oui, sans doute… murmura Zôtov, mais…

– Tu vis de charité et nourris des bêtes, poursuivit le compère. Je ne te regrette pas mon foin… que Dieu te protège ! seulement, l'ami, … ça fait compte d'en donner chaque jour… On ne voit ni le bout ni la fin de ta pauvreté ! On te donne sans qu'on sache quand ça finira…

Marc Ivânytch fit un soupir et caressa sa figure cramoisie.

– Par ma foi, fit-il, tu devrais mourir ! Tu vis sans savoir toi-même pourquoi… Oui, ma parole ! Si le Seigneur ne t'accorde pas de mourir, va-t'en dans quelque hospice ou quelque asile.

– Pourquoi irais-je ? J'ai des parents… J'ai une petite-nièce…

Et Zôtov se mit à raconter longuement que, quelque part, dans une ferme, vivait sa petite-nièce, Glâcha, la fille de sa nièce Khatérîna.

– Elle doit me nourrir ! dit-il. Elle héritera de ma maison ; il faut donc qu'elle me nourrisse. Je vais aller chez elle… Tu comprends, Glâcha, c'est la fille de Kâtia, et Kâtia est la bru de mon frère Panntéléy… Elle aura ma maison… alors qu'elle me nourrisse !

– Eh bien, qu'attends-tu ? Au lieu de vivre comme ça de charité, tu devrais être depuis longtemps chez elle.

– Et j'irai ! Dieu me punisse si je n'y vais pas ! Elle le doit !

Quand une heure après les compères eurent bu un verre de vodka, Zôtov, debout au milieu de la boutique, disait d'un ton inspiré :

– Je me disposais depuis longtemps à aller chez elle ; je vais y aller aujourd'hui même.

– Mais, certainement ! Au lieu de baguenauder et de crever la faim, tu devrais être depuis longtemps à cette ferme.

– J'y vais de ce pas ! J'arriverai et dirai : « Prends ma maison et nourris-moi, et respecte-moi. Tu le dois ! Si tu ne le veux pas, tu n'auras ni ma maison, ni ma bénédiction !… » Adieu, Ivânytch.

Zôtov but un second verre de vodka, et, inspiré par son idée nouvelle, se hâta vers son logis. La vodka l'avait déprimé, la tête lui tournait, mais il ne se coucha pas. Il fit un paquet de ses hardes, dit une prière, prit son bâton et sortit de sa cour.

Sans se retourner, marmottant, tâtonnant les pierres de son bâton, il suivit la rue et arriva dans les champs.

Il y avait dix à douze verstes jusqu'à la ferme où habitait sa nièce. Il marchait sur la route sèche, regardait le troupeau appartenant aux habitants de la ville, et songeait au brusque changement qu'il venait d'opérer avec tant de décision dans sa vie. Il songeait aussi à ses pensionnaires. En partant, il n'avait pas fermé la porte, leur laissant la possibilité d'aller où bon leur semblerait.

Il n'avait pas fait une verste que des pas retentirent derrière lui. Se retournant, il leva furieusement les bras en l'air ; derrière lui, tête baissée, serrant la queue, venaient lentement le cheval et le chien.

– Retournez où vous étiez ! fit-il, avec un geste impératif.

Les bêtes s'arrêtèrent, se regardant l'une l'autre, regardant leur maître. Il recommença à marcher ; elles le suivirent. Alors il s'arrêta et se mit à réfléchir. Arriver avec ces bêtes chez sa petite-nièce Glâcha, qu'il connaissait à peine, était impossible. Retourner et les enfermer, il ne le voulait pas. Et, d'ailleurs, on ne pouvait pas les enfermer parce que la porte ne tenait pas.

« Ils crèveront dans le hangar, pensa Zôtov ; il faut vraiment aller chez Ignate. »

L'isba de l'équarrisseur était isolée, à cent pas de la barrière. Zôtov, pas encore tout à fait décidé, et ne sachant que faire, se dirigea vers elle. La tête lui tournait ; il voyait mal.

Il se souvient très peu de ce qui se passa dans la cour de l'équarrisseur. Il se rappelle une forte et dégoûtante odeur de peaux et le bon fumet de la soupe aux choux que mangeait Ignate quand il entra chez lui. Il voit comme en rêve qu'Ignate, après l'avoir fait attendre près de deux heures, fut longtemps à préparer quelque chose et changea de vêtements, en parlant de sublimé avec une femme. Zôtov se souvient que son cheval fut mis dans un travail. Après quoi, il entendit deux coups : un donné sur un crâne, l'autre, un grand corps qui s'abat. Quand Lysska, voyant mourir son ami, se jeta en hurlant sur Ignate, un troisième coup retentit qui interrompit son hurlement.

Puis Zôtov se souvient que, par bêtise, étant ivre, et voyant les deux cadavres, il s'approcha du travail et y mit aussi sa tête. Ensuite, jusqu'au soir, une taie sombre obscurcit ses yeux ; il ne pouvait pas même voir ses doigts.

1886.

LA PEINE

Réputé comme excellent ouvrier en même temps que le moujik le moins sérieux de tout le district de Gâltchine, le tourneur Grigôry Pétrov conduit à l'hôpital du zemstvo sa femme malade.

Il y a une trentaine de verstes à faire, et la route, affreusement défoncée, dont ne peut se tirer l'homme chargé d'assurer la poste, n'est pas ce qui convient à un paresseux comme Grigôry. Un vent froid et coupant lui souffle droit au visage. En l'air, où que l'on regarde, tournoient de vraies nuées de flocons, et on ne saurait dire si la neige tombe du ciel ou si elle s'élève de la terre. Derrière le voile de neige on ne distingue ni champs, ni poteaux télégraphiques, ni bois, et lorsqu'un coup de vent particulièrement fort atteint Grigôry, il ne voit même plus l'archet de son traîneau. La jument, vieille et faible, se traîne à peine. Toute son énergie s'use à tirer ses pieds de la neige profonde et à relever la tête. Le tourneur se hâte. Il se lève sans cesse sur le rebord du siège et fouette sans relâche le dos de la bête.

– Toi, Matriôna, murmure-t-il à la femme, ne pleure pas… Patiente un peu. Si Dieu le veut, nous arriverons à l'hôpital, et à l'instant, comptes-y… Pâvel Ivânytch te donnera des gouttes, ou t'ordonnera une saignée, ou il te fera la grâce de te faire frotter avec quelque bon petit liquide, et alors… ça te dégagera le côté… Pâvel Ivânytch fera pour le mieux… Il grognera un peu, frappera du pied, mais fera pour le mieux… C'est un brave homme, gentil ; que Dieu lui garde la santé !… Dès que nous serons arrivés, il sortira avant toute chose de son logement, et se mettra à jurer tous les diables. « Comment ça se fait ? criera-t-il. Pourquoi ça ? Pourquoi n'arrives-tu pas à temps ! Suis-je un chien pour m'occuper de vous le jour entier, diables que vous êtes ? Pourquoi n'es-tu pas venu ce matin ? Retourne-t'en ! Qu'il ne reste même pas ton odeur ici ! Reviens demain ! » Et moi je lui dirai : « Monsieur le docteur Pâvel Ivânytch, Votre Haute Noblesse… » Mais file donc, la bête !… Que le diable t'emporte ! Hue !

Le tourneur fouailla la jument, et, sans regarder sa vieille, continua à marmonner tout seul :

– « Votre Haute Noblesse, vrai comme devant Dieu… j'en fais le signe de la croix… je suis parti qu'il faisait à peine jour. Comment arriver à temps si le Seigneur… et la mère de Dieu… s'en sont mêlés, et ont déchaîné un pareil chasse-neige ! Daignez voir vous-même… Un cheval, même le meilleur, ne s'en serait pas tiré, et le nôtre, daignez vous en rendre compte, ce n'est pas un cheval, mais une honte. « Et Pâvel Ivânytch froncera les sourcils et criera :

– On vous connaît ! Vous trouverez toujours une excuse ! Toi, surtout, Grîchka ![20] je te connais depuis longtemps ! Tu as bien dû entrer au moins cinq fois au cabaret !

Et je lui dirai :

– Votre Haute Noblesse, suis-je donc un malfaiteur, un mécréant ? Ma vieille va rendre son âme à Dieu, va mourir ; et j'irais courir au cabaret ? Quelle idée avez-vous ! Qu'ils aillent au diable, tous ces cabarets !

Alors Pâvel Ivânytch ordonnera de te porter à l'hôpital, et moi je me jetterai à ses pieds :

– Pâvel Ivânytch, Votre Haute Noblesse, nous vous remercions humblement ! Excusez-nous, imbéciles, anathèmes, que nous sommes ! Ne nous jugez pas mal, nous autres moujiks ! Il faudrait nous balancer à fond, et vous daignez vous déranger et salir vos petits pieds dans la neige…

Pâvel Ivânytch me regardera comme s'il voulait me battre et me dira :

– Au lieu de te jeter à mes pieds, imbécile, tu ferais mieux de ne pas lapper de vodka et d'avoir pitié de ta vieille ; tu es à fouetter !

– Oui, justement, à fouetter, Pâvel Ivânytch ! Que Dieu me batte, me fouette !… Comment ne pas tomber à vos pieds quand vous êtes nos bienfaiteurs, nos vrais pères ! Votre Haute Noblesse, c'est la pure vérité… je le dis comme devant Dieu ! Crachez-moi dans les yeux si je vous trompe ! Pourvu seulement que ma Matriôna guérisse, revienne ce qu'elle était, tout ce que vous daignerez ordonner, je le ferai. Un petit porte-cigare en bouleau de Carélie, si vous désirez… Des boules de croquet et des quilles… je peux en tourner de pareilles à celles de l'étranger… Je ferai tout pour vous… Et sans vous prendre un sou !…

À Moscou, pour un pareil porte-cigare, on vous prendrait quatre roubles, et moi pas un copek !

Le docteur sourira et dira :

– Allons ! bien, bien… Je vois ton sentiment, pourtant il est dommage que tu sois un ivrogne…

Je sais, ma vieille, comment il faut parler aux maîtres… Il n'y a pas de monsieur à qui je ne sache pas dire ce qu'il faut. Dieu veuille seulement que nous n'ayons pas perdu la route. Ce que ça brasse ! Mes yeux sont empoudrés de neige.

Ainsi marmotte sans cesse le tourneur. Il fait machinalement aller sa langue, pour assoupir, ne fût-ce qu'un peu, son pesant malaise. Il lui vient beaucoup de mots à la langue, mais il a dans la tête encore plus d'idées et de pensées. Le malheur l'a frappé à l'improviste, sans qu'il s'y attende et qu'il y songe ; et maintenant il ne peut pas en revenir, s'en tirer, en prendre son parti…

Il vivait jusqu'alors sans soucis, comme en une demi-inconscience d'ivrogne, ne connaissant ni peine ni joie ; et soudain il ressent dans l'âme une atroce douleur. L'insouciant, le paresseux, l'ivrogne se trouve tout à coup, sans rime ni raison, dans la situation d'un homme qui a de l'occupation, des soucis, qui se presse, et qui a même à lutter avec la nature.

Le tourneur se rappelle que sa peine a commencé la veille au soir. La veille, lorsqu'il rentra chez lui, comme de coutume, à moitié ivre, il se mit, par vieille habitude, à jurer et à lever les poings ; sa vieille regarda son vaurien de mari comme elle ne l'avait jamais regardé auparavant. D'ordinaire l'expression de ses vieux yeux était douloureuse, soumise, pareille à celle des chiens que l'on bat souvent et nourrit mal. À présent elle le regardait sévèrement, les yeux fixes, comme regardent les saints des icônes, ou les mourants. La peine de Grigôry commença par ces yeux étranges, pas bon. Le tourneur affolé demanda un cheval à son voisin, et, maintenant, il conduit sa vieille à l'hôpital, espérant que Pâvel Ivânytch, par ses poudres et ses onguents, rendra à la vieille son ancien regard.

– Toi, Matriôna, écoute, marmonne-t-il. Si Pâvel Ivânytch te demande si je te battais, réponds-lui : « Pas du tout ! » Et je ne te battrai plus ; j'en fais le signe de la croix. Et est-ce que je te battais par colère ? Je te battais comme ça pour rien. J'ai compassion de toi. Un

autre, ça ne lui ferait rien, et moi, tu le vois, je t'emmène… Je fais pour le mieux. Et ce que ça brasse, ce que ça brasse ! ah ! Seigneur, Seigneur !… Que Dieu veuille seulement que nous ne perdions pas notre route !… Dis ? ton côté te fait mal ? Pourquoi te tais-tu, Matriôna ? Je te le demande : « Le côté te fait mal ? »

« Pourquoi donc la neige ne fond-elle pas sur sa figure, se demande-t-il, sentant un frisson courir de son dos à ses pieds glacés. Ça fond sur moi, et pas sur elle… Hum… c'est étrange ! »

Il lui semble étrange que la neige ne fonde pas sur le visage de la vieille, étrange que son visage se soit singulièrement tiré, ait pris un ton gris-pâle, une couleur de cire sale, et qu'il soit devenu grave, sévère.

– Mais ce qu'elle est bête ! murmure le tourneur. Je te parle en conscience comme en face de Dieu… et toi, tu… Ce qu'elle est bête ! Attends, si je m'y mets, je ne t'amène pas chez Pâvel Ivânytch !

Grigôry rend les guides et réfléchit. Il n'ose plus se tourner vers sa vieille. Il a peur. Lui demander quelque chose et ne pas recevoir de réponse, ce serait effrayant. Enfin, pour sortir de cette indécision, il touche légèrement, sans la regarder, la main froide de la vieille. La main, soulevée, retombe sans force, inerte.

– Alors elle est morte ?… Quelle affaire !

Et le tourneur pleure. Il a moins de regret que d'ennui. Il songe combien vite tout arrive en ce monde. Son chagrin n'a pas eu le temps de commencer qu'en voilà le dénouement. Grigôry n'a pas eu le temps de vivre avec sa vieille, de s'expliquer à elle, de la plaindre : la voilà déjà morte. Il a vécu quarante ans avec elle ; mais ces quarante ans sont passés comme dans une buée. Dans l'ivresse, les coups et le besoin, on ne s'est pas senti vivre. Et comme un fait exprès, la vieille est morte juste au moment où il sentait qu'il commençait à la plaindre, qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, et qu'il avait terriblement de torts envers elle.

« Elle allait même mendier pour nous, se souvient-il. Je l'envoyais moi-même chercher du pain chez les autres. Quelle affaire ! Elle aurait dû, la sotte, vivre encore dix ans pour savoir comment je suis vraiment ! Très Sainte Mère, mais où diable vais-je donc ? Il ne s'agit plus de guérison maintenant, mais d'enterrement. Reviens chez toi ! »

Grigôry fait tourner le cheval et le fouaille de toute sa force. La route devient à tout moment de plus en plus mauvaise. À présent, on ne voit plus du tout l'archet. Parfois le traîneau butte contre un jeune pin ; un objet sombre égratigne les mains du tourneur, apparaît devant ses yeux, et le champ de sa vision redevient blanc et tournaillant.

« Si l'on pouvait recommencer à vivre… » songe le tourneur.

Il se souvient qu'il y a quarante ans, Matriôna était jeune, belle, gaie, et de maison riche. On la lui avait donnée, faisant fond sur son état. Ils avaient tout pour être à l'aise, mais le malheur voulut, qu'ayant bu le jour de ses noces, et étant monté se coucher sur le poêle, il ne se fût réveillé qu'à présent. Grigôry se souvient de la noce, mais – qu'on le tue ! – de rien de ce qui se passa ensuite,… sauf qu'il buvait, dormait, en venait aux mains… Ainsi ont été perdus quarante ans.

Les blancs nuages de neige commencent petit à petit à tourner au gris ; le crépuscule vient.

« Où vais-je donc ? se demande le tourneur, se ressaisissant tout d'un coup. Il faut mener quelqu'un en terre et je vais à l'hôpital… J'ai comme perdu la tête ! »

L'homme retourne une fois encore le cheval et le refouaille. La bête rassemble toutes ses forces, renifle, et part au petit trot. Le tourneur lui fouaille l'échine à tour de bras… Derrière lui un bruit s'entend. Il sait, sans se retourner, que c'est la tête de la morte qui cogne sur le traîneau. L'air s'obscurcit de plus en plus ; le vent devient plus froid, plus coupant…

« Recommencer à vivre, songe le tourneur. Acheter de nouveaux outils, prendre des commandes… en donner le gain à la vieille… oui ! »

Voilà que les guides lui échappent… Il les cherche, veut les rattraper, ne peut pas ; ses mains ne lui obéissent pas…

« Qu'importe ! pense-t-il, la jument arrivera toute seule ; elle sait la route. Il faudrait dormir maintenant, se coucher jusqu'à l'enterrement, jusqu'au service des morts… »

Le tourneur ferme les yeux, s'assoupit. Peu après il sent que la jument s'est arrêtée. Il ouvre les yeux et distingue devant lui quelque

chose de sombre, ressemblant à une isba ou à une meule…

Il devrait descendre de traîneau pour voir ce que c'est ; mais il ressent dans tout le corps une telle paresse qu'il préfère geler plutôt que faire le moindre mouvement…, et il s'endort inconsciemment.

Il se réveille dans une grande chambre aux murs peints. On voit par la fenêtre qu'il fait une claire journée ensoleillée. Le tourneur voit devant lui des gens et veut leur paraître posé, intelligent…

– Il faudrait faire dire un service, les amis, dit-il… prévenir le prêtre…

– Allons, bon, bon ! l'interrompt une voix. Reste couché.

– Bon monsieur, Pâvel Ivânytch ! s'étonne le tourneur en voyant le docteur devant lui. Votre Haute Noblesse ! Mon bienfaiteur !

Il veut se lever et se précipiter aux pieds du médecin ; mais il sent que ses mains et ses pieds ne lui obéissent pas.

– Votre Haute Noblesse ! demanda-t-il. Où sont donc mes pieds ? Où sont mes mains ?

– Dis-leur adieu à tes mains et à tes pieds… Ils sont gelés. Allons, allons… qu'as-tu à pleurer ? Tu as vécu, grâce à Dieu !… Tu as vécu, je parie, soixante bonnes années. Ça suffit bien !

– Mais c'est le malheur, Votre Noblesse ! C'est le malheur ! Pardonnez-moi de tout votre cœur, ne pourrait-on pas encore vivre cinq ou six petites années ?…

– Pourquoi faire ?

– La jument n'est pas à moi, il faut la rendre… Il faut enterrer la vieille… Comme tout passe rapidement en ce monde !… Votre Haute Noblesse, Pâvel Ivânytch, je vous tournerai un petit porte-cigare en bouleau de Carélie, tout ce qu'il y a de mieux ! Je vous tournerai un petit jeu de croquet…

Le docteur fait un geste tombant, et sort de la salle. Adieu, tourneur !

1885.

LA MAUVAISE ŒUVRE

– Qui va là ? Pas de réponse.

Le gardien ne voit rien, mais dans le bruit du vent et des arbres, il entend distinctement quelqu'un marcher devant lui dans l'allée. Une nuit de mars embrumée et nuageuse enveloppe le sol. Il semble au gardien que la terre, que le ciel, et que lui-même, avec ses pensées, se sont fondus en une immensité insondablement obscure. On ne peut avancer qu'à tâtons.

– Qui va là ? répète le gardien.

Il lui semble entendre un murmure et un rire étouffé.

– Qui est là ? demande-t-il.

– Moi, petit père… répond une voix de vieux.

– Qui, toi ?

– Moi… un passant.

– Quel passant ? crie le gardien en colère, voulant par son cri dissimuler sa peur. C'est le malin qui te mène ici ! Tu rôdes la nuit, farfadet, dans un cimetière ?

– Est-ce que c'est un cimetière ?

– Qu'est-ce que c'est donc ? Bien sûr que c'est un cimetière ! Ne le vois-tu pas ?

– Oh là, là… reine des cieux ! fait la voix… Je ne vois rien, petit père, rien… Quelle obscurité, hein ? Quelle obscurité ! On n'y voit goutte. Quelle obscurité, petit père ! Oh là là !

– Mais qui es-tu ?

– Un pèlerin, petit père, un homme errant.

– Ah ! diable ! rôdeur de minuit ! De jolis pèlerins ! Des ivrognes… marmotte le gardien, apaisé par le ton et les soupirs de l'homme ; il n'y a que péché à vous parler. Ils boivent tout le long du jour, et, la nuit, c'est le malin qui les pousse ! Il me semble entendre que tu n'es pas seul et que vous êtes deux ou trois ?

– Je suis seul, petit père, tout à fait seul… Oh ! là là, ce que font nos péchés !…

Le gardien se heurte à l'homme et s'arrête.

– Comment es-tu arrivé ici ? demande le gardien.

– Je me suis égaré, brave homme. Je vais au moulin de Mîtri, et j'ai perdu ma route.

– Ah ! bah ! est-ce le chemin du moulin de Mîtri ? Tête d'ouaille ! C'est bien plus à gauche pour le moulin ; c'est tout droit en sortant de la ville par la chaussée. Étant saoul, tu as fait trois verstes de trop. Tu as dû en laper en ville !

– Il y a eu cette faute, petit père… C'est vrai, je ne m'en cache pas… Mais maintenant où dois-je aller ?

– Va tout droit, toujours tout droit par cette allée jusqu'à ce que tu arrives à une impasse ; puis prends à gauche et marche jusqu'à ce que tu aies traversé tout le cimetière jusqu'au portillon. Là-bas, tu trouveras un portillon… Ouvre-le, et va à la grâce de Dieu. Prends garde à ne pas tomber dans le fossé. Après le cimetière, coupe toujours à travers champs, jusqu'à ce que tu arrives à la chaussée.

– Que Dieu te donne la santé, petit père ! Merci, reine des cieux, et aie pitié de moi ! Et si tu me reconduisais, brave homme ?… Aie cette bonté ; reconduis-moi jusqu'au portillon.

– Mais est-ce que j'ai le temps ! Vas-y tout seul !

– Sois bon ! Fais que je puisse toujours prier pour toi ! Je ne vois rien de rien ; on n'y voit goutte, petit père. Que c'est noir, que c'est noir !… Reconduis-moi, mon petit vieux !

– J’ai bien le temps de te reconduire ! Si je devais servir de bonne à chacun, je n’en finirais pas de reconduire les gens…

– Au nom du Christ, reconduis-moi ! Je n’y vois pas, et j’ai peur de marcher seul dans un cimetière ; ça m’étouffe, petit père, j’ai peur. Ça m’étouffe, brave homme !

– Tu te colles à moi, soupire le gardien. Allons, bon, viens !

Le gardien et le passant se mettent en mouvement. Ils marchent côte à côte et se taisent. Un vent humide et pénétrant leur fouette le visage ; les arbres, invisibles, bruissent et craquent, versant sur eux de grosses gouttes… L’allée est presque entièrement couverte de flaques d’eau.

– Une chose que je ne comprends pas, dit le gardien, c’est comment tu te trouves ici ? La porte est fermée à clé. Tu as escaladé le mur, parbleu ! Si tu as passé le mur, une pareille gymnastique pour un homme de ton âge n’est rien de fameux…

– Je ne sais pas, petit père… Je ne sais pas comment je suis tombé ici ! C’est un sortilège. Le Seigneur m’a puni. Un vrai sortilège, le malin m’a séduit… Et toi, petit père, par conséquent tu es gardien ici ?

– Gardien.

– Tout seul pour tout le cimetière ?

La force du vent est telle que les deux hommes s’arrêtent une minute. Ayant attendu la fin du coup de vent, le gardien répond :

– Nous sommes trois ici, mais l’un des gardiens est couché, il a la fièvre ; l’autre dort. On se remplace.

– Ah ! c’est ça, petit père… Quel vent, quel vent ! Je parie que les morts l’entendent ! Il ronfle comme une bête furieuse… Oh ! là là…

– Et toi, d’où es-tu ?

– De loin, petit père. Je suis de Volôgda, c’est loin. Je vais d’un saint lieu à un autre et je prie pour les braves gens. Sauve-nous, Seigneur, et aie pitié de nous !

Le gardien s'arrête un instant pour allumer sa pipe… Il s'accroupit derrière l'inconnu et brûle plusieurs allumettes. Le feu de la première éclaire une seconde un bout de l'allée à droite. On entrevoit un monument blanc avec un ange et une croix sombre. Le feu d'une autre allumette, fortement partie, et éteinte au vent, vole comme un éclair à gauche, et ne détache dans l'obscurité que l'angle d'une grille. La troisième allumette éclaire à droite et à gauche un monument blanc, une croix sombre et une grille, entourant une tombe d'enfant.

– Ils dorment, les petits morts ; ils dorment, les chéris ! murmure le passant en soupirant profondément. Les riches, les pauvres, les sages, les sots, les bons et les mauvais ; ils dorment. Ils valent tous le même prix maintenant ! Et ils dormiront jusqu'au son de la trompette ; à eux le royaume des cieux et la paix éternelle !

– Maintenant, nous marchons, dit le gardien, et un temps viendra où nous serons nous aussi couchés ici.

– C'est vrai, c'est vrai ; nous y serons tous ! Il n'y a pas d'hommes qui ne meure. Oh ! là là… Nos actes sont mauvais, nos pensées, diaboliques. Ah ! nos péchés, nos péchés ! Mon âme est maudite, insatiable ; mes entrailles sont gourmandes. J'ai irrité le Seigneur et ne serai sauvé ni dans ce monde ni dans l'autre. Je suis enfoui dans le péché comme le ver dans la terre.

– Oui, il faut mourir…

– C'est vrai qu'il le faut !

– Un pèlerin a, je pense, moins de peine à mourir que nous ?… dit le gardien.

– Il y a des pèlerins de diverses sortes. Il y en a de vrais qui sont agréables à Dieu, qui sauvent leur âme ; et il y en a qui errent la nuit dans les cimetières et qui font le jeu des diables… Oui, oui ! Un de ces pèlerins, s'il le voulait, te flanquerait un coup de hache sur la caboche, et tu rendrais l'âme.

– Pourquoi dis-tu des choses pareilles ?

– Pour rien… Ah ! voilà, il me semble, le portillon. C'est lui ? Ouvre, mon bon.

Le gardien, en tâtonnant, ouvre la petite porte, guide le pèlerin par la manche et lui dit :

– C'est ici le bout du cimetière. Va toujours à travers champs jusqu'à ce que tu arrives sur la chaussée ; seulement tu trouveras tout de suite après un fossé de bornage ; fais attention de ne pas y tomber… Et quand tu seras sur la route, prends à droite, et file jusqu'à ton moulin.

– Oh là là ! soupire le pèlerin après un temps. Et maintenant je pense que je n'ai pas besoin d'aller au moulin de Mîtri… Pourquoi, diable, irais-je ? Je ferai mieux de rester avec toi, mon petit vieux…

– Pourquoi rester avec moi ?

– Pour rien… Avec toi, c'est plus gai…

– Tu as trouvé celui qui va t'égayer !… Pèlerin, je le vois, tu aimes à en faire de bonnes…

– C'est connu, j'aime ça ! dit le passant en ricanant, la voix enrouée. Hein ? mon cher, mon aimable… je pense que tu te souviendras longtemps du pèlerin !

– Pourquoi me souvenir de toi !

– Parce que je t'ai habilement promené… Est-ce que je suis un pèlerin ?… je ne le suis pas du tout.

– Qui es-tu ?

– Un mort… Je ne viens que de sortir de mon cercueil… Te souviens-tu du serrurier Goubariov, qui se pendit pendant le carnaval ? Eh bien, Goubariov, c'est moi !…

– Mens encore !

Le gardien ne croit pas le passant, et, pourtant, il ressent dans tout son être une peur si lourde, si glacée, qu'il s'élance et se met vite à chercher, en tâtonnant, le portillon.

– Attends, dit le passant, en le prenant par la main ; où vas-tu ? Ah ! comme tu es ! Veux-tu donc m'abandonner ici ?

– Lâche-moi ! crie le gardien, essayant de se dégager.

– Attends ! Je t'ordonne de rester, et reste !… Ne cherche pas à partir, chien damné ! Si tu veux vivre, reste ici, et tais-toi tant que je l'ordonnerai !… Je ne veux pas verser le sang… sans quoi tu serais mort depuis longtemps, pouilleux !… Attends !

Les genoux du gardien plient. Il ferme les yeux, et, tremblant de tout son corps, s'appuie à la grille. Il voudrait crier, mais il sait que son cri n'arrivera pas jusqu'aux maisons… Le passant est près de lui, lui tient la main… Quelques minutes se passent en silence…

– L'un a la fièvre, le second dort, et le troisième accompagne les pèlerins, marmotte le passant ; de jolis gardiens pour leur payer des gages !… Non, frère, les voleurs sont toujours plus malins que les gardiens ! Attends, attends ! Ne bouge pas…

Cinq minutes, dix minutes passent en silence. Tout à coup le vent apporte un coup de sifflet.

– Maintenant, dit le passant, lâchant la main du gardien, va-t'en… ! Va-t'en, et remercie Dieu d'être resté vivant !…

Le passant siffle lui aussi, s'éloigne en courant du portillon, et on l'entend sauter un fossé.

Pressentant quelque chose de très mauvais, et tremblant toujours de peur, le gardien ouvre irrésolument le portillon et, les yeux fermés, revient précipitamment en arrière. Au tournant de la grande allée, il entend des pas rapides. Quelqu'un demande d'une voix sifflante :

– C'est toi, Timoféy ? Et où est Mîtka ?

Le gardien, ayant traversé en courant toute la grande allée, remarque dans l'obscurité une petite lumière diffuse. Plus il approche de la lumière, plus il a peur, et plus grande est sa crainte de quelque chose de mauvais. Il pense :

« On dirait que la lumière est dans l'église ! Pourquoi donc ça ? Sauve-nous, et aie pitié de nous, Souveraine !… C'est bien dans l'église !… »

Une minute le gardien reste devant la fenêtre brisée et regarde avec effroi à l'intérieur de l'église… Un petit cierge, que les voleurs

ont oublié d'éteindre, vacille au vent qui s'engouffre, et jette sur des chasubles éparses, sur une armoire renversée, sur de multiples traces de pas près de l'autel et de la table de consécration, des taches vagues et rougeâtres…

Il l'écoute encore un peu de temps, puis le vent, hurlant, répand sur le cimetière les sons inégaux, précipités du tocsin.

1887.

ENNEMIS

Vers dix heures d'un sombre soir de septembre, mourut de la diphtérie le fils unique du médecin de zemstvo Kirîlov, le petit André, âgé de six ans. Lorsque la mère, affolée, à genoux près du lit de l'enfant, était dans le premier accès du désespoir, la sonnette, dans l'antichambre, tinta brusquement.

Les domestiques, à cause de la maladie contagieuse, avaient été éloignés dès le matin. Kirîlov, tel qu'il était, sans redingote, le gilet déboutonné, sans essuyer ni sa figure mouillée, ni ses mains brûlées par l'acide phénique, vint ouvrir. L'antichambre était obscure ; on ne pouvait distinguer de l'homme qui entra que sa taille moyenne, son cache-nez blanc et sa figure, si pâle qu'il semblait que son apparition eût éclairci l'obscurité.

– Le docteur est-il chez lui ? demanda l'homme vivement.

– C'est moi, répondit Kirîlov. Que désirez-vous ?

– Ah, très heureux ! fit le visiteur.

Et se mettant à chercher à tâtons la main du docteur, il la saisit et la serra fortement.

– Vous me connaissez. Je m'appelle Abôguine… J'ai eu le plaisir de vous voir cet été chez les Gnoûtchév. Je suis très heureux de vous trouver ici… Au nom du ciel, ne refusez pas de venir tout de suite chez moi… Ma femme est tombée dangereusement malade… J'ai une voiture…

La voix et les mouvements de l'arrivant décelaient une agitation violente. Comme s'il eût vu un incendie ou un chien enragé, il retenait à peine sa respiration précipitée. Il parlait vite, d'une voix tremblante, et il y avait dans ce qu'il disait un accent d'inimitable sincérité et de crainte enfantine. Comme tous les gens effrayés et accablés, il parlait par courtes phrases, hachées, disait beaucoup de mots inutiles, ne se

rapportant en rien au sujet.

– J'avais peur de ne pas vous trouver, reprit-il. En venant, je souffrais de toute mon âme… Au nom de Dieu, habillez-vous et partons !… Voici ce qui est arrivé. Alexandre Sémiônovitch Pâptchinnski, que vous connaissez, vient me voir… nous causons… nous nous mettons à boire du thé… tout à coup ma femme pousse des cris, porte la main à son cœur, et s'appuie au dossier de sa chaise. Nous la portons sur son lit… je lui frotte les tempes avec de l'ammoniaque… je lui jette de l'eau… elle reste étendue comme une morte… Je crains que ce ne soit un anévrisme… Partons, docteur !… Son père justement est mort d'un anévrisme…

Kirîlov écoutait et se taisait, comme s'il ne comprenait pas le russe. Lorsque seulement Abôguine reparla de Pâptchinnski, du père de sa femme, et se remit à chercher sa main dans l'obscurité, le docteur releva la tête et dit, en allongeant apathiquement chaque mot :

– Pardonnez-moi, je ne peux pas y aller… Il n'y a pas cinq minutes que mon fils… est mort…

– Est-ce possible ! murmura Abôguine, reculant d'un pas ; mon Dieu, que je viens mal à propos ! Quel jour affreux… Quelle coïncidence !… C'est comme un fait exprès…

Abôguine prit le bouton de la porte, et, pensif, baissa la tête. Il hésitait visiblement, ne sachant plus que faire : partir ou insister.

– Écoutez, dit-il avec feu, saisissant Kirîlov par la main, je comprends parfaitement votre situation ! Dieu m'est témoin que j'ai honte d'essayer de détourner votre attention en un moment pareil, mais que faire ? Jugez-en vous-même ! Chez qui aller ? Vous êtes ici le seul médecin. Au nom de Dieu, venez ! Ce n'est pas pour moi que je le demande… Ce n'est pas moi qui suis malade !

Il y eut un silence. Kirîlov tourna le dos à Abôguine, attendit un instant, et entra lentement dans son salon. À en juger par sa démarche incertaine, machinale, par l'attention avec laquelle il redressa dans le salon l'abat-jour pelucheux d'une lampe non allumée, et jeta un regard dans un grand livre qui se trouvait sur la table, il n'avait, à cet instant, nulle intention, nul désir. Il ne pensait à rien. Il ne se rappelait probablement pas qu'il y eût dans l'antichambre une personne étrangère. L'obscurité et le silence augmentaient manifestement son

hébétude. En passant du salon dans son cabinet, il levait le pied droit plus haut qu'il ne fallait, tâtait des mains les montants de la porte, et l'on sentait dans toute sa personne une stupeur, comme s'il se trouvait dans un appartement inconnu ou se fût enivré pour la première fois de sa vie et éprouvât, avec surprise, cette sensation nouvelle. Sur un des murs du cabinet s'allongeait, se brisant sur sa bibliothèque, une large raie de lumière. Elle arrivait, cette lumière, avec l'odeur lourde et confinée de l'acide phénique et de l'éther, d'une porte entr'ouverte, menant à la chambre à coucher… Le docteur, se laissant tomber dans un fauteuil, près de sa table, regarda un instant, d'un air assoupi, ses livres éclairés ; puis, se levant, il passa dans sa chambre à coucher. Il y régnait le calme de la mort. Jusqu'au moindre détail, tout y parlait de l'orage vécu, d'extrême lassitude et de détente… Une bougie, sur un tabouret, au milieu d'une multitude serrée de fioles, de boîtes et de petits pots, et une grosse lampe sur la commode, éclairaient la pièce. Sur le lit, près de la fenêtre, gisait l'enfant, les yeux ouverts, une expression étonnée sur le visage. Ses yeux semblaient à chaque instant s'assombrir davantage et s'enfoncer dans son crâne. La mère, les mains étendues sur le corps et la figure enfouie dans les plis du drap, était à genoux, près du lit. Pas plus que l'enfant elle ne bougeait, mais que de mouvement et de vie dans les courbes de son corps et de ses bras ! Elle était collée au lit de tout son être, de toute sa force, avidement, comme si elle craignait de changer la pose tranquille et commode qu'elle avait enfin trouvée pour son corps harassé. Couvertures, torchons, cuvettes, eau répandue à terre, pinceaux, cuillers, éparpillées çà et là, une bouteille d'eau de chaux, l'air même, – étouffant et lourd, – tout était figé, et semblait plonger dans le repos.

Le docteur s'arrêta près de sa femme, enfonça les mains dans ses poches de pantalon, et, la tête penchée, braqua son regard sur son fils. Son visage exprimait l'indifférence. Seules des gouttelettes, brillant dans sa barbe, laissaient voir qu'il avait pleuré.

L'horreur répugnante que l'on se représente en parlant de la mort était absente de la chambre. Il y avait dans l'accablement général, dans la pose de la mère, dans l'indifférence apparente du docteur, il y avait quelque chose de poignant qui étreignait le cœur : au juste, la fine, la presque insaisissable beauté de la douleur humaine que l'on n'arrivera pas de sitôt à comprendre et à décrire, et que, seule, semble-t-il, sait exprimer la musique. Jusque dans le lugubre silence, on sentait la beauté. Kirîlov et sa femme se taisaient, ne pleuraient pas, comme si, jusque dans la lourdeur de leur perte, ils sentaient le tragique de leur position. Autrefois, dans le temps, s'était écoulée leur jeunesse, et, maintenant, disparaissait à toujours, avec ce petit, leur

espoir d'avoir des enfants. Le docteur, à quarante-quatre ans grisonnait déjà, paraissait un vieillard. Sa femme, à trente-cinq ans, était fanée, malade. André était leur unique et leur dernier enfant.

Au contraire de sa femme, le docteur était de ces natures qui, dans la douleur morale, éprouvent le besoin de bouger. Resté cinq minutes près de sa femme, levant le pied droit un peu trop haut, il passa, de la chambre à coucher, dans une petite chambre, que remplissait à demi un large canapé, et, de là, dans la cuisine. Après avoir vagué près du fourneau et près du lit de la cuisinière, il entra par une petite porte, en se baissant, dans l'antichambre.

Il y revit le cache-nez blanc et la figure pâle.

– Enfin ! dit Abôguine en soupirant, mettant la main sur le bouton de la porte. Partons, je vous prie.

Le docteur, tressaillant, le regarda et se souvint.

– Écoutez, dit-il en s'animant, je vous ai dit que je n'y puis pas y aller… Que vous êtes étrange !

– Docteur, dit Abôguine d'une voix suppliante, arrangeant de la main son cache-nez, je ne suis pas un être insensible ; je comprends parfaitement votre position. Mais, ce que je demande n'est pas pour moi… Ma femme se meurt ! Si vous aviez entendu ce cri, vu ce visage, vous comprendriez mon insistance ! Mon Dieu, je pensais que vous étiez allé vous habiller ! Docteur, le temps presse ! Partons, je vous en supplie !

– Je-ne-peux-pas-y-aller ! dit Kirîlov en espaçant les mots.

Et il fit un pas vers le salon. Abôguine le suivit et le prit par la manche.

– Vous souffrez, je le comprends, mais ce n'est pas pour une rage de dents ou une expertise que je viens vous chercher ; je viens vous chercher pour sauver une vie humaine. Une vie humaine, – poursuivit-il, suppliant comme un mendiant, – doit l'emporter sur tout chagrin personnel. Je vous demande du courage, de l'héroïsme ! Au nom de l'humanité !

– L'amour de l'humanité est une arme à deux tranchants, dit Kirîlov agacé. Au nom de ce même amour, je vous demande de ne pas

m'emmener. Et que c'est étrange, mon Dieu ! Je tiens à peine debout, et vous me parlez d'amour de l'humanité ! Je ne suis bon à rien en ce moment… Je n'irai pour rien au monde. Et à qui laisserais-je ma femme ? Non, non…

Kirîlov remua les deux mains et recula.

– Et… et ne me le demandez pas !… continua le docteur effaré. Excusez-moi… Aux termes du titre XIII des lois, je suis obligé de vous suivre et vous avez le droit de me prendre au collet… Soit, prenez-m'y ! mais… je ne suis bon à rien… Je ne suis même pas en état de parler… Excusez-moi.

– Vous avez tort, docteur, de le prendre sur ce ton, dit Abôguine resaississant Kirîlov par la manche. Je me soucie bien du titre XIII. Je n'ai aucun droit de forcer votre volonté ! Si vous le voulez, venez ; si vous ne le voulez pas, que Dieu vous garde ! Ce n'est pas à votre vouloir que je fais appel ; c'est à votre sentiment. Une jeune femme se meurt ! Votre fils vient de mourir. Qui donc, sinon vous, pourrait comprendre mon épouvante ?

La voix d'Abôguine tremblait, et ce tremblement, son émotion, étaient bien plus convaincants que ce qu'il disait. Bien qu'il fût sincère, toute phrase qu'il employât semblait emphatique, froide, intempestive, et même offensante, et paraissait faire insulte du même coup à l'ambiance du docteur et à la femme qui mourait là-bas, quelque part. Abôguine le sentait lui-même, et, craignant de ne pas être compris, il s'efforçait d'adoucir sa voix pour entraîner le docteur sinon par ses paroles, du moins par sa sincérité. Du reste, une phrase si belle et si profonde soit-elle n'émeut que les indifférents ; elle ne peut guère contenter les heureux ou les malheureux, parce que la plus haute expression du bonheur ou de la douleur est presque toujours le silence. Les amoureux se comprennent mieux quand ils se taisent, et, sur une tombe, un discours chaleureux, passionné, ne touche que les étrangers ; à la veuve et aux enfants, il semble froid et négatif.

Kirîlov se taisait. Lorsque Abôguine lui eut encore débité quelques phrases sur la haute mission du médecin, sur le sacrifice, et ainsi de suite, le docteur, sombre, lui demanda :

– Est-ce loin ?

– Treize à quatorze verstes. J'ai d'excellents chevaux, docteur ! Je vous donne ma parole que dans une heure le voyage sera fait, aller et

retour. Une heure seulement !

Ces mots eurent plus d'effet sur le docteur que les appels à l'amour de l'humanité et à la mission de médecin. Il réfléchit et dit, en soupirant :

– Bien. Partons !

Vite, d'un pas déjà assuré, il entra dans son cabinet et revint peu après, en longue redingote. Le suivant à petits pas, se confondant en politesse, Abôguine, heureux, l'aida à mettre son pardessus et sortit avec lui.

Dehors il faisait nuit, mais moins sombre que dans l'antichambre. Dans l'obscurité se dessinaient nettement la haute taille voûtée du docteur, sa barbe, étroite et longue, et son nez aquilin. On voyait maintenant, outre le visage pâle d'Abôguine, sa grosse tête et une petite casquette d'étudiant qui lui couvrait à peine le crâne. Son cache-nez ne faisait une note claire que par devant : derrière il disparaissait sous ses longs cheveux.

– Croyez, marmottait Abôguine en installant le docteur dans sa calèche, que je saurai apprécier votre grandeur d'âme. Nous allons être vite arrivés. Toi, Louka, mon petit, marche le plus vite possible ! Compris ?

Le cocher partit grand train. Tout d'abord s'allongea la ligne médiocre des bâtiments groupés dans la cour de l'hôpital. Seule, tout au fond de la cour, filtrait la lumière vive d'une fenêtre, tandis qu'au premier étage les trois baies principales de l'hôpital paraissaient plus pâles que l'air ambiant. La calèche entra ensuite dans d'épaisses ténèbres ; on y sentait l'humidité et les champignons, et on y entendait un bruissement d'arbres. Les corbeaux, réveillés par le bruit des roues, s'ébrouaient dans la feuillée et jetaient des cris plaintifs et inquiets, comme s'ils savaient que le fils du docteur était mort et que Mme Abôguine était malade. Puis, apparurent des arbres séparés, des arbustes ; un étang lugubre brilla, sur lequel dormaient de longues ombres noires, et la calèche roula dans la plaine unie. Le croassement des corbeaux s'entendait en sourdine, au loin ; bientôt il se tut tout à fait.

Pendant presque tout le chemin, Kirîlov et Abôguine avaient gardé le silence. Une fois seulement Abôguine fit un profond soupir et murmura :

– Affreuse torture ! On n'aime jamais tant les siens que lorsqu'on est menacé de les perdre…

Tandis que doucement la calèche passait à gué une rivière, Kirîlov revint brusquement à lui, comme si le clapotement de l'eau l'eût effrayé ; et il se mit à remuer.

– Écoutez, dit-il avec angoisse, laissez-moi m'en retourner ! Je reviendrai plus tard. Je ne voudrais qu'envoyer un infirmier auprès de ma femme ; elle est seule !

Abôguine garda le silence. La calèche, mollement balancée, remonta, après avoir heurté contre une pierre, la rive sableuse, et continua sa route. Kirîlov s'agitait dans l'angoisse et regardait autour de lui. Derrière la voiture, à la maigre lueur des étoiles, se voyaient la route et des saules qui disparaissaient dans la nuit. À droite, la plaine aussi plate et infinie que le ciel. Au loin, çà et là, probablement sur des tourbières, se verraient quelques petits feux blafards. Parallèlement à la route, à gauche, s'allongeait une colline, bouclée de menus arbustes, et au-dessus d'elle, immobile, planait un grand croissant rouge, légèrement embué, entouré de petits nuages qui semblaient le surveiller de toutes parts, pour qu'il ne disparût pas.

Il y avait dans la nature entière quelque chose de désolé, de malade. La terre semblait une femme déchue, enfermée dans une chambre sombre, qui, tâchant de ne pas songer au passé, languit au souvenir du printemps et de l'été, et attend sans réaction l'hiver inévitable. De toutes parts, la nature apparaissait comme une fosse noire, infiniment profonde et froide, d'où ni Kirîlov, ni Abôguine, ni le croissant rouge ne sortiraient jamais.

Plus on approchait, plus Abôguine devenait impatient. Il s'agitait, se levait, regardait par-dessus l'épaule du cocher. Quand enfin la calèche s'arrêta près de la marquise, tendue d'une toile rayée, et quand il eut regardé les fenêtres éclairées du premier étage, on l'entendit haleter.

– S'il arrive quelque chose… dit-il au docteur, en entrant dans l'antichambre et en se frottant les mains avec agitation, je n'y survivrai pas. Mais on n'entend aucune allée et venue, – ajouta-t-il en prêtant l'oreille, – c'est donc que tout va bien quant à présent !

On n'entendait dans l'antichambre ni voix ni pas. Malgré le

brillant éclairage, toute la maison semblait endormie. Kirîlov et Abôguine, sortis de l'obscurité, pouvaient enfin s'examiner. Grand, voûté, négligemment vêtu, le docteur était laid. Ses lèvres, grosses comme celles d'un nègre, son nez d'aigle, son regard veule et indifférent, avaient une expression rude, désagréable et sévère. Ses cheveux mal peignés, ses tempes creuses, le grisonnement précoce de sa barbe, à travers laquelle apparaissait le menton, la nuance gris pâle de sa peau, ses manières gauches, anguleuses, tout, dans sa rudesse, évoquait la misère endurée, l'exténuation par la vie et les hommes. En voyant toute sa sèche personne, il ne semblait pas que cet homme eût une femme, et qu'il pût pleurer un enfant.

Tout autre était Abôguine. C'était un blond robuste, de belle prestance, la tête forte, les traits accentués, mais doux, élégamment mis à la dernière mode. Dans son allure, dans sa redingote, exactement boutonnée, dans son épaisse chevelure, et son visage, il y avait quelque chose de noble, de léonin ; il marchait la tête haute, la poitrine ouverte, parlait avec une voix agréable, bien timbrée, et, néanmoins, dans sa façon d'enlever son cache-nez ou d'arranger ses cheveux, se décelait une grâce fine, presque féminine. Sa pâleur, et la peur enfantine avec laquelle il regardait le haut de l'escalier pendant qu'il quittait son manteau, n'enlevaient rien à sa tenue et à l'air de santé, d'assurance et de bien-être que respirait toute sa personne.

– Je ne vois personne et n'entends rien, dit-il en montant l'escalier. Pas de va-et-vient ! Dieu veuille que ça aille mieux.

Il fit passer le docteur par une grande pièce que tachait un piano noir et où pendait un lustre dans sa gaine. Tous deux entrèrent dans un petit salon, très confortable et beau, baigné d'un agréable demi-jour rose.

– Asseyez-vous ici un instant, docteur… Je… je reviens tout de suite. Je vais voir et prévenir.

Kirîlov resta seul. Le luxe du salon, l'agréable pénombre, sa présence même dans une maison inconnue, avec cet air d'aventure, ne paraissaient pas l'émouvoir. Assis dans un fauteuil, il examinait ses mains brûlées par l'acide phénique. Il voyait à la dérobée l'abat-jour rouge vif, la caisse d'un violoncelle et, ayant jeté un coup d'œil vers l'endroit où cliquetait la pendule, il y vit un loup empaillé, aussi imposant et bien nourri qu'Abôguine lui-même.

Le calme était absolu… Quelque part, loin dans les chambres

voisines quelqu'un fit « Ah ! » d'une voix forte ; une porte vitrée claqua, peut-être celle d'une armoire, et tout rentra dans le silence. Au bout de quatre ou cinq minutes, Kirîlov cessa d'examiner ses mains et leva les yeux vers la porte par laquelle son client avait disparu.

Au seuil de cette porte se tenait Abôguine, mais tout différent de celui qui était sorti. L'expression de bien-être et de fine élégance s'était envolée. Une vague expression d'effroi et de torturante douleur physique déformait sa figure, ses mains, sa pose. Son nez, ses lèvres, ses moustaches, tous ses traits étaient en mouvement, semblaient vouloir se détacher ; ses yeux avaient l'air de rire de douleur…

Abôguine avança pesamment à grands pas jusqu'au milieu du salon, se courba, gémit et brandit les poings.

– Elle m'a trompé ! s'écria-t-il en appuyant fortement sur la première syllabe. Elle m'a trompé !… Elle est partie ! Elle a fait la malade et m'a envoyé chercher un médecin, uniquement pour s'enfuir avec ce pitre de Pâptchinnski ! Mon Dieu !

Abôguine marcha lourdement vers le docteur, allongea du côté de son visage ses poings blancs et mous, et continua à hurler, en les brandissant :

– Partie ! Elle m'a trompé ! Pourquoi ce mensonge, mon Dieu, mon Dieu ? Pourquoi cette malpropre tricherie, cette ruse perfide, ce jeu diabolique ? Que lui ai-je fait ? Elle est partie !…

Les larmes lui coulèrent des yeux. Il se retourna brusquement et se mit à marcher dans le salon. À présent, avec sa redingote courte, son pantalon étroit, à la mode, faisant paraître ses jambes trop fines, avec sa grosse tête et sa crinière, il ressemblait étrangement à un lion. La curiosité naquit sur la figure indifférente du docteur. Il se leva et regarda Abôguine.

– Pardon, demanda-t-il, où est la malade ?

– La malade ! s'écria Abôguine en riant et pleurant, et agitant toujours les poings. Ce n'est pas une malade, mais une maudite ! Bassesse, lâcheté, telle que n'en aurait pas inventé Satan lui-même !… Elle m'a éloigné pour s'enfuir avec ce pitre, ce clown stupide, cet Alphonse ! Oh, mon Dieu, il eût mieux valu qu'elle mourût ! Je ne supporterai pas ce coup-là ! Je ne le pourrai pas !

Le docteur se redressa. Ses yeux se mirent à cligner, s'emplirent de larmes. Sa barbe étroite se porta, avec sa mâchoire, à droite et à gauche.

– Pardon, qu'est-ce là ?… demanda-t-il intrigué. Mon enfant est mort, ma femme, avec son chagrin, est seule à la maison… je tiens à peine debout ; il y a trois nuits que je n'ai pas dormi… et quoi ?… On me fait jouer dans je ne sais quelle banale comédie un rôle d'accessoire !… Je… je ne comprends pas !

Abôguine ouvrit un de ses poings, lança à terre un bout de papier froissé et mit le pied dessus, comme sur un insecte que l'on veut écraser.

– Et je n'ai pas vu… pas compris !… dit-il, les dents serrées, brandissant un de ses poings à hauteur de sa tête. (On eût dit qu'on lui avait marché sur un cor.) Je n'ai pas remarqué qu'il venait chaque jour à cheval et qu'il était venu aujourd'hui en voiture ! En voiture, pourquoi ? Je ne l'ai pas compris ! Benêt !

– Je… je ne comprends pas ! marmotta le docteur. Mais qu'est-ce là ? C'est un persiflage, une dérision de la douleur d'autrui !… C'est une chose impossible… Je vois cela pour la première fois !…

Et avec le lent étonnement d'un homme qui ne commence qu'à se rendre compte qu'on l'a profondément offensé, le docteur leva les épaules, ouvrit les bras, et, ne sachant que dire, se laissa tomber, accablé, dans un fauteuil.

– Elle ne m'aimait plus, elle en aimait un autre, soit, que Dieu l'assiste !… mais pourquoi cette tromperie, pourquoi cette lâche machination et cette traîtrise ? disait Abôguine d'un ton plaintif. Pourquoi ? Que t'ai-je fait ? Écoutez, docteur, – dit-il avec feu, en s'approchant de Kirîlov, – vous avez été le témoin involontaire de mon malheur ; je ne vous cacherai pas la vérité. Je vous jure que j'aimais cette femme ; je l'aimais avec vénération, comme un esclave. Je lui ai tout sacrifié, me suis brouillé avec les miens ; j'ai abandonné mon emploi, la musique… ; je lui ai pardonné ce que je n'eusse pardonné ni à une mère, ni à une sœur… Je ne lui ai jamais fait mauvais visage. Je ne lui ai jamais donné aucun prétexte… Pourquoi donc ce mensonge ? Je n'exige pas d'amour ; mais pourquoi cette ignoble perfidie ? Si l'on n'aime pas, qu'on le dise tout droit, honnêtement… d'autant qu'elle connaît mon opinion là-dessus…

Les larmes aux yeux, tremblant de tout son corps, Abôguine épanchait son âme devant le docteur. Il parlait avec entraînement, les deux mains sur son cœur, dévoilant, sans aucune hésitation, ses secrets intimes, et il semblait content que tous ses secrets sortissent enfin de sa poitrine. S'il eût parlé ainsi une ou deux heures, mis son âme à nu, il se fût senti incontestablement soulagé. Si le docteur – qui sait ? – l'eût écouté, lui eût montré de la compassion, Abôguine, peut-être, comme il arrive souvent, se fût résigné à son malheur sans protester, sans faire des sottises inutiles…

Mais il en tourna autrement.

Tandis qu'Abôguine parlait, le docteur, offensé, changea visiblement. L'indifférence et la surprise firent place peu à peu à l'expression d'un outrage amer, de l'indignation et du courroux. Ses traits devinrent encore plus heurtés, plus durs, et plus déplaisants. Lorsque Abôguine approcha de ses yeux la photographie d'une jeune femme au joli visage, mais sec, et inexpressif comme celui d'une nonne, et demanda s'il pouvait admettre que ce visage pût mentir, Kirîlov bondit soudain, les yeux en feu, et dit grossièrement, en détachant chaque mot :

– Pourquoi me dites-vous tout cela ? Je ne veux pas vous entendre ! Je ne le veux pas ! cria-t-il en frappant la table du poing. Je n'ai que faire de vos médiocres secrets, que le diable les emporte ! N'osez pas me dire toutes ces banalités ! Ou bien, pensez-vous donc que je ne sois pas assez outragé ? Suis-je un laquais que l'on puisse offenser sans fin ? Dites ?

Abôguine recula devant Kirîlov et le fixa avec étonnement.

– Pourquoi, continua le docteur dont la barbe remuait, m'avez-vous amené ici ? Si vous vous mariez par pléthore, enragez par pléthore et jouez des mélodrames, en quoi cela me regarde-t-il ? Qu'ai-je à voir à vos romans ? Laissez-moi en paix ! Exercez-vous dans le noble art du pugilat ; affichez des idées humanitaires ; jouez, – le docteur regarda la caisse du violoncelle, – jouez du trombone et de la contrebasse, et engraissez-vous comme des chapons ; mais n'osez pas vous moquer des gens honnêtes ! Si vous ne savez pas les respecter, faites-leur du moins la grâce de votre attention !

– Pardon, mais qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda Abôguine, devenant rouge.

– Cela signifie qu'il est bas et indigne de se jouer ainsi des gens ! Je suis médecin et vous regardez les médecins, ainsi que tous les travailleurs, qui ne sont pas parfumés et ne font pas la débauche, comme vos laquais et des gens de mauvais ton ; à votre gré ! tenez-les pour tels. Mais personne ne vous a donné le droit de traiter un homme qui souffre en accessoire de vos fantaisies !

– Comment osez-vous dire cela ? demanda lentement Abôguine, – dont le visage recommença à trembler, et, visiblement, de colère cette fois. – Comment, me sachant dans la peine, avez-vous osé m'amener ici pour écouter vos banalités ? cria le docteur. (Et il frappa de nouveau la table du poing.) Qui vous a donné le droit de bafouer le chagrin d'autrui ?

– Vous êtes fou ! s'écria Abôguine. C'est manquer de générosité ! Je suis moi-même profondément malheureux ? et… et…

– « Malheureux ! » fit le docteur en riant avec mépris ; n'employez pas un mot pareil. Il n'a rien à faire avec vous. Les faquins qui ne trouvent pas à emprunter sur billet se qualifient eux aussi de malheureux !… Malheureux aussi, le chapon que la graisse étouffe !… Gens de rien !

– Monsieur, glapit Abôguine, vous vous oubliez ! Pour de pareils mots,… on gifle ! Comprenez-vous ?

Abôguine tira vivement de sa poche son portefeuille, y prit deux billets et les lança sur la table.

– Voici le prix de votre visite ! dit-il, les narines battantes ; vous êtes payé !

– N'ayez pas la hardiesse de m'offrir de l'argent ! cria le docteur, faisant voler les billets à terre. On ne paie pas un outrage avec de l'argent !

Abôguine et le docteur, face à face, continuaient à se jeter des injures imméritées. Jamais, même dans le délire, ils n'avaient proféré tant de mots injustes, cruels et ineptes. L'égoïsme des malheureux s'exprimait violemment en eux. Les malheureux sont égoïstes, méchants, injustes, cruels, et moins capables que les sots de s'entre-comprendre. Le malheur n'unit pas, il désunit. Là même où il semblerait que la similitude de leur peine devrait unir les gens, il se commet bien plus d'injustices et de cruautés que dans un milieu

relativement heureux.

– Veuillez me faire reconduire chez moi ! cria le docteur, étouffant.

Abôguine sonna nerveusement. Comme personne ne répondit à son appel, il resonna et lança avec rage la sonnette à terre. Elle tomba sourdement sur le tapis, avec un gémissement plaintif, presque agonisant. Un domestique parut.

– Où diable étiez-vous tous fourrés ? lui cria son maître, les poings crispés. Où étais-tu, toi ? Va dire qu'on avance la calèche pour ce monsieur, et, pour moi, qu'on attelle la voiture ! Attends ! cria-t-il comme le domestique se retournait pour sortir. Que demain il n'y ait plus aucun traître dans cette maison ! Tous, à la porte ! Je fais maison nette ! Serpents !

En attendant les voitures, Abôguine et le docteur se taisaient. L'un avait déjà retrouvé son expression de bien-être et de fine élégance. Il arpentait le salon, relevant élégamment la tête et méditant évidemment quelque chose. Sa colère n'était pas encore tombée, mais il faisait semblant de ne pas remarquer son ennemi. Le docteur, debout, une main appuyée sur le bord de la table, regardait Abôguine avec ce profond mépris, un peu cynique et laid, avec lequel regardent seuls la peine et le malheur mis en présence du bien-être et de l'élégance.

Lorsque, peu après, le docteur fut monté dans la calèche et partit, ses yeux continuaient à regarder avec mépris. La nuit était bien plus noire qu'une heure auparavant. Le croissant rouge avait disparu derrière la colline. Les nuages qui le surveillaient glissaient en taches sombres près des étoiles. Une voiture à lanternes rouges roula sur la route et dépassa le docteur. C'était Abôguine qui allait faire des sottises et protester…

Pendant toute la route, le docteur ne pensa ni à sa femme, ni au petit André, mais à Abôguine et aux habitants de la maison qu'il venait de quitter. Ses pensées étaient injustes, inhumainement cruelles. Il condamnait Abôguine, sa femme, Pâptchinnski, et tous ceux qui vivaient dans la pénombre rose, et sentaient les parfums ; et il les détestait, les méprisait jusqu'à en ressentir du mal dans le cœur. Et à leur sujet, une conviction ferme s'établissait dans son esprit.

Le temps passera, la douleur de Kirîlov passera, mais l'injuste

prévention, indigne d'un cœur humain, ne passera pas ; elle demeurera jusqu'à la tombe dans l'esprit du docteur.

1887.

LES VOLEURS

L'infirmier Iérgoûnov, homme léger, réputé dans le district comme grand fanfaron et ivrogne, revenait, un des samedis de l'Avent, de la petite bourgade de Rèpino, où il était allé faire des emplettes pour l'hôpital. Pour qu'il ne s'attardât pas, le docteur lui avait prêté son meilleur cheval.

Le temps, tout d'abord, avait été passable, mais, vers huit heures, s'éleva une forte tempête de neige, en sorte que, sept verstes environ avant d'arriver, l'infirmier perdit entièrement son chemin.

Il ne savait pas conduire, ne connaissait pas la route et allait au hasard, droit devant lui, espérant que le cheval se retrouverait. Deux heures passèrent ainsi. Le cheval était fourbu, Iérgoûnov glacé, et il lui semblait qu'il ne revenait pas à l'hôpital, mais retournait à Rèpino.

Or, voilà qu'à travers le mugissement de la tempête, un sourd aboiement de chien retentit et une tache rouge et confuse apparut. Une haute porte cochère et une longue palissade garnie de clous se dessinèrent peu à peu ; puis, par-dessus la palissade se dressa la grue oblique d'un puits. Le vent chassa la buée neigeuse, et, là où se trouvait la tache rouge, surgit une petite maison basse, couverte d'un haut toit de roseaux. Des trois fenêtres, l'une, voilée d'un lambeau d'étoffe rouge, était éclairée.

Quelle était cette maison ? L'infirmier se souvint qu'à droite de la route, à la septième ou à la huitième verste au delà de l'hôpital, se trouvait le relais d'Anndréy Tchîrikov. Il se souvint aussi que ce Tchîrikov, tué récemment par les cochers du relais, avait laissé une vieille et sa fille, Lioûbka, qui était venue, deux ans auparavant, se faire soigner à l'hôpital. Le relais avait mauvais renom, et il n'était pas sans danger d'y arriver tard le soir, surtout avec un cheval emprunté. Mais que faire ? L'infirmier tâta son revolver dans son étui, toussa d'une toux mâle, et frappa du manche de son fouet le cadre de la fenêtre.

– Hé ! y a-t-il quelqu'un ici ? cria-t-il. Vieille bonne femme du bon Dieu, laisse-moi entrer me réchauffer !

Un chien noir, dans un aboiement rauque, se jeta en boule sous les pieds du cheval, puis un chien blanc, puis un autre chien noir, et ainsi une dizaine de chiens, au moins. L'infirmier avisa le plus grand, brandit son fouet et frappa de toute sa force. Un petit chien, haut sur pattes, levant son museau pointu, se mit à hurler d'une voix grêle et perçante.

L'infirmier demeura longtemps à frapper à la fenêtre. Et voilà qu'auprès de la maison, derrière la palissade, le givre des arbres s'éclaira ; la porte cochère grinça, et une femme, empaquetée contre le froid, apparut, une lanterne à la main.

– Laisse-moi entrer me réchauffer, l'aïeule, dit l'infirmier. Je rentrais à l'hôpital et me suis égaré ; il fait un temps que Dieu en préserve ! Ne crains rien, l'aïeule, nous sommes des vôtres…

– Tous les nôtres sont à la maison, répondit durement la femme, et nous n'appelons pas d'étrangers. Et pourquoi frapper pour rien ? Le portail n'est pas fermé.

L'infirmier, pénétrant dans la cour, s'arrêta près de l'auvent de la porte.

– Dis à ton garçon, l'aïeule, de rentrer mon cheval.

– Je ne suis pas l'aïeule.

Et en effet ce n'était pas la vieille. Quand elle souffla la lanterne, la figure de la femme fut éclairée ; l'infirmier vit des sourcils noirs et reconnut Lioûbka.

– Quels garçons y a-t-il à cette heure !… fit-elle entrant dans la maison. Les uns sont saouls et dorment ; les autres, dès le matin, sont partis pour Rèpino. C'est temps de fête…

En attachant son cheval sous l'auvent, Iérgoûnov entendit un hennissement et distingua dans l'ombre un autre cheval. Il sentit sur lui, au toucher, une selle cosaque ; preuve que, en dehors des patrons, il y avait quelqu'un au relais. L'infirmier, à tout hasard, dessella son cheval et mit dans la maison ses achats et sa selle.

La pièce dans laquelle il entra était vaste, très chauffée et sentait le parquet fraîchement lavé. Sous les Images était attablé un moujik d'une quarantaine d'années, de petite taille, maigre, la barbiche blonde, avec une chemise bleu foncé. C'était un filou connu, Kalâchnikov, voleur de chevaux fieffé, dont le père et l'oncle tenaient auberge à Bogoliôvka, et vendaient où que ce fût des chevaux volés. Kalâchnikov était venu maintes fois à l'hôpital, non pas pour se faire soigner, mais pour parler de chevaux au docteur, savoir s'il n'en avait pas à vendre, ou si sa Noblesse, Monsieur le Docteur, ne voulait pas échanger sa jument grise contre un cheval bai. Pommadé, un anneau en argent brillant à son oreille, il avait on ne sait quel air de fête. Les sourcils froncés, la lèvre inférieure pendante, il regardait attentivement un grand livre illustré, dérelié.

Étendu par terre, près du poêle, se trouvait un autre moujik, la figure, les épaules et la poitrine recouvertes d'une demi-pelisse en peau de mouton. Il devait dormir. Près de ses bottes neuves, aux talons à fers luisants, deux flaques de neige fondue formaient des taches sombres.

Apercevant l'infirmier, Kalâchnikov le salua.

– Oui, il en fait un temps… dit Iérgoûnov, frottant de ses mains ses genoux glacés. La neige s'est amassée sous mon col. Je suis trempé comme du linge que l'on tord. Et il me semble aussi que mon revolver…

Il le sortit, l'examina sous toutes les faces et le remit dans son étui ; mais le revolver ne produisit aucune impression. L'homme continua de regarder le livre.

– Oui, en voilà un temps !… J'ai perdu ma route, et, sans les chiens d'ici, ça pouvait être la mort. C'en aurait été une histoire ! Où sont donc les patronnes ?

– La vieille est allée à Rèpino, et sa fille prépare à souper… répondit Kalâchnikov.

Il se fit un silence. Tremblant et gémissant, l'infirmier soufflait dans ses mains, se recroquevillait et faisait semblant d'être tout à fait gelé et de souffrir. On entendait dans la cour les chiens hurler sans interruption. Cela devint ennuyeux.

– Toi aussi, demanda rudement l'infirmier au moujik, tu es bien

de Bogoliôvka ?

– Oui, de Bogoliôvka.

Et par oisiveté, l'infirmier se mit à penser à ce grand village situé dans une cuvette profonde. Quand on passe par une nuit de lune sur la grande route et que l'on regarde le fond du ravin, puis le ciel, il semble que la lune est suspendue au-dessus d'un précipice sans fond, et que c'est ici le bout du monde. La route, qui y descend, est raide, sinueuse, si étroite que lorsqu'on se rend à Bogoliôvka pour des épidémies ou pour la vaccination, il faut crier à tue-tête ou siffler tout le temps, parce que, si l'on rencontre un chariot, on ne peut plus passer. Les paysans de Bogoliôvka sont connus comme bons jardiniers et voleurs de chevaux. Leurs vergers sont riches ; au printemps, le village est noyé dans les fleurs de cerisiers, et, en été, on y vend les cerises, trois copeks le seau. Payez trois copeks et cueillez ! Les paysannes y sont belles et grasses. Elles aiment à se parer et ne font rien, même les jours ouvriers. Elles restent assises sur les remblais et s'entre-cherchent les poux.

Des pas retentirent. Lioûbka, jeune fille de vingt ans, vêtue d'une robe rouge, pieds nus, entra. Elle regarda de biais l'infirmier et traversa deux fois la chambre de part en part. Elle ne marchait pas simplement, mais à tout petits pas menus, bombant la poitrine. Il était manifeste qu'il lui plaisait de marcher nu-pieds sur le plancher, frais lavé, et qu'elle s'était déchaussée exprès…

Kalâchnikov sourit à on ne sait quoi, et lui fit signe du doigt. Quand elle se fut approchée, il lui montra dans le livre le prophète Élie qui, conduisant trois chevaux, s'élançait dans le ciel. Lioûbka s'accouda sur la table. Sa natte glissa de son épaule : une longue natte rousse, nouée au bout par un ruban rouge, et touchant presque à terre. Et elle sourit, elle aussi.

– Belle, étonnante image !… dit Kalâchnikov.

Et il fit comme s'il voulait prendre les rênes à la place d'Élie.

Le vent ronflait dans le poêle. Quelque chose se mit à rugir et il se produisit une sorte de piaulement, comme si un grand chien étouffait un rat.

– Hein ? dit Lioûbka, les diables s'en donnent !

– C’est le vent, fit Kalâchnikov.

Après un peu de silence, il leva, les yeux vers l’infirmier, et lui demanda :

– À votre idée, Ôssip Vassîlytch, à l’idée des savants, y a-t-il en ce monde des diables, ou n’y en a-t-il pas ?

– Comment te dire, frère ? répondit l’infirmier, haussant une épaule. À raisonner d’après la science, il n’y en a certainement pas, car c’est un préjugé ; mais, à raisonner simplement, comme nous le faisons toi et moi à cette heure, des diables, il y en a, pour dire le mot… J’ai enduré beaucoup de choses dans ma vie… Après mes études, je fus nommé infirmier dans un régiment de dragons. Naturellement j’ai été à la guerre. J’ai une médaille et l’insigne de la Croix-Rouge. Après la paix de San-Stéphano, je suis revenu en Russie et suis entré au zemstvo[21]. Et en raison d’une aussi grande variation de ma vie, je peux dire que j’ai vu autant de choses qu’un autre en peut voir en rêve. Il m’est également arrivé de voir des diables : c’est-à-dire pas tout à fait des diables avec des cornes et la queue, ça, c’est une bêtise, mais, à proprement parler, des sortes de diables…

– Où ça ? demanda Kalâchnikov.

– En divers endroits. Pas besoin d’aller bien loin. L’année dernière (il ne faut pas parler de ça la nuit), c’est presque tout à fait ici que j’en ai rencontré un. J’allais, je m’en souviens, vacciner à Golychino. Naturellement, j’avais comme d’habitude une voiture légère, un cheval, bien entendu, et tous les harnais nécessaires ; outre cela, j’avais sur moi ma montre et divers objets, en sorte que je me méfiais un peu, car il pouvait m’arriver quelque chose… Manque-t-il de rôdeurs de tout genre ! J’arrive près de la combe de Zmèïnoé ; qu’elle soit maudite ! Je commence à y descendre, et, tout à coup, quelqu’un surgit. Cheveux noirs, yeux noirs, toute la figure comme couverte de fumée… Il s’approche du cheval, le prend droit à la bride, sur la gauche, et crie : « Arrête ! » Il examine le cheval, puis moi, puis il lâche la guide, et me demande à brûle-pourpoint : « Où vas-tu ? » Et il me montre ses dents découvertes, ses yeux méchants… « Ah ! pensai-je, quel bouffon tu fais ! » – « Je vais, lui dis-je, vacciner, est-ce que ça te regarde ? » Alors, il dit : « Eh bien, s’il en est ainsi, vaccine-moi, moi aussi. » Il découvre un de ses bras et me le fourre sous le nez. Je ne discutai certainement pas avec lui ; je le vaccinai pour m’en défaire. Lorsque, ensuite, je regardai ma lancette, je vis qu’elle était rouillée…

Le moujik qui dormait près du poêle se remua, rejeta son manteau de peau de mouton, et l'infirmier, à sa grande surprise, vit l'inconnu qu'il avait rencontré antan dans la descente de Zmèïnoé. Les cheveux, la barbe et les yeux de ce moujik étaient noirs comme la suie, son visage basané, et, de plus, il avait sur la joue droite une tache noire, grosse comme une lentille. Il regarda railleusement l'infirmier et dit :

– J'ai pris, c'est vrai, ta guide gauche ; mais pour le vaccin, tu inventes, monseigneur ! Nous n'avons pas même parlé de vaccin ensemble.

L'infirmier se troubla.

– Je ne parle pas de toi, lui dit-il ; si tu es couché, reste couché.

L'homme au teint brun n'était jamais venu à l'hôpital, et l'infirmier ne savait pas qui il était et d'où il venait ; en le regardant maintenant, il décida que c'était un tsigane. Le moujik se leva, s'étira, et, bâillant bruyamment, s'approcha de Lioûbka et de Kalâchnikov. Il s'assit auprès d'eux et se mit à regarder lui aussi le livre. Un attendrissement et de l'envie se peignirent sur sa face ensommeillée.

– Tiens, Mérik, lui dit Lioûbka, si tu me trouves des chevaux pareils, j'irai au ciel !

– Les pécheurs n'y peuvent aller, dit Kalâchnikov ; on y va lorsqu'on est saint.

Après cela Lioûbka mit le couvert, apporta un gros morceau de lard, des concombres salés, une assiette de viande bouillie, coupée en petits morceaux, puis un poêlon, sur lequel grésillait du saucisson aux choux. Un carafon taillé apparut aussi sur la table, contenant de la vodka qui répandit dans toute la chambre, lorsqu'on en versa un verre, une odeur d'écorce d'orange.

L'infirmier était vexé que Kalâchnikov et Mérik causassent entre eux sans faire la moindre attention à lui, comme s'il n'eût pas été là.

Il aurait voulu parler avec eux, se vanter, boire, manger, et, s'il se pouvait, badiner un peu avec Lioûbka, qui, cinq ou six fois, pendant le souper, s'était assise à côté de lui, le frôlant, comme par mégarde, de ses belles épaules, et passant ses mains sur ses larges hanches.

C’était une fille solide, rieuse, frétillante, ne tenant pas en place. Tantôt elle se levait, tantôt s’asseyait, et, assise, tournait avec pétulance sa poitrine ou son dos vers son voisin, le touchant tantôt du coude et tantôt du genou.

Il déplaisait aussi à l’infirmier que les moujiks n’eussent bu qu’un verre et se fussent arrêtés ; il était comme gêné de boire tout seul. Mais il n’y put tenir et but un second verre, puis un troisième ; et il mangea tout le saucisson.

Pour que les moujiks ne le missent pas à l’écart et l’acceptassent en leur compagnie, il décida de les flatter.

– Il y a de fiers gars chez vous à Bogoliôvka ! dit-il en secouant la tête.

– Fiers, pourquoi ça ? demanda Kalâchnikov.

– Mais, par exemple, pour prendre les chevaux ; ils sont adroits à voler.

– Ah ! tu en as trouvé d’adroits ?… Ce ne sont que des ivrognes et des voleurs.

– Il fut un temps où il y en avait d’adroits, dit Mérik après un peu de silence ; mais ce temps-là est passé. Peut-être leur reste-t-il le vieux Filia ; et encore il est aveugle.

– Oui, il n’y a plus que Filia, soupira Kalâchnikov. Mais il a aujourd’hui près de soixante-dix ans. Les colons allemands lui ont arraché un œil et, de l’autre, il voit mal ; il a une taie. Jadis, dès que le commissaire rural le voyait, il lui criait : « Eh ! Chamyl ! » et tous les moujiks l’appelaient Chamyl[22]. Mais, à présent, il n’a plus d’autre surnom que Filia-le-Borgne. Ah ! quel homme c’était ! Avec feu Anndréy Grigôrytch, le père de Lioûba, il se faufila une nuit à Rôjnovo, où bivouaquaient à ce moment-là des régiments de cavalerie, et tous deux amenèrent neuf chevaux de soldats, les meilleurs, sans avoir peur des sentinelles. Et le matin, ils vendirent au tsigane Afônnka les neuf chevaux pour vingt roubles. Je te jure !… Les gens d’aujourd’hui essaient d’emmener le cheval d’un ivrogne ou d’un homme endormi, et sans craindre Dieu, ils enlèvent aussi les bottes du poivrot et se sauvent à deux cents verstes avec le cheval ; et, ensuite à la foire, ils marchandent encore, marchandent comme un juif, jusqu’à

ce que le commissaire les cueille, les imbéciles ! Ce n'est pas un amusement, mais une vraie honte ! Un populo de rien, il n'y a pas à dire !

– Et Mérik ? demanda Lioûbka.

– Mérik n'est pas de chez nous, dit Kalâchnikov. Il est du gouvernement de Khârkov, de Mijirîtch. Mais il est adroit, c'est vrai. Il n'y a pas à redire, c'est un brave homme.

Lioûbka regarda Mérik d'un air malin et gai, et dit :

– Oui, ce n'est pas pour rien que les bonnes gens l'ont baigné dans le trou.

– Comment ça ? demanda l'infirmier.

– Tu vas voir… dit Mérik en souriant. Filia avait tiré trois chevaux des fermiers de Samoïlovka, et ils ont eu le soupçon que c'était moi. Il y a en tout une dizaine de fermiers à Samoïlovka ; avec les ouvriers, ça fait une trentaine d'hommes, tous buveurs de lait… [23]. Et voilà que l'un d'eux me dit à la foire : « Viens voir, Mérik ; nous avons acheté de nouveaux chevaux… » Cela m'intéresse, parbleu ! Je me rends chez eux, et, à eux trente, tous réunis, ils me lient les bras derrière le dos et m'amènent vers la rivière. Nous allons, me dirent-ils, te montrer les chevaux. Il y avait déjà un trou dans la glace ; ils en firent un autre à côté, à un peu plus d'une toise au delà ; puis ils prirent une corde, me la passèrent en nœud coulant sous les aisselles, et attachèrent à l'autre bout un bois courbé qui pût passer d'un trou à l'autre. Ils engagèrent alors le bois dans le trou, et tirèrent ! Et moi, tel que j'étais, en bottes et pelisse, j'enfonçai dans le trou, et eux, tout autour, me poussant, les uns avec le pied, les autres avec un pieu, me firent passer sous la glace et sortir par l'autre trou.

Lioûbka eut un frisson et se recroquevilla toute.

– D'abord l'eau glacée me brûla, continua Mérik ; mais, lorsqu'on me tira dehors, il n'y avait pas moyen d'y tenir. Je me couchai sur la neige, et les *molokanes,* m'entourant, me tapaient à coups de bâtons sur les genoux et les coudes. Ça me faisait un mal du diable ! Après m'avoir battu, eux s'en allèrent… Tout gelait sur moi ; mes habits se raidissaient. Je me levai, n'en pouvant plus. Grâce soit rendue à une paysanne qui passait, et qui me ramena !

Entre temps l'infirmier avait bu cinq ou six verres. Il recommençait à faire jour dans son âme, et il voulait, à son tour, raconter quelque chose d'extraordinaire et de merveilleux, pour montrer que lui aussi était brave et ne craignait rien.

– Et voilà comment chez nous, au gouvernement de Pénnza… commença-t-il.

Parce qu'il avait beaucoup bu et y voyait un peu trouble, ou, peut-être, parce qu'ils l'avaient pris deux fois à mentir, les moujiks ne lui prêtèrent aucune attention et cessèrent même de répondre à ses questions. Bien plus, ne se gênant pas en sa présence, ils se laissèrent aller à de telles sincérités qu'il s'en effarait et en avait froid dans le dos. C'était signe qu'ils ne faisaient de lui aucun cas.

Les manières de Kalâchnikov étaient celles d'un homme sérieux et raisonnable. Il parlait d'une façon circonstanciée, faisant, chaque fois qu'il bâillait, de petits signes de croix devant sa bouche, en sorte que personne n'aurait pu supposer que c'était là un voleur endurci, qui dépouillait les malheureux, avait été deux fois en prison, et pour lequel la communauté paysanne avait déjà signé un ordre d'envoi en Sibérie. Mais son père et son oncle, tous deux voleurs et vauriens comme lui, avaient payé son rachat. Mérik, au contraire, se tenait en bravache. Il voyait que Lioûbka et Kalâchnikov l'admiraient, et, se considérant comme un gaillard, se mettait les poings sur les hanches, bombait la poitrine ou s'étirait en faisant craquer le banc.

Après avoir fini de manger, Kalâchnikov pria, de sa place, devant l'Image et serra la main à Mérik. Celui-ci pria aussi et serra la main à Kalâchnikov. Lioûbka enleva le couvert et plaça sur la table des pains d'épice à la menthe, des noisettes grillées, des graines de citrouille, et elle servit deux bouteilles de vin doux.

– La paix éternelle, le royaume des Cieux à Anndréy Grigôrytch ! dit Kalâchnikov, trinquant avec Mérik. De son vivant, nous nous réunissions parfois ici, ou chez mon frère Martin, – et mon Dieu ! mon Dieu ! – quelles gens, quelles conversations !… De remarquables conversations ! Il y avait Martin Filiâ et Stoukotéy Fiôdor… Tout se passait bien, décemment… et comme on s'amusait ! Que c'était gai, plaisant !

Lioûbka sortit et revint peu après, ayant mis un fichu vert et un collier de grosses perles.

– Mérik, dit-elle, regarde ce que Kalâchnikov m’a apporté aujourd’hui !

Elle se contempla au miroir, secouant plusieurs fois la tête pour faire tinter les perles ; puis elle ouvrit son coffre et en tira d’abord une robe d’indienne à pois rouges et bleus, puis une autre toute rouge avec des volants, qui bruissait et friselait comme du papier ; puis un fichu bleu à reflet d’arc-en-ciel, tout neuf ; et elle montrait tout cela en riant, et en battant des mains, comme étourdie de posséder de si beaux trésors.

Kalâchnikov ayant accordé une balalaïka[24], se mit à en jouer. L’infirmier ne pouvait pas discerner s’il jouait une chanson gaie ou triste, parce qu’il se sentait tantôt extrêmement triste, à en vouloir pleurer, et tantôt gai. Mérik, bondissant tout à coup, se mit à battre des talons sur la même place ; puis, écartant les bras il se rendit, toujours sur les talons, de la table au poêle et du poêle au coffre ; puis, soudain se sentant comme piqué par quelque chose, il fit sonner en l’air les fers de ses bottes, et se mit, à croupeton, à étendre et à ramener ses jambes. Lioûbka élevant en l’air les deux bras, poussa un cri aigu et se mit à danser en le suivant. D’abord elle marchait de biais, l’air perfide comme si elle voulait s’approcher furtivement de quelqu’un et le frapper dans le dos ; et elle se mit sur place à battre de ses talons nus, comme faisait Mérik avec ses bottes ; puis elle commença à tourner comme une toupie en s’accroupissant, et autour d’elle sa robe rouge formait la cloche. Mérik la regardant d’un air méchant, et les dents découvertes, s’élança vers elle à croupeton comme s’il voulait l’écraser de ses terribles pieds ; mais elle se redressa, rejeta la tête en arrière, agitant les bras comme un grand oiseau ses ailes, et, effleurant à peine le plancher, elle s’élança à travers la chambre…

– Ah ! pensa l’infirmier s’asseyant sur le coffre et regardant la danse, quel feu cette fille !… Quelle ardeur !… Lui donner tout ce que l’on possède ne serait guère encore…

Et il regrettait d’être infirmier et non un simple moujik. Pourquoi avait-il un veston et une chaîne de montre à petite clé dorée, et non une chemise bleue, à ceinture de corde ? Il aurait pu alors chanter, danser, boire hardiment, et enlacer Lioûbka des deux bras, comme le faisait Mérik…

Les brusques coups de talons, les cris aigus faisaient tressauter la vaisselle dans l’armoire et vaciller la flamme de la bougie. Le fil du

collier de Lioûbka se rompit et les perles roulèrent de tous côtés sur le plancher ; le fichu vert glissa de sa tête, et, au lieu de la fille, on ne vit voltiger qu'un nuage rouge et briller ses yeux noirs. Quant à Mérik, il semblait que ses jambes et ses bras fussent prêts à se détacher.

Mais Mérik frappa des pieds une dernière fois et s'arrêta comme cloué sur place… Exténuée, respirant à peine, Lioûbka s'inclina contre sa poitrine et se serra à lui comme à un poteau. Lui, l'enlaçant, et la regardant dans les yeux, lui dit tendrement et d'un ton de caresse, comme s'il plaisantait :

– Je saurai tout à l'heure où ta vieille a caché son argent, et je la tuerai ; et je couperai ton petit cou avec un petit couteau ; et ensuite je mettrai le feu au relais… On croira que vous avez péri dans le feu, et moi, avec votre argent, j'irai au Koubane[25] ; j'y conduirai des troupeaux de chevaux et aurai des moutons…

Lioûbka sans répondre, le regarda d'un air timide et demanda :

– Mérik, et au Koubane, on est bien ?

Il ne répondit pas, alla s'asseoir sur le coffre et se mit à songer ; il pensait sans doute au Koubane.

– Il est tout de même temps de partir, fit Kalâchnikov en se levant. Filia doit attendre. Adieu, Lioûba ![26]

L'infirmier sortit dans la cour pour veiller à ce que Kalâchnikov ne partît pas sur son cheval. La tempête continuait. Des nuages blancs glissaient dans la cour, accrochant de leurs longues trames les hautes herbes et les buissons, et, par delà la palissade, dans les champs, des géants, enveloppés de linceuls blancs à larges manches, tournaient, tombaient et se relevaient pour agiter les bras et se battre. Et le vent, quel vent ! Les bouleaux et les cerisiers sans feuilles subissant ses rudes étreintes, se courbaient vers la terre, et semblaient dire en pleurant :

– Mon Dieu, pour quelles fautes, nous as-tu liés au sol et ne nous laisses-tu pas en liberté ?

– Ho-o-o ! dit rudement Kalâchnikov, montant sur son cheval.

L'un des battants de la porte cochère était ouvert et un gros tas de neige s'était amoncelé auprès.

– Alors, on part ? cria-t-il.

Son petit cheval à courtes pattes partit, s'enfonçant jusqu'au ventre dans le tas de neige. Kalâchnikov, blanchi par la neige, disparut bientôt avec son cheval, derrière la porte cochère.

Quand l'infirmier rentra, Lioûbka, rampant à terre, ramassait ses perles. Mérik n'était plus là.

« Belle fille ! pensait l'infirmier s'étendant sur le banc et mettant sa pelisse sous sa tête. Ah ! si Mérik n'était pas là ! »

Lioûbka l'allumait, accroupie par terre près du banc, et il pensait que si Mérik n'était pas là, il se lèverait absolument, la saisirait, et l'on verrait ce qui se produirait. C'était encore une jeune fille, il est vrai, mais sans doute pas honnête, et si même elle l'était, qu'y avait-il à se gêner en un repaire de brigands ?

Lioûbka, ayant ramassé ses perles, sortit. La bougie finissait et la flamme atteignait déjà le papier du bougeoir qui la fixait. L'infirmier plaça près de lui son revolver et ses allumettes, et souffla le luminaire. La veilleuse, devant l'Image, vacillait si fort que cela en faisait mal aux yeux ; ses reflets dansaient au plafond, sur le parquet et sur l'armoire. Au milieu de ces reflets, Iérgoûnov croyait voir Lioûbka, forte, avec sa belle gorge, tourner comme une toupie, ou bien, exténuée par la danse, souffler péniblement…

« Ah ! si les diables emportaient ce Mérik ! »

La veilleuse vacilla une dernière fois, grésilla et s'éteignit. Quelqu'un, apparemment Mérik, entra, et s'assit sur le banc. Il tira sur sa pipe et, un instant, une joue brune, à tache noire, s'éclaira. La dégoûtante fumée du tabac gratta l'infirmier à la gorge.

– Que tu as de mauvais tabac ! fit-il, qu'il soit maudit ! Ça donne envie de vomir.

– Je mêle à mon tabac des fleurs d'avoine, répondit Mérik au bout d'un instant ; c'est meilleur pour les poumons.

Il fuma, cracha et ressortit. Une demi-heure passa, et, soudain de la lumière brilla dans le couloir. Mérik apparut en demi-pelisse, coiffé de son bonnet, puis Lioûbka avec une bougie.

– Reste, Mérik ! supplia Lioûbka.

– Non, Lioûbka ; ne me retiens pas.

– Écoute-moi, Mérik ! dit Lioûbka – et sa voix devint tendre et douce. – Je sais que tu trouveras l'argent de ma mère, que tu la tueras, et moi aussi, et que tu iras au Koubane aimer d'autres filles ; mais que Dieu t'accompagne ! Je ne te demande qu'une chose ; mon cœur, reste !

– Non, dit Mérik, attachant sa ceinture ; je veux m'amuser…

– Mais tu n'as rien pour aller t'amuser… tu es arrivé à pied ; comment t'en iras-tu ?

Mérik se pencha vers Lioûbka et lui souffla quelque chose à l'oreille. Elle regarda la porte et se mit à rire à travers ses larmes.

– Il dort, dit-elle, le satan bouffi…

Mérik l'enlaça, l'embrassa fortement et sortit. L'infirmier, mettant son revolver dans sa poche, se leva vite et le suivit en courant.

– Laisse-moi passer ! dit-il à Lioûbka qui, fermant rapidement au verrou la porte du couloir, s'arrêta sur le seuil. Laisse-moi passer !

– Qu'as-tu à faire là-bas ?

– Voir mon cheval.

Lioûbka le regarda astucieusement et tendrement de bas en haut.

– Qu'as-tu à le voir ? dit-elle. Regarde-moi…

Puis elle se pencha pour toucher du doigt la petite clé dorée de sa chaîne de montre.

– Laisse-moi passer ! dit l'infirmier. Il va partir sur mon cheval. Laisse-moi passer, diablesse ! cria-t-il.

Et, la frappant avec colère à l'épaule, il pesa de toute sa poitrine contre elle pour l'écarter de la porte ; mais, accrochée au verrou, elle était comme de fer.

– Laisse-moi passer ! cria-t-il exténué. Il va partir, te dis-je !

– Où irait-il ? Il ne se sauvera pas.

Haletante, frottant son épaule qui lui faisait mal, elle le regarda à nouveau de bas en haut, rougit, et dit :

– Ne pars pas, mon cœur… Seule, je m'ennuie. L'infirmier la regardant dans les yeux réfléchit et l'entoura de ses bras ; elle ne fit pas de résistance.

– Allons, lui demanda-t-il, ne plaisante pas, laisse-moi !

Elle se tut.

– Je viens de t'entendre dire à Mérik que tu l'aimais.

– Qu'est-ce que ça prouve ?… Ma pensée sait qui j'aime.

Elle toucha à nouveau la clé de sa montre et dit doucement :

– Donne-moi ça…

Iérgoûnov détacha la clé et la lui donna. Soudain elle allongea le cou, prêta l'oreille, prit un air sérieux, et son regard parut froid et rusé. L'infirmier se souvenant du cheval, écarta aisément Lioûbka, et s'élança dans la cour. Sous l'auvent, un porc assoupi grouinait de façon indolente et régulière, et une vache cognait de sa corne… L'infirmier fit partir une allumette et vit le porc, la vache, et les chiens, qui, de tous côtés, se précipitèrent sur la lumière ; mais toute trace de cheval avait disparu.

Criant et menaçant les chiens de ses bras, butant contre les tas de neige et y enfonçant, Iérgoûnov courut dehors et se mit à scruter l'obscurité. Il forçait ses yeux, mais ne voyait que la neige tomber, et les flocons former nettement différentes figures : tantôt surgissait des ténèbres le masque souriant et blanc d'un mort, tantôt passait au galop un coursier blanc avec une amazone en robe de mousseline, tantôt volait au-dessus de la tête une blanche bande de cygnes… Tremblant de colère, et de froid, ne sachant que faire, l'infirmier tira avec son revolver sur les chiens, mais il n'en atteignit aucun et rentra précipitamment dans la maison.

Lorsqu'il fut dans le couloir, il entendit distinctement quelqu'un se faufiler hors de la chambre et claquer la porte. Dans la chambre, il faisait noir. Iérgoûnov poussa la porte. Elle était fermée. Alors brûlant allumettes sur allumettes, il revint vite dans le couloir, de là dans la cuisine, de la cuisine dans une petite pièce où tous les murs étaient couverts de jupes et de robes, où flottait une odeur de bleuets desséchés et de fenouil, et où, près du four, se trouvait un lit, chargé d'une montagne d'oreillers. C'est apparemment là qu'habitait la vieille mère de Lioûbka. Il passa ensuite dans une autre petite chambre, où se trouvait la fille. Étendue sur un coffre, couverte d'une courtepointe bigarrée, composée de petits morceaux d'indiennes elle faisait semblant de dormir. À son chevet brûlait une petite lampe d'icônes.

– Où est mon cheval ? demanda rudement l'infirmier.

Lioûbka ne bougea pas.

– Où est mon cheval, je te le demande ! répéta-t-il encore plus rudement, arrachant de sur elle la courtepointe. Je te le demande, diablesse !

Elle sursauta, se mit à genoux, et d'une main retenant sa chemise, tandis que de l'autre elle tâchait d'attraper la courtepointe, elle se colla au mur. Elle regardait Iérgoûnov avec dégoût et effroi, et ses yeux, comme ceux d'un animal pris, suivaient sournoisement ses moindres mouvements.

– Dis-moi où est le cheval, cria l'infirmier, sans quoi je te fais rendre l'âme.

– Arrière, maudit ! dit-elle d'une voix rauque.

L'infirmier la saisit près du cou par sa chemise, et tira ; mais, en même temps, il ne put pas y résister, et pressa de toutes ses forces le corps de la jeune fille. Sifflant de rage, elle glissa hors de son étreinte, et, dégageant un bras – l'autre était pris dans sa chemise déchirée, – elle le frappa du poing sur le haut de la tête.

Un instant, la douleur le troubla, ses oreilles tintèrent ; il recula un peu et reçut à ce moment-là un autre coup, cette fois à la tempe. Chancelant, et se retenant au chambranle pour ne pas tomber, il se traîna dans la chambre où se trouvaient ses effets et s'étendit sur le banc ; puis, étant resté un peu couché, il prit dans sa poche, sa boîte d'allumettes et se mit, sans besoin, à les faire partir l'une après

l'autre ; il en allumait une, la soufflait et la jetait sous la table ; et cela tant qu'il en resta une.

Cependant, derrière la porte, l'air se mit à bleuir ; les coqs commencèrent à chanter ; mais Iérgoûnov avait toujours mal de tête. Il entendait un bruit comme s'il était assis sous un pont de chemin de fer et qu'un train passât au-dessus de lui. Il mit tant bien que mal sa pelisse et prit son bonnet, mais il ne retrouva ni sa selle, ni le paquet de ses achats ; son étui de revolver était vide. Ce n'était pas pour rien que quelqu'un s'était enfui de la chambre, quand il rentrait.

Prenant dans la cuisine le tisonnier pour se défendre contre les chiens, il ressortit dans la cour, laissant la porte ouverte. La tempête avait cessé ; le calme était rétabli. Quand Iérgoûnov eut passé la porte cochère, la plaine blanche semblait morte. Il n'y avait dans le ciel matinal aucun oiseau. Des deux côtés de la route, fuyant au loin, bleuissait un jeune bois.

L'infirmier se mit à songer comment il allait être reçu à l'hôpital et ce que lui dirait le docteur. Il fallait absolument y penser et préparer les réponses ; mais ses idées se dispersaient et fuyaient. Il marchait et n'avait en tête que Lioûbka et les moujiks avec lesquels il avait passé la nuit. Il se souvenait que lorsque Lioûbka l'avait frappé la seconde fois et s'était baissée pour remonter sa couverture, ses cheveux dénoués avaient touché à terre. Dans son esprit tout se brouillait et il se demandait pourquoi il y a au monde des médecins, des infirmiers, des marchands, des scribes, des paysans, et non pas simplement des hommes libres. Les oiseaux, les animaux sont libres ; Mérik est libre ; ils ne craignent personne ; ils n'ont besoin de personne ; qui donc a inventé, a dit qu'il faut se lever le matin, manger à midi, se coucher le soir, qu'un médecin est supérieur à un infirmier, qu'il faut habiter une chambre, et que l'on ne doit aimer que sa femme ? Pourquoi ne serait-ce pas le contraire ? Pourquoi ne mangerait-on pas la nuit et ne dormirait-on pas le jour ?… Ah ! sauter sur un cheval, sans demander à qui il est, courir comme un diable, à en dépasser le vent, par les champs, les bois et les ravins, aimer les filles, se moquer de tout le monde…

L'infirmier lança le tisonnier dans la neige, s'appuya le front au fût blanc et froid d'un bouleau, et médita ; et sa vie triste et monotone, ses gages, son assujettissement, la pharmacie, son perpétuel souci des ventouses et des mouches de Milan, lui semblaient méprisables, écœurants…

« Qui dit que c'est un péché de s'amuser ? se demandait-il avec dépit ; ceux qui le disent n'ont jamais vécu libres comme Mérik ou Kalâchnikov ; ils n'ont pas aimé Lioûbka. Toute leur vie ils ont gueusé, vécu sans aucun plaisir et n'ont aimé que leurs femmes, pareilles à des grenouilles. »

Et Iérgoûnov pensait que, s'il n'était pas encore devenu un voleur et un filou, ou même un bandit, c'est parce qu'il ne savait pas l'être, ou n'en avait pas encore trouvé l'occasion.

*

* *

Un an et demi s'écoula. Un soir, au printemps, pendant la semaine sainte, l'infirmier, depuis longtemps renvoyé de l'hôpital et sans place, sortit très tard du cabaret de Rèpino, et se traîna dans la rue sans aucun but.

Il entra dans les champs. Il flottait une odeur printanière, un souffle caressant et tiède. Un ciel étoilé et calme regardait la terre. Mon Dieu, que le ciel est profond, et comme il s'étend incommensurablement vaste sur le monde ! Le monde est bien fait, mais pourquoi, – pensait l'infirmier, – et pour quelle raison, les gens se divisent-ils en gens sobres et en ivrognes, en employés et en congédiés, *et cætera ?* Pourquoi celui qui est sobre et repu dort-il tranquillement dans son lit, tandis que l'ivrogne et l'affamé doivent errer dans les champs, sans connaître d'abri ? Pourquoi celui qui ne travaille pas et n'est pas payé doit-il rester sans nourriture, sans vêtements ni chaussures ? Qui donc a inventé cela ? Pourquoi les oiseaux et les bêtes sylvestres ne travaillent-ils pas et ne reçoivent-ils pas de salaires, mais vivent à leur plaisir ?

Au loin, dans le ciel, étalée sur l'horizon tremblait une belle lueur rouge. L'infirmier resta longtemps à la contempler, en songeant toujours : pourquoi est-ce un péché d'avoir volé la veille un samovar et de l'avoir bu au cabaret ? Pourquoi ?

Deux charrettes passèrent devant lui sur la route. Dans l'une une femme dormait ; dans l'autre était assis un vieil homme, nu-tête.

– L'aïeul, demanda l'infirmier, où est-ce que cela brûle ?

– C'est le relais d'Anndréy Tchîrikov… répondit le vieux.

Iérgoûnov se souvint de ce qui lui était arrivé une année et demie auparavant en hiver, dans ce même relais, et de ce que disait Mérik par fanfaronnade. Et il s'imagina comment brûlaient la vieille et Lioûbka égorgées ; et il envia Mérik.

Et quand il s'en revint du cabaret, regardant les maisons des riches cabaretiers, des marchands de bestiaux et des forgerons, il songeait :

« Il serait bien de pénétrer la nuit chez le plus riche. »

1890.

LES COMMÈRES

En face de l'église, se trouve, au village de Raïbouge, une maison à fondements en pierre, à deux étages, couverte de tôle. Philipp Ivânov Kâchkine, surnommé Dioûdia, le propriétaire, habite, avec sa famille, le rez-de-chaussée. À l'étage supérieur, où il fait très chaud en été et très froid en hiver, logent les fonctionnaires, les propriétaires et les marchands de passage. Dioûdia prend à bail des parcelles de terre, tient un cabaret sur la grand'route, vend du goudron et du miel[27], vend du bétail et des pies. Il a déjà amassé huit mille roubles, déposés à la banque, en ville.

Fiôdor, son fils aîné, est premier mécanicien à l'usine, et, comme disent les moujiks, a bien fait son chemin. On ne peut plus le prendre maintenant « à la main nue ». Sa femme, Sôphia, laide et maladive, habite chez son beau-père, pleure continuellement et va chaque dimanche à l'hôpital, se faire soigner. Aliôcha, le second fils de Dioûdia, habite aussi la maison de son père. On l'a récemment marié à Varvâra, personne pauvre, qui est une belle jeune femme, saine et coquette. Les fonctionnaires et des marchands de passage demandent toujours, absolument, que ce soit elle qui leur apporte le samovar et prépare leurs lits.

Un soir de juin, alors que le soleil se couchait et que l'air sentait le foin, le fumier chaud et le lait fraîchement trait, un simple voiturin entra dans la cour de Dioûdia. Il contenait trois personnes : un homme d'une trentaine d'années en costume de coutil, un petit garçon de sept à huit ans, en long cafetan noir, à gros boutons en os, et un jeune gars, à simple chemise rouge, servant de cocher.

L'adolescent dételа les chevaux et les emmena promener dans la rue, puis il se leva et pria, tourné vers l'église ; après quoi, étalant par terre le tablier du siège, il se mit à souper avec le petit garçon. Il mangeait sans se presser, l'air sérieux, et Dioûdia, qui au cours de sa vie avait vu beaucoup de voyageurs, reconnut à ses manières un jeune homme avisé, pondéré et connaissant son prix.

Dioûdia, assis sous l'auvent de sa porte, en manches de chemise, nu-tête, attendait que le voyageur parlât. Il était habitué à ce que les voyageurs racontassent le soir, avant de se coucher, toutes sortes d'histoires ; et il aimait cela. Sa femme, Afanâssiévna, et sa bru Sôphia, trayaient les vaches sous l'appentis. Son autre bru Varvâra, assise près de la fenêtre ouverte, au premier étage, mangeait en les décortiquant de ses dents des graines de tournesol.

– Le petit garçon serait-il ton fils ? demanda Dioûdia au voyageur.

– Non, c'est un pupille, un orphelin. Je l'ai pris chez moi pour le salut de mon âme.

On causa. Le voyageur était bavard et disert. Dioûdia apprit qu'il habitait la ville, possédait des maisons, se nommait Matviéy Savvitch, et qu'il allait présentement voir des jardins, loués à des colons allemands, et que le petit garçon s'appelait Koûzka.

La soirée était chaude, étouffante. Personne n'avait envie de dormir. Quand il fit sombre et que, au ciel, brillèrent çà et là de pâles étoiles, Matviéy Savvitch se mit à raconter comment il s'était chargé de Koûzka. Afanâssiévna et Sôphia, debout à quelque distance, écoutaient ; Koûzka était à la porte cochère.

– L'aïeul, commença Matviéy Savvitch, c'est une histoire compliquée à l'extrême, et si l'on racontait tout ce qui en a été, la nuit n'y suffirait pas.

Il y a une dizaine d'années, vivait droit à côté de moi, dans la maison où il y a maintenant une fabrique de bougies, une vieille veuve, Mârfa Sémiônovna Kaplounntséva. Elle avait deux fils ; l'un était conducteur au chemin de fer, l'autre, mon égal en âge, Vâssia, vivait dans la maison de sa mère. Feu le vieux Kaplounntsév possédait cinq paires de chevaux et faisait du camionnage en ville. Sa veuve continua l'entreprise, et, comme elle ne dirigeait pas les cochers plus mal que son mari, elle réalisait parfois cinq roubles de bénéfice par jour. Vâssia, en élevant des pigeons de race et les vendant aux amateurs, faisait aussi des bénéfices. Il vivait littéralement sur le toit, à lancer un balai en l'air et à siffler ; et ses pigeons culbutants montaient haut dans les nues. Mais il trouvait toujours que ce n'était pas assez et voulait qu'ils montassent plus haut. Il attrapait des sansonnets et des bruants, et leur fabriquait des cages… C'est un métier de rien, et pourtant, par petites sommes, il en tirait dix roubles

par mois. Avec le temps, la vieille perdit l'usage de ses jambes et dut garder le lit ; la maison, alors, se trouva sans femme, ce qui est autant dire un homme sans yeux. La vieille se mit en quête d'une jeune fille, songeant à marier son Vâssia.

On fit aussitôt venir une marieuse, et les uns et les autres ; les babillages de femme marchèrent : et Vâssia alla voir des jeunes filles. Il se fiança enfin avec Mâchénnka, fille de la veuve Samokhvâlîka. Sans chercher longtemps, on les accorda, et toute l'affaire fut bâclée en une semaine. Mâchénnka était jeune, dix-sept ans, petite, comme écourtée, blanche et agréable de figure, avec toutes les qualités d'une demoiselle. La dot n'était pas mal : cinq cents roubles en argent, une vache, un lit…

Le cœur de la vieille en avait eu le pressentiment : trois jours après la noce elle s'en alla dans la Jérusalem céleste où il n'est ni maladies ni soupirs. Les nouveaux mariés l'enterrèrent et commencèrent leur vie. Six mois ils vécurent parfaitement bien, mais, soudain, voilà un nouveau malheur ! Le malheur venu, ouvrez-lui la porte. On manda Vâssia au recrutement pour tirer au sort. On le prit, le bon cœur, comme soldat, et on ne lui accorda même pas une exemption d'impôts. On lui rasa la tête et on l'expédia dans le royaume de Pologne. Contre la volonté de Dieu, il n'y a rien à faire…

Quand Vâssia dit adieu à sa femme dans la cour, ce ne fut rien, mais quand il regarda une dernière fois le seuil avec ses pigeons, il se mit à pleurer comme une fontaine. Il faisait peine à voir. Tout d'abord, pour que ce fût moins triste, Mâchénnka prit sa mère chez elle. La vieille resta avec elle jusqu'à ses couches, alors que vint au monde justement ce petit Koûzka ; ensuite elle partit pour Oboïane chez son autre fille, mariée elle aussi, laissant Mâchénnka seule avec le petit.

Cinq charretiers à diriger, gens toujours ivres, insolents ; des chevaux, des charrettes à surveiller ; un jour une palissade renversée, un autre un feu de cheminée : ce n'était pas besogne pour un cerveau de femme. Elle se mit à avoir recours à moi, en voisine, pour le moindre rien.

J'arrivais, donnais des ordres, des conseils… Il va de soi que je n'entrais pas dans la maison sans y prendre du thé et causer. J'étais jeune, j'avais de l'idée ; j'aimais à parler de tout sujet ; elle aussi était instruite et polie. Elle s'habillait de façon proprette et portait une ombrelle en été. Parfois je me lançais à lui parler sur le chapitre de Dieu ou de la politique. Cela la flattait, et elle me régalait de thé et de

confitures… Bref, pour le faire court, je te dirai, l'aïeul, qu'il ne se passa pas un an sans que le malin, l'ennemi du genre humain, me troublât.

Je me mis à remarquer que les jours où je n'allais pas chez elle, je n'étais pas à mon aise ; je m'ennuyais et inventais toute sorte de raisons pour y retourner. « Il est temps, lui disais-je, de mettre les doubles fenêtres. » Et je restais chez elle toute la journée ; je posais les doubles fenêtres et faisais en sorte d'en laisser deux à poser pour le lendemain. « Il faut compter les pigeons de Vâssia, disais-je une autre fois, pour qu'il ne s'en perde pas. » Et toujours ainsi.

Je causais sans cesse avec elle par-dessus la palissade, et, enfin, pour abréger le chemin, j'y fis une petite porte. En ce monde, le sexe féminin cause beaucoup de mal et d'horreurs. Ce n'est pas à nous seulement, les pécheurs ; de saints hommes eux-mêmes sont tombés dans la tentation. Mâchénnka ne me repoussait pas. Au lieu de se souvenir de son mari et de se bien tenir, elle commença à m'aimer.

Je remarquai qu'elle s'ennuyait aussi et qu'elle se montrait sans cesse près de la palissade, regardant par les fentes dans ma cour. Ses lubies me firent tourner la cervelle.

Le jeudi de Pâques, je partis de grand matin – à peine faisait-il jour – pour la foire. Je passai devant son portail, et le malin s'y trouvait déjà. Je regarde (sa porte, en haut, avait une grille). Déjà levée, elle se trouvait au milieu de sa cour, donnant à manger aux canards ; je n'y tins pas et l'appelai. Elle s'approcha et me regarda par la grille. Sa petite figure était blanche, ses jolis yeux caressants, ensommeillés… Elle me plut beaucoup, et je me mis à lui faire des compliments comme si nous étions, non pas près de sa porte, mais à sa fête. Elle rit, rougit et me regarda droit dans les yeux, sans baisser les siens. Je perdis la raison et me mis à lui exprimer mes sentiments amoureux… Elle ouvrit, me laissa entrer, et, dès ce jour, nous vécûmes comme mari et femme. »

Le petit bossu Aliôchka rentra dans la cour, et, essoufflé, sans regarder personne, courut dans la maison. Une minute après, il ressortit tenant son accordéon et faisant sonner dans sa poche de la monnaie de cuivre ; mangeant en courant des graines de tournesol, il disparut par le portail.

– Et celui-ci, demanda Matvéy Savvitch, qui est-ce ?

– C’est mon fils Alexéy, répondit Dioûdia. Il va courir, le gredin. Dieu l’a affligé d’une bosse, aussi nous ne le bousculons pas trop.

– Il ne fait que courir avec les gars, soupira Afanâssiévna ; il ne fait que courir ! Nous l’avons marié avant le carnaval ; nous pensions que ce serait mieux ; mais, vas-y voir, il est devenu pire.

– Ça n’a servi de rien dit Dioûdia ; nous n’avons que fait le bonheur d’une fille en pure perte.

On chantait quelque part, derrière l’église, une magnifique chanson triste. On ne pouvait pas distinguer les paroles ; on n’entendait que les voix : deux ténors et une basse. Tout le monde écoutait ; nul ne faisait dans la cour aucun, aucun bruit… Deux voix, suivies d’un rire roulant, coupèrent tout à coup la chanson ; mais la troisième voix, celle d’un des ténors, continua à chanter ; et le chanteur prit une note si haute que tout le monde, involontairement, regarda en l’air comme si la voix touchait le ciel même. Varvâra sortit sur la porte, et se mettant la main sur les yeux, comme pour se garantir du soleil, regarda du côté de l’église.

– Ce sont les garçons du pope[28] et l’instituteur, dit-elle.

Les trois voix recommencèrent à chanter ensemble. Matviéy Savvitch soupira et poursuivit :

– Voilà ce qui se passa, l’aïeul. Deux ans après, nous reçûmes, de Varsovie, une lettre de Vâssia. Il écrivait que ses chefs l’envoyaient en convalescence. Il se portait mal. J’avais, à ce moment-là, chassé la bêtise de ma tête, et on me proposait une fiancée avantageuse ; mais je ne savais comment me débarrasser de ma maîtresse. Chaque jour, je me disposais à parler à Mâchénnka, sans savoir comment m’y prendre pour qu’il n’y eût pas de piaulements féminins. La lettre me délia les mains. Nous la lûmes, Mâchénnka et moi. Elle devint blanche comme la neige, et moi je lui dis : « Dieu merci, tu vas être à nouveau, maintenant, la femme de ton mari. » Elle me dit : « Je ne veux pas vivre avec lui. » – « Mais, lui dis-je, c’est ton mari ! » – « C’est bon à dire… Je ne l’ai jamais aimé ; je l’ai épousé par force, sur l’ordre de ma mère. » – « Ne tournaille pas, sotte, lui dis-je. As-tu, dis-moi, été oui ou non mariée avec lui à l’église ? » – « Je l’ai été, dit-elle, mais je t’aime ; et je vivrai avec toi jusqu’à ma mort. Que les gens en rient… je n’en ferai aucun cas… » – « Tu es dévote, lui dis-je ; tu as lu l’Évangile ; qu’y a-t-il donc d’écrit ? »

– À mari donnée, prononça Dioûdia, elle doit vivre avec son mari.

– La femme et le mari, lui dis-je, sont une seule chair. Toi et moi nous avons péché, en voilà assez ! Il faut se faire une raison et craindre Dieu. Avouons notre faute, à Vâssia, lui dis-je ; c'est un homme paisible, timide ; il ne nous tuera pas. Et il vaut mieux, lui dis-je, supporter en ce monde un tourment de son époux légitime que de grincer des dents au jour du Jugement dernier. La bonne femme ne m'écoutait pas ; elle s'entêtait dans son idée, et, quoi que je puisse dire : « Je t'aime ! » disait-elle, et rien autre chose.

– Vâssia arriva de bonne heure le samedi, veille de la Trinité. À travers la palissade je voyais tout. Il se précipite dans la maison et en sort, une minute après, tenant Koûzka dans ses bras ; il rit et pleure et embrasse l'enfant ; mais il regardait le fenil. Il avait peine à laisser le petit ; mais il voulait aller voir les pigeons. Vâssia était un homme tendre, sensible.

La journée se passa bien, calme, discrète. On sonna complies, et je me dis : « C'est demain la Trinité, pourquoi n'ont-ils pas mis de la verdure à leur porte et à la palissade ? Ça ne doit pas marcher. » Je vais chez eux. Je vois Vâssia assis par terre, qui tourne les yeux comme un ivrogne ; les larmes coulent sur ses joues ; ses mains tremblent. Il tire de son balluchon des craquelins, un collier, des biscuits, des présents, de toute sorte qu'il étale par terre. Koûzka, qui avait alors trois ans, s'approche et mange des biscuits. Mâchénnka reste près du foyer, pâle, toute tremblante ; et elle marmonne : « Je ne suis pas ta femme, je ne veux pas vivre avec toi… » Et toute sorte de bêtises.

Je saluai Vâssia jusqu'à terre et lui dis : « Nous sommes coupables envers toi, Vassîli Maximytch[29]; pardonne-nous, au nom du Christ. »

Puis je me relevai et dis ces mots à Mâchénnka :

– Vous devez à présent, Maria Sémiônovna, dis-je, laver les pieds de Vassîli Maximytch et en boire le jus. Soyez pour lui une épouse soumise et priez Dieu, lui dis-je, que, dans sa miséricorde, il me pardonne mon péché !

Comme par inspiration d'un ange céleste, je lui fis la morale et parlai si sensiblement que j'en fus touché aux larmes.

Deux jours après, Vâssia vint chez moi : « Je vous pardonne,

Matioûcha[30], dit-il, toi et ma femme. Que Dieu soit avec vous. C'était une femme de soldat ; elle est jeune ; il lui était difficile de résister. Elle n'est pas la première, et ne sera pas la dernière. Je te prie seulement de vivre comme s'il n'y avait rien eu entre vous. Ne laisse rien paraître. Je tâcherai, dit-il, de la contenter en tout, pour qu'elle recommence à m'aimer. »

Il me tendit la main, but du thé avec moi et s'en alla gai.

« Allons, pensai-je, Dieu merci, ça marche ! »

Et je me sentis gai moi aussi, de ce que tout se fût si bien arrangé.

Vâssia venait à peine de quitter ma cour que Mâchénnka arrive. Une véritable malédiction ! Elle se pend à mon cou, pleure et supplie : « Au nom de Dieu, dit-elle, ne me quitte pas. Je ne puis pas vivre sans toi ! »

– La mauvaise femme, soupira Dioûdia.

« Je criai après elle, frappai des pieds, la traînai dans l'entrée, et fermai la porte au crochet : « Va chez ton mari ! lui criai-je. Ne me fais pas honte devant les gens ; aie la crainte de Dieu ! »

Et chaque jour ce fut la même histoire. Un matin j'étais dans la cour, près de l'écurie, en train de raccommoder un licou. Je la vois soudainement entrer par le portillon, nu-pieds, en simple jupon. Elle court droit à moi, attrape le licou et se salit les mains avec le goudron. Elle frissonne, elle pleure : « Je ne peux pas, dit-elle, vivre avec ce dégoûtant ; je n'en ai pas la force ! Si tu ne m'aimes pas, du moins tue-moi. »

Je me fâchai et la frappai deux fois avec le licou… Et, à ce moment-là, Vâssia se précipite par la petite porte et crie d'une voix désespérée :

– Ne la bats pas, ne la bats pas !

Mais lui-même s'approche, et, comme affolé, il lève le bras et se met, de toute sa force, à la rouer de coups de poing ; puis il la jeta à terre et la piétina. Je me mis à la défendre ; alors il prit les guides et la frappa avec. Il cogne, et ne fait que hennir, comme un poulain : hi ! hi ! hi !

– Il aurait fallu prendre les guides et t'en donner à toi… grommela Varvâra n'y tenant plus et partant. Pauvres femmes, ils nous torturent, les maudits !…

– Tais-toi, jument ! cria Dioûdia à sa suite.

– Hi ! hi ! hi ! continua à raconter Matviéy Savvitch. De la cour de Vâssia, un charretier accourut ; j'appelai mon ouvrier ; et, à nous trois, nous lui arrachâmes Mâchénnka, et l'amenâmes, la tenant sous les bras, à la maison. Une vraie honte ! Le soir même, j'allai voir ce qui en était. Mâchénnka était au lit, toute couverte de compresses. On ne voyait que ses yeux et son nez. Elle regardait le plafond. Je lui dis : « Bonsoir, Maria Sémiônovna ! » Elle se tait. Vâssia, assis dans l'autre chambre, se tient la tête et pleure. « Je suis un scélérat ! dit-il. J'ai gâché ma vie ! Envoie-moi la mort, Seigneur ! »

Je restai une demi-heure auprès de Mâchénnka et lui fis de la morale. Je l'effrayai : « Dans l'autre monde, lui dis-je, les justes iront au paradis, et, toi, tu iras dans la géhenne brûlante avec toutes les pécheresses… Ne résiste pas à ton mari ; va le saluer jusqu'à terre. »

Elle, pas un mot, ne cilla même pas de l'œil, comme si je parlais à une borne !… Dès le lendemain, Vâssia tomba malade d'une sorte de choléra, et, le soir, j'entends dire qu'il était mort.

On l'enterra. Mâchénnka n'alla pas au cimetière, ne voulant pas montrer aux gens sa figure éhontée et ses bleus ; et bientôt, dans le corps des bourgeois, coururent des racontars que Vâssia n'était pas mort de sa belle mort, que sa femme l'avait détruit. Le bruit en parvint aux autorités. On déterra Vâssia. On l'ouvrit, on le dépeça, et on lui trouva de l'arsenic dans l'estomac.

L'affaire était claire comme de donner à boire. La police arriva, emmena Mâchénnka et avec elle Koûzka l'infortuné. On la mit en prison. Une femme avait fait une frasque, et Dieu la punissait…

On la jugea huit mois après… Je me la rappelle, assise sur le banc, avec sa capote grise et un fichu blanc, toute petite, pâlotte, les yeux vifs. Elle faisait pitié à voir. Derrière elle était un soldat avec un fusil. Elle n'avoua rien. Les uns, à l'audience, disaient qu'elle avait empoisonné son mari ; les autres témoignaient que le mari, de désespoir, s'était empoisonné lui-même. J'étais cité comme témoin. Quand je fus interrogé, j'expliquai tout en conscience. « C'est son crime, dis-je. Il n'y a pas à le cacher. Elle n'aimait pas son mari, et

avait son caractère… »

On commença à délibérer le matin, et, sur le soir, on apporta le verdict : travaux forcés en Sibérie pour treize ans.

Après ce jugement, Mâchénnka resta environ trois mois à notre prison. J'allais la voir, et, par humanité, lui portais du sucre, du thé. Parfois, en me voyant, elle se mettait à trembler de tout son corps ; elle agitait les mains ; elle marmottait : « Va-t'en ! va-t'en ! » Et elle serrait Koûzka contre elle, comme si elle craignait que je ne le lui ravisse. – « Voilà, disais-je, où tu en es venue ! Ah ! Mâcha, Mâcha ! âme perdue ! Tu ne m'as pas écouté quand je te prêchais la raison, pleure maintenant. Tu es seule coupable, disais-je ; ne t'en prends qu'à toi. » Je la sermonne, et elle me dit : « Va-t'en, va-t'en ! » Et elle se presse contre le mur avec Koûzka, et tremble. Quand on l'envoya de notre prison à celle du gouvernement, j'allai la voir à la gare, et glissai un rouble dans son paquet pour le salut de son âme. Mais elle n'arriva pas en Sibérie… Elle tomba malade de la fièvre à la prison du gouvernement et y mourut. »

– À une chienne, mort de chien, dit Dioûdia.

« On ramena Koûzka à la maison de sa mère… Après avoir songé, songé, je le pris chez moi. Eh quoi ? bien que rejeton de prisonnière, c'est pourtant une âme vivante, baptisée !… On en a pitié… J'en ferai un commis, et, si je n'ai pas d'enfants, j'en ferai un marchand. À présent, quand je vais quelque part, je le prends avec moi pour qu'il s'habitue. »

Tant que Matviéy Savvitch raconta, Koûzka demeura assis sur une pierre près du portail, la tête appuyée sur ses deux mains, regardant le ciel ; il ressemblait de loin, dans l'obscurité, à une racine d'arbre.

– Koûzka, lui cria Matviéy Savvitch, va te coucher !

– Oui, il est temps, dit Dioûdia en se levant. Il fit un long bâillement et ajouta :

– On veut toujours vivre à sa tête, on n'écoute pas, et voilà, ça arrive comme on l'a cherché !…

Sur la cour, la lune montait déjà dans le ciel. Elle courait vite dans une direction, et les nuages, sous elle, couraient dans l'autre. Les nuages la dépassaient, mais on la voyait toujours sur la cour. Matviéy

Savvitch fit une prière, tourné vers l'église, et, ayant souhaité bonne nuit à tous, s'étendit par terre près de sa charrette.

Koûzka pria aussi, s'étendit dans la charrette, et se couvrit de son surtout. Pour être plus à l'aise, il fit un trou dans le foin et se replia de façon à ce que ses coudes touchassent ses genoux. On vit, de la cour, Dioûdia allumer une bougie, mettre ses lunettes et s'installer avec un livre dans le coin garni d'icônes ; il lut longtemps, en s'inclinant.

Les voyageurs s'endormirent. Afanâssiévna et Sôphia s'approchèrent de la charrette et se mirent à regarder Koûzka.

– Il dort, le pauvre petit orphelin ! dit la vieille. Maigriot, chétif, rien que les os ! Il n'a pas sa mère, et personne ne le nourrit comme il faut.

– Mon Grichoûtka[31], dit Sôphia, doit avoir deux ans de plus. Il vit dans l'esclavage, à la fabrique, sans sa mère. Le patron le bat peut-être. Quand j'ai vu ce soir ce petit garçon, et me suis souvenue de mon Grichoûtka, le sang de mon cœur s'est figé.

Il y eut une minute de silence.

– Il ne se souvient probablement plus de sa mère, dit la vieille.

– Comment s'en souviendrait-il ?

Et de grosses larmes coulèrent des yeux de Sôphia.

– Il s'est roulé en boule… dit-elle en sanglotant, toute riante d'attendrissement et de pitié, le pauvre petit orphelin !

Koûzka eut un sursaut et ouvrit les yeux. Il vit devant lui un visage laid, grippé, en larmes ; à côté, un autre visage, celui d'une vieille, édentée, à menton pointu, à nez busqué ; au-dessus d'elle, le ciel sans fond, avec des nuages, et la lune qui fuyaient ; et il poussa un cri d'effroi. Sôphia fit aussi un cri. L'écho leur répondit à tous deux, et, dans l'air dense, un émoi passa. Dans le voisinage, le veilleur agita sa crécelle, un chien aboya ; Matviéy Savvitch, murmurant quelque chose, se retourna sur un côté.

Le soir, tard, quand Dioûdia et la vieille dormaient, ainsi que le veilleur voisin, Sôphia sortit et s'assit sur le banc près de la porte. Elle avait chaud, et, tant elle avait pleuré, mal de tête. La rue était large et

longue : deux verstes à droite, deux verstes à gauche ; on n'en voyait pas la fin. La lune était déjà sortie de la cour ; elle se trouvait derrière l'église. Le clair de lune inondait l'un des côtés de la rue, l'ombre noircissait l'autre ; les longues ombres des peupliers et des pots à sansonnets barraient toute la rue, et l'ombre de l'église, noire et terrible, largement étendue, envahissait le portail et la moitié de la maison de Dioûdia. Tout était calme, désert. Au bout de la rue, on entendait par intermittences une musique à peine distincte. C'était sans doute Aliôcha qui jouait de son accordéon.

Dans l'ombre du pourtour de l'église, quelque chose marchait. On ne pouvait distinguer si c'était quelqu'un ou une vache, ou peut-être n'y avait-il personne, et, seul, un oiseau de nuit grouillait-il dans les arbres. Mais voilà qu'une forme sortit de l'ombre, s'arrêta et dit quelque chose avec une voix d'homme ; ensuite la forme disparut dans la ruelle de l'église. Peu après, à deux toises de la porte, parut une autre figure. Elle venait de l'église droit au portail ; apercevant Sôphia sur le banc, elle s'arrêta.

– C'est toi, sans doute, Varvâra ? demanda Sôphia.

– Et si c'était moi ?

C'était Varvâra. Elle resta debout une minute, puis, s'étant approchée du banc, elle s'assit.

– D'où viens-tu ? demanda Sôphia.

Varvâra ne répondit mot.

– Pourvu, jeunesse, que tu ne récoltes pas quelque malheur en courant ! dit Sôphia. As-tu entendu dire comme Mâchénnka fut battue à coups de guides et à coups de pieds ? Prends garde que cela ne t'arrive !

– Eh ! que ce soit !

Elle se mit à rire dans son fichu et dit à voix basse :

– Je viens de m'amuser avec un popichon.

– Tu blagues ?

– Ma parole.

– C’est un péché ! murmura Sôphia.

– Eh ! que ce soit !… Quoi regretter ? Si c’est un péché, que c’en soit un ! Mieux vaut que la foudre me tue qu’une vie pareille. Je suis jeune, bien portante, et mon mari est bossu, me dégoûte. Il est brusque, pire que le maudit Dioûdia. Quand j’étais fille, je ne mangeais pas à ma faim, j’allais nu-pieds, et j’ai lâché ces gueux ; j’ai désiré la richesse d’Aliôchka et suis tombée comme le poisson dans la nasse. J’aimerais mieux coucher avec une vipère qu’avec ce galeux d’Aliôchka. Et ta vie, à toi ? Je ne voudrais pas la voir ! Ton Fiôdor t’a envoyée de la fabrique chez son père et a pris une autre femme. Ils t’ont enlevé ton fils et l’ont mis en esclavage. Tu travailles comme un cheval, sans entendre une bonne parole. Mieux vaut toute sa vie s’ennuyer fille, mieux vaut prendre cinquante copeks aux popichons, mieux vaut aller mendier, ou se jeter, la tête en bas, dans un puits…

– C’est un péché ! murmura de nouveau Sôphia.

– Eh ! que ce soit !

Quelque part, derrière l’église, les trois voix, deux ténors et une basse, se mirent à chanter la même chanson triste. Et, derechef, on ne pouvait distinguer les paroles.

– Les court-la-nuit… fit Varvâra en riant.

Et elle se mit à conter à mi-voix comment elle courait les nuits avec le fils du pope, ce qu’il lui disait, quels étaient ses amis, et comment elle avait été avec des fonctionnaires et des marchands de passage. De la chanson triste on en était venu à la vie joyeuse. Sôphia se mit à rire ; cela lui semblait un péché, et, en même temps, elle avait peur, et cela l’amusait d’écouter. Et elle enviait Varvâra, regrettant de n’avoir pas péché quand elle était jeune et belle…

À la vieille église du cimetière, il sonna minuit.

– Il est temps de dormir, dit Sôphia en se levant ; Dioûdia peut nous surprendre.

Elles entrèrent doucement dans la cour.

– Je suis partie, dit Varvâra apprêtant sa couche sous la fenêtre, et n’ai pas entendu ce qu’il disait de Mâchénnka.

– Il a dit qu'elle est morte en prison ; elle a empoisonné son mari.

Varvâra, se couchant auprès de Sôphia, réfléchit et dit à voix basse :

– Moi je ferais bien périr mon Aliôchka, et je ne le regretterais pas.

– Tu te vantes ! Que Dieu soit avec toi !

Quand Sôphia s'endormait, Varvâra se pressant contre elle, lui chuchota :

– Faisons disparaître Aliôchka et Dioûdia !

Sôphia, tressaillant, ne répondit rien ; puis elle ouvrit les yeux et regarda longtemps le ciel sans ciller.

– Les gens le sauront, dit-elle.

– Ils ne le sauront pas. Dioûdia est déjà vieux ; il a l'âge de mourir ; et on dira qu'Aliôchka est crevé d'ivrognerie.

– Ça fait peur… Dieu nous tuera.

– Eh ! que ce soit !…

Ni l'une ni l'autre ne dormait ; elles songeaient en silence.

– Il fait froid, dit Sôphia, commençant à trembler de tout son corps. Il va probablement être bientôt le matin. Dors-tu ?

– Non… Ne m'écoute pas, ma colombe, murmura Varvâra ; je me fâche contre ces maudits, et ne sais pas moi-même ce que je dis ; dors, sans quoi l'aube va bientôt paraître… Dors…

Toutes deux se turent, s'apaisèrent et, bientôt, s'endormirent.

La vieille se réveilla avant tout le monde. Elle réveilla Sôphia et alla avec elle sous l'appentis traire les vaches. Aliôchka, le bossu, rentra tout à fait ivre, sans son accordéon. Ses genoux et sa poitrine étaient couverts de poussière et de paille ; il était probablement tombé en route. Titubant, il se rendit sous l'appentis, et, sans se déshabiller,

se laissa choir sur les traîneaux ; et, aussitôt, ronfla.

Quand, au soleil levant, les croix de l'église, puis la fenêtre flambèrent d'un feu vif, et que sur l'herbe, gorgée de rosée, les ombres des arbres et la grue du puits s'allongèrent, Matviéy Savvitch sauta en place et se hâta.

– Koûzka, cria-t-il, lève-toi ; il est temps d'atteler. Trotte !

Le branle-bas matinal commença. Une jeune juive, à robe à volants marrons, amena un cheval boire dans la cour. La grue du puits grinça plaintivement ; le seau cogna… Koûzka ensommeillé, appesanti, couvert de rosée, assis dans le chariot, mettait paresseusement son cafetan et, entendant l'eau tomber du seau dans le puits, se recroquevillait de froid.

– La tante, cria Matviéy Savvitch à Sôphia, secoue un peu mon garçon pour qu'il aille atteler !

À ce moment-là, Dioûdia criait par la fenêtre :

– Sôphia, fais payer un copek à la juive pour l'abreuvoir ! Ils en prennent l'habitude, les galeux.

Dans la rue, çà et là, les brebis couraient en bêlant. Les femmes criaient après le pâtre, et, lui, jouant du pipeau, faisait claquer son fouet, ou leur répondait d'une grosse voix, sourde et enrouée. Trois brebis entrèrent en courant dans la cour, et, ne trouvant pas le portail, se heurtèrent à la palissade. Varvâra, éveillée au bruit, prit à brassée sa literie et se dirigea vers la maison.

– Tu pourrais au moins faire sortir les brebis ! lui cria la vieille. Quelle dame tu fais !

– Voilà, encore !… grogna Varvâra en entrant dans la maison ; je vais faire du travail pour vous, hérodes !…

On graissa la charrette et on attela. Dioûdia sortit, le boulier en mains, s'assit sur l'avant-porte et se mit à compter combien les voyageurs devaient pour leur coucher, l'avoine et l'abreuvoir.

– Tu prends trop cher pour l'avoine, grand-père ! lui dit Matviéy Savvitch.

– Si c’est trop cher, il ne fallait pas en demander. Nous ne te forçons pas, marchand !

Quand les voyageurs allèrent vers la voiture pour y monter et partir, une circonstance les retint une minute : Koûzka avait perdu son bonnet.

– Où l’as-tu donc fourré, petit cochon ? lui cria Matviéy Savvitch en colère. Où est-il ?

Le visage de Koûzka se tourmenta de peur ; il se jeta de côté et d’autre autour de la voiture, et, ne trouvant pas son bonnet, courut au portail, puis sous l’appentis. La vieille et Sôphia l’aidaient à chercher.

– Je t’arracherai les oreilles, saligaud ! cria Matviéy Savvitch.

On retrouva le bonnet au fond de la voiture. Koûzka, en ayant, de sa manche, fait tomber la paille, le mit ; et, timide, toujours avec une expression d’effroi, comme s’il craignait qu’on ne le frappât par derrière, il monta dans le véhicule.

Matviéy Savvitch se signa ; le domestique tira les rênes, et la voiture, s’ébranlant, sortit de la cour.

1891.

UN MEURTRE

I

À la station Progônnaïa[32], on chantait complies. Devant la grande icône, peinte en couleurs claires sur fond d'or, se pressait la masse des employés de la gare, avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que les bûcherons et les scieurs de long qui travaillaient aux alentours. Tous restaient silencieux, fascinés par l'éclat des cierges et le hurlement de la tempête de neige qui s'était déchaînée à l'improviste, bien que ce fût la veille de l'Annonciation. Le vieux prêtre de Védéniâpino officiait. Le sacristain et Matviéy Térékhov chantaient.

Le visage de Matviéy rayonnait. En chantant il allongeait le cou, comme s'il voulait s'envoler. Il récitait le Canon d'une voix douce et pénétrante sur les mêmes notes hautes avec lesquelles il chantait. Lorsqu'on en fut à *la Voix des Archanges*[33], il balança la main comme un maître de chapelle, s'efforçant de se mettre au ton de la basse sourde du vieux sacristain, et obtint de sa voix de ténor quelque chose d'extraordinairement compliqué. On voyait qu'il éprouvait un grand plaisir à chanter.

Mais l'office prit fin. Tout le monde se dispersa sans bruit. La station redevint noire et vide, et ce fut le grand silence des gares, isolées dans les champs ou les bois, lorsque le vent mugit, sans que l'on entende rien autre chose, et que l'on sent autour de soi tout le vide, toute l'angoisse de la vie qui s'écoule lentement.

Matviéy habitait non loin de la station, à l'auberge de son cousin, mais il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Assis près du comptoir de la buvette, il racontait à mi-voix :

– À la faïencerie, nous avions formé une maîtrise, et je dois vous dire que, bien que nous fussions de simples ouvriers, nous chantions comme de vrais chantres, magnifiquement. Souvent, on nous invitait en ville, et quand le grand vicaire de Mgr Iohanne officiait à l'église de la Trinité, les chantres de l'évêché chantaient à droite du chœur, et nous, à gauche. On ne se plaignait, en ville, que d'une chose : nos chants duraient trop. « Les chantres de l'usine, disait-on, traînent en longueur. » Il est vrai que nous commencions à sept heures les prières de saint André et les Louanges, et nous ne finissions qu'après onze

heures. Parfois, nous ne rentrions à la fabrique que vers une heure. Ah ! que c'était bien, Serguiéy Nicânorytch ! soupira Matviéy, même très bien ! Mais, ici, dans la maison où je suis né, il n'y a aucune joie… L'église la plus près est à cinq verstes ; avec ma faible santé je ne peux m'y rendre, et, d'ailleurs, il n'y a pas de chantres. Et dans notre famille, aucune tranquillité ! Tout le jour, du bruit, des injures, la malpropreté… Nous mangeons tous au même plat, comme des moujiks, et on trouve des cafards dans la soupe… Dieu ne veut pas m'accorder la santé, sans cela je serais parti depuis longtemps.

Matviéy Térékhov n'était pas encore vieux. Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Mais son air maladif, sa figure ridée et sa barbe clairsemée, déjà presque grise, le vieillissaient beaucoup. Il parlait d'une voix faible, prudente. Quand il toussait, il se prenait la poitrine, et, à ces moments-là, son regard devenait inquiet, agité comme celui des gens qui ont grand'peur des maladies. Il ne précisait jamais au juste ce dont il souffrait, mais il aimait à raconter longuement que jadis, à la fabrique, il avait, en soulevant une lourde caisse, pris un effort, qui avait dégénéré en hernie, et l'avait contraint à quitter son emploi et à revenir au pays. Malgré tout, il ne pouvait pas expliquer exactement ce que c'est qu'une hernie.

– Je dois avouer, continua-t-il en se versant du thé, que je n'aime pas mon cousin. Il est mon aîné ; le juger est un péché, je crains notre Seigneur Dieu ; mais je ne peux le supporter. C'est un homme hautain, dur, insolent, un tyran pour les siens et pour ses ouvriers ; et il ne va pas à confesse. Dimanche dernier, je lui demande gentiment : « Frère, allons à la messe à Pakhômovo ! » Il répond : « Je ne veux pas y aller ; le pope, me dit-il, est joueur.) » Ce soir, il n'est pas venu ici parce que, dit-il, le curé de Védéniâpino fume et boit de la vodka. Il n'aime pas le clergé. La messe, les heures et les vêpres, il se les chante lui-même, et sa sœur lui sert de chantre. Il entonne : « Prions Dieu ! » et elle, d'une voix grêle, répond, comme une dinde : « Seigneur, ayez pitié de nous !… » C'est un péché, voilà tout. Je lui dis chaque jour : « Revenez à la raison, mon frère ! faites pénitence ! » Mais il n'y prête aucune attention.

Le buvetier versa cinq verres de thé et les porta sur un plateau dans la salle d'attente des dames. À peine y fut-il entré qu'on entendit une voix masculine crier :

– Est-ce une façon de servir, groin de porc ? Tu ne sais pas servir !

C'était la voix du chef de gare. Une protestation timide se

produisit, puis, à nouveau, un cri irrité et strident :

– Sors d'ici !

Serguiéy Nicânorytch revint, très penaud :

– Il y eut un temps, fit-il doucement, où des comtes et des princes étaient satisfaits de mon service, et, à présent, voyez-vous ça, je ne sais même plus servir du thé !… Il m'attrape devant le prêtre et des dames !

Jadis le buvetier avait eu beaucoup d'argent et tenait le buffet d'une grande gare de bifurcation, dans un chef-lieu de gouvernement. Il portait alors un frac et avait une montre en or. Mais ses affaires tournèrent mal, il dépensait tout son avoir en matériel, les garçons le volaient, et, s'étant peu à peu endetté, il dut prendre une gare moins importante. Là, il fut quitté par sa femme, qui emporta toute l'argenterie, et passa alors à une troisième gare, encore moindre, où l'on ne servait pas de plats chauds ; et il fit ensuite un quatrième buffet. Dégringolant toujours, il avait abouti à Progônnaïa. Il n'y débitait que du thé, de la mauvaise vodka, des œufs durs et du saucisson coriace, qui sentait le goudron, et que, par dérision, il appelait lui-même du saucisson de musicien ambulant. Serguiéy Nicânorytch était chauve de tout le sommet de la tête ; il avait des yeux bleus à fleur de tête et des favoris épais, comme soufflés, qu'il peignait souvent en se regardant dans un petit miroir. Les souvenirs de jadis le poursuivaient continuellement. Il ne pouvait se faire ni au saucisson de musicien, ni à la grossièreté du chef de gare, ni aux moujiks qui marchandaient. Pour lui, marchander dans un buffet était aussi inconvenant que de marchander dans une pharmacie. Il rougissait de sa pauvreté et de son humiliation ; et cette honte était le principal thème de sa vie.

– Le printemps, cette année, vient tard, dit Matviéy, prêtant l'oreille. Tant mieux ; je n'aime pas le printemps. Au printemps, Serguiéy Nicânorytch, il y a beaucoup de boue. On écrit dans les livres que les oiseaux chantent, qu'il y a des beaux couchers de soleil ; quoi d'agréable à cela ! Un oiseau est un oiseau, voilà tout. J'aime les gens qui sont bien ; j'aime à les écouter parler de *lé*rigion ou à chanter en chœur quelque chose qui est joli ; mais vos rossignols et vos fleurettes, que Dieu les garde !

Il se remit à parler de la faïencerie et de sa maîtrise ; mais Serguiéy Nicânorytch, fâché, ne pouvait se calmer. Il levait sans cesse

les épaules et marmonnait on ne sait quoi. Matviéy lui dit bonsoir et partit.

Il ne gelait pas, les toits commençaient à goutter, mais une épaisse neige tombait. Elle tourbillonnait, rapide, dans l'air, et, sur la voie du chemin de fer, ses blanches nuées s'entre-chassaient. À peine éclairé par la lune qui se cachait quelque part très haut, derrière les nuages, le bois de chênes, de chaque côté de la ligne, rendait un bruissement sourd, prolongé. Lorsqu'une forte tempête les secoue, qu'ils sont effrayants les arbres ! Matviéy marchait sur la route, longeant la ligne, se cachant la figure et les mains, et le vent le poussait. Soudain surgit devant lui un petit cheval, moulé par la neige. Le traîneau raclait les pierres crues de la chaussée, et tout blanc, lui aussi, la tête emmitouflée, le moujik qui conduisait, cinglait le cheval de son fouet. Matviéy se retourna. Mais il ne vit plus ni traîneau, ni moujik, comme si tout cela n'était qu'une apparition. Matviéy, soudainement effrayé sans savoir pourquoi, hâta le pas.

Il eut devant lui le passage à niveau et la petite maison sombre du garde-barrière. La perche en est levée et, auprès, sont accumulées de véritables montagnes de neige. Des nuages de neige tourbillonnent comme sorcières au sabbat. La ligne traverse ici une vieille route – autrefois la grand-route, et que l'on nomme encore ainsi. – À droite, tout près du passage à niveau, se trouve le cabaret de Térékhov, un ancien relais. La nuit, une petite lumière y clignote toujours.

Quand Matviéy y entra, une forte odeur d'encens emplissait toutes les chambres et même le vestibule. Son cousin n'avait pas encore fini de chanter vigile. Dans l'oratoire qu'il s'était installé, se dressait, dans le coin en vue, un buffet de vieilles icônes ancestrales, aux revêtements dorés, et les deux murailles, à droite et à gauche, étaient recouvertes d'icônes, anciennes ou modernes, dans des cadres vitrés, ou sans cadres. Sur une table, couverte d'une nappe traînant jusqu'à terre, se trouvait l'icône de l'Annonciation ; à côté, il y avait une croix en bois de cyprès et un encensoir ; des cierges brûlaient. Près de la table était un lutrin. Matviéy, en passant devant l'oratoire, s'arrêta et jeta un regard par la porte. Iâkov Ivânytch, à ce moment, lisait devant le lutrin ; sa sœur Aglâïa – grande vieille, maigre, en robe bleue, avec un fichu blanc sur la tête, – priait avec lui. Dachoûtka, la fille d'Iâkov Ivânytch, jeune fille de dix-huit ans, laide et toute tachée de rousseurs, était avec eux ; elle était, comme à l'ordinaire, pieds nus, avec la même robe qu'elle avait quand, sur le soir, elle faisait boire le bétail.

« Gloire à toi qui nous as montré la lumière, » psalmodiait Iâkov en s'inclinant jusqu'à terre.

Aglâïa, le menton dans sa main, se mit à chanter de sa voix grêle, glapissante et traînante. En haut, au-dessus du plafond, s'entendaient d'autres voix indéterminées qui semblaient menacer ou annoncer quelque malheur. Depuis un incendie qui avait eu lieu très anciennement, personne n'habitait plus le second étage. On avait cloué des planches aux fenêtres, et des bouteilles vides traînaient entre les poutres. Le vent maintenant y battait et ronflait : il semblait que quelqu'un y courût et trébuchât.

Le cabaret occupait la moitié du rez-de-chaussée ; les Térékhov habitaient l'autre moitié, en sorte que, quand des ivrognes faisaient du tapage, on entendait, dans les chambres, tout jusqu'au dernier mot. Matviéy demeurait près de la cuisine, dans une chambre où se trouvait, au temps du relais, un grand four où l'on cuisait le pain chaque jour. C'est là, derrière le poêle, que couchait Dachoûtka qui n'avait pas de chambre à elle. Toute la nuit le grillon y chantait et les souris se démenaient.

Matviéy, allumant une bougie, se mit à lire un livre qu'il avait emprunté au gendarme de la station. Cependant la prière finit et tout le monde alla se coucher. Dachoûtka commença aussitôt à ronfler ; mais elle se réveilla peu après et dit en bâillant :

– Oncle Matviéy, tu devrais bien ne pas brûler de lumière pour rien.

– La bougie est à moi, répondit Matviéy. Je l'ai achetée de mon argent.

Dachoûtka, s'étant un peu retournée, se rendormit. Matviéy lut encore longtemps. Il n'avait pas envie de dormir, et, lorsqu'il eut fini la dernière page, il prit, dans sa malle, un crayon, et écrivit sur le livre : « Moi, Matviéy Térékhov, j'ai lu ce livre et je le trouve le meilleur de tous les livres que j'ai lus, en foi de quoi j'apporte ma reconnaissance au sous-officier de la direction des gendarmes des chemins de fer, Kouzma Nicolâïév Joukov, possesseur de ce livre précieux. »

Il regardait comme un devoir de politesse de faire des inscriptions de ce genre sur les livres qu'on lui prêtait.

II

Le jour de l'Annonciation, après le départ du train-poste, Matviéy, assis à la buvette, buvait du thé au citron et parlait. Le buvetier et le gendarme Joukov l'écoutaient.

– Il faut vous faire remarquer, disait Matviéy, que, dès mon jeune âge, j'étais attiré par la *lé*rigion. Je n'avais que douze ans que je récitais déjà à l'église les Actes des apôtres. Mes parents s'en réjouissaient et nous allions, ma mère et moi, chaque été en pèlerinage. Les autres enfants chantaient des chansons ou péchaient les écrevisses, et, moi, je restais avec ma mère. Les grandes personnes approuvaient, et il me plaisait, à moi-même, d'avoir une si bonne conduite. Quand ma mère m'eut donné sa bénédiction pour entrer à la fabrique, je chantais à mes moments de repos comme ténor à notre maîtrise ; je ne connaissais pas de plus grand plaisir. Bien entendu, je ne buvais ni ne fumais, et je conservais la pureté de mon corps. Mais comme une pareille direction de la vie ne plaît pas, on le sait, à l'ennemi du genre humain, il voulut, le damné, me perdre ; et il se mit à m'obscurcir la raison, tout comme, maintenant, il fait à mon cousin.

Tout d'abord, je fis vœu de ne pas manger gras le lundi, ni aucun jour ; et, avec le temps, il me vint beaucoup d'autres fantaisies. Les saints pères[34] ont ordonné de manger du pain sec toute la première semaine du grand carême jusqu'au samedi, mais, pour les travailleurs et les faibles, ce n'est pas un péché de boire du thé ; moi, jusqu'au dimanche, je ne me mettais dans la bouche aucune miette que ce soit ; pendant tout le carême, je ne me permettais pas une goutte d'huile, et les mercredis et les vendredis, je ne mangeais rien du tout. La même chose, les autres carêmes[35]. Les gens de notre fabrique, par exemple, mangeaient, pendant le carême de la Saint-Pierre, de la soupe aux choux, bouillie avec du poisson, et moi, à l'écart, je suçais une croûte. Les gens, naturellement, n'ont pas la même force ; mais quant à moi je dois dire que, les jours de carême, je ne souffrais pas, et que, même, plus je faisais de zèle, mieux je me sentais. On n'a faim que les premiers jours du jeûne ; ensuite on s'habitue, cela devient facile, et, au bout d'une semaine, on ne souffre plus du tout. On sent aux jambes un engourdissement, comme si on n'était pas sur la terre, mais soulevé dans un nuage… En dehors de cela, je m'imposais toute sorte d'épreuves ; je me levais la nuit et faisais des prosternations ; je

traînais de lourdes pierres d'un endroit à un autre ; je marchais pieds nus dans la neige ; et, bien sûr aussi, je portais des chaînes de mortification.

Et voilà qu'un beau jour, où je me confessais à un prêtre, j'eus tout à coup une folle idée : « Ce prêtre, me dis-je, est marié, fait gras et fume ; comment peut-il me confesser, et quel pouvoir a-t-il de m'absoudre, quand il est plus pécheur que moi ! Je m'abstiens même d'huile, et lui, je parie, mange de l'esturgeon ! » J'allai trouver un autre prêtre, et, comme un fait exprès, celui-là aussi était gros et gras ; il avait une soutane de soie et froufroutait comme une dame ; et lui aussi sentait le tabac. J'allai dans un couvent faire mes dévotions, et là aussi, mon cœur fut inquiet : il me sembla que les moines ne suivaient pas la règle. À la suite de cela, je ne pus pas trouver de cérémonie à mon goût. À un endroit, on officiait trop vite ; à un autre, on n'avait pas chanté à la Vierge le cantique qu'il fallait ; ailleurs le chantre nasonnait… Il m'arrivait – Seigneur, pardonne-moi, pécheur que je suis ! – il m'arrivait d'être à l'église et de sentir mon cœur trembler de colère. Est-il possible de prier en une telle disposition ? Il me semblait que les gens, à l'église, ne se signaient pas ou n'écoutaient pas de la façon voulue. J'avais beau regarder, je ne voyais que des ivrognes, des mangeurs de gras, des fumeurs, des luxurieux, des joueurs ; moi seul observais les commandements. Le malin diable veillait. Ça allait de mal en pis. Je cessai de chanter à la maîtrise et d'aller à l'église ; je m'imaginais être un juste que choque l'imperfection de l'Église ; autrement dit, pareil à l'ange déchu, je m'élevais, dans mon orgueil, jusqu'à l'invraisemblable.

Après cela, je me mis à me démener pour avoir une chapelle à moi. Je louai, chez une bourgeoise sourde, près du cimetière, loin de la ville, une petite chambre, et y installai un oratoire, comme celui de mon cousin. Mais, moi, j'avais des brûle-cierges et un véritable encensoir.

Dans mon oratoire, je m'en tenais à la règle du Mont-Athos, c'est-à-dire que chaque jour, infailliblement, je commençais les matines à minuit, et, la veille des douze plus grandes fêtes, mes compiles duraient dix heures, et, même, parfois, douze heures. Les moines, d'après la règle, peuvent au moins s'asseoir pendant les récitations de psaumes et de versets ; mais moi, voulant être plus agréable à Dieu que les moines, je restais debout tout le temps. Lectures et chants, j'allongeais tout en versant des larmes, poussant des soupirs et levant les bras au ciel, et, immédiatement après mes prières, sans avoir dormi, je me rendais au travail, et en travaillant, je continuais à prier.

Et l'on commença à dire en ville : « Matviéy est un saint ; Matviéy guérit les malades et les fous. » Je ne guérissais personne, bien entendu, mais on sait que, dès que s'établissent un schisme et une fausse doctrine, on ne peut pas se défaire des femmes ; c'est comme des mouches sur le miel. Il se mit à accourir chez moi toute sorte de vieilles femmes et de vieilles filles. Elles me saluaient jusqu'à terre, me baisaient les mains, criaient que j'étais un saint, et ainsi de suite. L'une d'elles vit même une auréole sur ma tête. Mon oratoire devint trop petit ; je pris une chambre plus grande, et ce fut chez moi une vraie tour de Babel. Le démon s'empara tout à fait de moi, et, de ses dégoûtants pieds fourchus, me cacha la lumière. Nous devînmes tous comme enragés. Je lisais les prières, les vieilles femmes et les vieilles filles psalmodiaient, et, d'être restés longtemps sans manger ni boire, de nous être tenus debout toute une journée, toute une nuit, et plus, un tremblement nous prenait tout à coup, comme la fièvre ; puis, tantôt l'une, tantôt l'autre, poussait un cri : c'en était à faire peur ! Moi aussi, je ne sais pourquoi, je tremblais comme un juif dans la poêle ; et nos pieds commençaient à sauter ! C'est drôle vraiment ! Sans le vouloir on saute et on remue les bras. Puis c'était des cris, des hurlements, et nous dansions tous, et nous courions les uns après les autres jusqu'à tomber ; et c'est ainsi, dans la folie de l'inconscience, que je tombai dans la luxure.

Le gendarme se mit à rire, mais voyant que personne ne riait, il redevint sérieux et dit :

– C'est des buveurs de lait ; j'ai lu qu'il n'y a que de ça au Caucase.

– Mais, reprit Matviéy, s'étant signé devant l'Image et ayant remué les lèvres, la foudre m'épargna. Ma défunte mère priait sans doute pour moi dans l'autre monde. Lorsqu'en ville tout le monde me croyait déjà un saint et que des dames et des beaux messieurs venaient même, à la dérobée, chercher auprès de moi des consolations, j'allai un jour chez notre patron Ôssip Varlâmytch lui demander pardon. C'était le dimanche du pardon[36]. Il ferma sa porte au loquet et nous restâmes tête à tête ; et il se mit à me raisonner.

Je dois vous dire qu'Ôssip Varlâmytch n'était pas un homme instruit ; mais il avait un esprit qui voyait loin ; et tous l'estimaient et le craignaient, parce qu'il était sévère, pieux et travailleur. Il avait été pendant vingt ans peut-être maire et marguillier, et avait fait beaucoup de bien. C'est lui qui a fait caillouter toute la nouvelle rue

de Moscou, a fait repeindre la cathédrale et peindre les colonnes en mala*ft*ite (malachite).

Il ferme donc sa porte et me dit : « Il y a longtemps que je voulais te tenir devant mes yeux, espèce de ci, espèce de là… Tu crois être un saint ? Tu n'en es pas un, mais un apostat, un hérétique, un scélérat !… » Et il y alla, il y alla…

Je ne peux pas vous dire comme il parla bien et avec esprit, – tout à fait comme dans un livre ; – et que c'était touchant ! Il parla au moins deux heures. Ses paroles me convainquirent et m'ouvrirent les yeux ; j'écoutai, écoutai, et, tout à coup, j'éclatai en sanglots.

« Sois, me dit-il, un homme ordinaire ; mange, bois, habille-toi, et prie Dieu comme tout le monde ; tout ce qui sort de l'ordinaire vient du diable. Les chaînes que tu portes, dit-il, viennent de lui, tes jeûnes aussi, ton oratoire aussi ; tout cela, dit-il, c'est de l'orgueil. »

Le lendemain, premier jour du grand carême, Dieu fit que je tombai malade. Je pris un effort en soulevant quelque chose de lourd, et on m'emmena à l'hôpital. Je souffris extrêmement ; je pleurai et je tremblai beaucoup. Je croyais, de l'hôpital, aller tout droit en enfer, et je faillis mourir. Je souffris six mois sur mon lit de douleur, et, dès que je sortis de l'hôpital, mon premier soin fut de faire mes dévotions comme il faut et de redevenir un homme comme avant. Ôssip Varlâmytch me renvoya chez moi en me disant : « Rappelle-toi, Matviéy, que ce qui sort de l'ordinaire vient du diable. »

Et, maintenant, je mange et je bois comme tout le monde ; je prie comme tout le monde… S'il arrive qu'un prêtre sente le tabac ou le vin, je n'ai pas la hardiesse de le juger parce qu'un prêtre est un homme ordinaire. Et, dès qu'on dit que dans une ville ou un village il est apparu, dit-on, un saint homme qui reste des semaines sans manger et qui s'est fait ses règles à lui-même, je comprends de *qui* il s'agit. Voilà, messieurs, l'histoire qu'il y a eu dans ma vie ! Maintenant, comme a fait pour moi Ôssip Varlâmytch, je reprends tant que je peux mon cousin et sa sœur, et les blâme ; mais c'est comme si je prêchais dans le désert ! Dieu ne m'a pas donné le don.

Le récit de Matviéy ne produisit apparemment aucun effet. Serguiéy Nicânorytch ne souffla mot et se mit à serrer ses hors-d'œuvre ; le gendarme dit combien était riche Iâkov Ivânytch, le cousin de Matviéy.

– Il a au moins trente mille roubles, dit-il.

Le gendarme Joûkov, tout roux, la figure ronde (quand il marchait, ses joues tremblaient), reluisant de santé et de bien-être, s'étalait d'habitude, en l'absence de ses chefs, sur sa chaise, et croisait les jambes. Il se balançait en causant et sifflotait négligemment, et avait, à ces moments-là, l'air satisfait et repu comme s'il venait de dîner. L'argent ne lui manquait pas, et il parlait toujours d'argent en homme qui s'y connaît. Il s'occupait de commission, et, quand il y avait à vendre une propriété, un cheval ou une voiture, on s'adressait à lui.

– Oui, il peut bien avoir trente mille roubles ! reconnut Serguiéy Nicânorytch. Votre grand-père, dit-il, à Matviéy, avait une grosse fortune. Très grosse ! Tout est passé à votre père et à votre oncle. Votre père mourut jeune, et votre oncle, après lui, ramassa tout ; ensuite ce fut à Iâkov Ivânytch. Pendant que vous alliez en pèlerinage avec votre mère, et chantiez comme ténor à l'usine, eux, ici, ne se sont pas croisé les bras…

– Il vous revient une quinzaine de mille roubles, dit le gendarme, en se balançant. Le cabaret est indivis, l'argent aussi. C'est comme ça. Moi, à votre place, j'en aurais depuis longtemps saisi le tribunal. Je l'aurais fait, ça se comprend ; mais avant, seul à seul, je lui aurais mis la gueule en sang…

On n'aimait pas Iâkov Ivânytch. Quand quelqu'un n'a pas la foi de tout le monde, cela inquiète même les indifférents en matière de religion. De plus, le gendarme ne l'aimait pas parce qu'il trafiquait, lui aussi, de chevaux et de voitures d'occasion.

– Vous ne tenez pas à faire un procès à votre cousin, dit le buvetier en regardant Matviéy avec envie, parce que vous avez vous-même beaucoup d'argent. Qui a les moyens est bien ; mais moi je mourrai probablement dans la position où je suis…

Matviéy se mit à protester qu'il n'avait pas du tout d'argent, mais Serguiéy Nicânorytch ne l'écoutait pas. Les souvenirs du passé, ceux des offenses qu'il endurait chaque jour l'envahirent ; sa tête chauve se couvrit de sueur ; il rougit et ses yeux clignèrent.

– Maudite vie ! dit-il avec dépit, en jetant le saucisson à terre.

III

Le relais avait été bâti, disait-on, sous Alexandre Ier par une veuve, appelée Avdôtia Térékhov, qui s'y installa avec son fils. Aux voyageurs, passant jadis en poste, la sombre demeure, avec son auvent et son portail continuellement clos, causait, surtout les nuits de lune, une impression d'ennui et de vague inquiétude, comme s'il y vivait des sorciers ou des brigands ; et aussitôt après l'avoir dépassée, le postillon se retournait et fouaillait les chevaux. On ne s'y arrêtait qu'à contre-cœur, parce que les patrons étaient peu avenants et prenaient très cher. La cour était sale, même en été. D'énormes porcs gras s'y vautraient dans la boue, et les chevaux, dont faisaient commerce les Térékhov, y erraient en liberté. Il arrivait que ces chevaux, s'ennuyant, sortaient de la cour, se lançaient comme des fous sur la route, et mettaient en transes les pèlerins. En ce temps-là il y avait un grand trafic. Il passait de longs trains de chariots, et il y eut diverses histoires. Des conducteurs de chariots, par exemple, s'étant pris de querelle, s'y battirent, et tuèrent, il y a une trentaine d'années, un marchand en voyage. Il existe encore, à une demi-verste du relais, sa croix prête à tomber. Il passait des troïkas de poste[37], avec leurs clochettes, de lourdes dormeuses de grands seigneurs et des troupeaux de bêtes à cornes, soulevant des nuages de poussière.

Au temps de la construction du chemin de fer, il n'y eut là, tout d'abord, qu'une halte qu'on appelait le passage à niveau, puis dix ans après on construisit la gare actuelle de Progônnaïa. Sur la vieille route postale le trafic cessa presque entièrement ; seuls l'utilisaient des propriétaires des environs et des moujiks ; au printemps et en automne passait aussi la foule des ouvriers. Le relais devint une auberge. L'étage supérieur brûla ; la rouille jaunit le toit ; l'auvent se déjeta peu à peu ; mais, dans la boue de la cour, se vautraient toujours d'énormes porcs gras, roses et abjects. Comme jadis, des chevaux s'échappaient de la cour, et, enragés, la queue levée, ils couraient sur la route. Au cabaret, on vendait du thé, du foin, de la farine, de la vodka et de la bière, sur place ou à emporter ; on vendait des spiritueux avec crainte, car on ne prenait jamais de licence.

La religiosité avait, de tout temps, distingué les Térékhov, si bien que l'on changeait leur nom en celui de Bogomôlov (les Prieurs, les Dévotieux). Peut-être parce qu'ils vivaient isolés comme des ours,

qu'ils fuyaient les gens, et repensaient tout à leur manière, ils étaient portés aux idées hétérodoxes, aux hésitations en matière de foi, et presque chaque génération avait sa foi particulière.

L'aïeule, Avdôtia, qui avait fait construire le relais, était de l'ancienne croyance[38]. Son fils et ses deux petits-fils, pères de Matviéy et de Iâkov, allaient à l'église orthodoxe, recevaient le clergé et priaient devant les icônes nouvelles avec la même ferveur que devant les anciennes. Son fils, dans sa vieillesse, s'abstint de viande et fit vœu de silence, regardant comme un péché la moindre conversation. Ses petits-fils avaient la spécialité de ne pas comprendre les Écritures simplement, mais d'y chercher toujours un sens caché, assurant que toute parole sainte doit receler quelque mystère.

Dès l'enfance, Matviéy, l'arrière-petit-fils d'Avdôtia, luttait contre ses doutes et fut près de se perdre. Iâkov Ivânytch, son autre arrière-petit-fils, était orthodoxe, mais, à la mort de sa femme, il cessa tout à coup de fréquenter les églises et resta chez lui pour prier. Sa sœur, Aglâïa, suivit son exemple. Elle n'allait pas à l'église et n'y laissait pas aller Dachoûtka. On racontait aussi qu'Aglâïa, dans sa jeunesse, fréquentait, à Védéniâpino, les flagellants, et, qu'en secret, elle continuait à appartenir à cette secte ; c'est pour cela qu'elle portait un fichu blanc.

Iâkov Ivânytch avait dix ans de plus que Matviéy. C'était un très beau vieillard, de grande taille, avec une longue barbe grise lui descendant presque jusqu'à la taille, et avec d'épais sourcils qui lui donnaient une expression sévère et même méchante. Il portait une longue redingote de beau drap ou une pelisse de mouton mérinos noir, et tâchait d'être toujours proprement et convenablement vêtu. Il mettait des caoutchoucs, même par temps sec. Il n'allait pas à l'église, parce que, selon lui, on n'y observait pas strictement les règles, et que les prêtres buvaient du vin en temps défendu et fumaient. Chez lui, il lisait et chantait des prières chaque jour avec Aglâïa. À l'église de Védéniâpino, on ne récitait pas le Canon aux matines et on n'y disait pas les vêpres, même les jours de grandes fêtes. Iâkov Ivânytch, chez M, récitait tout ce qui est indiqué pour chaque jour, sans passer une ligne et sans se hâter, et, quand il en avait le temps, il lisait à haute voix la vie des saints. Dans l'existence quotidienne, il s'en tenait sévèrement aussi aux prescriptions de l'Église. Si, durant le grand carême, il était un jour où le vin fût permis à ceux qui se livrent « à un travail pénible », il en buvait ce jour-là, même s'il n'en avait pas envie.

S'il priait, chantait, brûlait de l'encens et jeûnait, ce n'était pas en

vue de recevoir des récompenses divines, mais pour le bon ordre. L'homme ne peut exister sans la foi, et la foi doit avoir son expression régulière jour par jour de façon à ce que l'on s'adresse, matin et soir, à Dieu, avec les mots convenant au jour et à l'heure où l'on est. Il faut vivre, et, par conséquent prier, comme il plaît à Dieu. Il ne faut donc lire et chanter chaque jour que ce qui Lui plaît ; ce que, autrement dit, prescrit la règle. C'est ainsi que le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean ne doit être lu que le jour de Pâques, et, de Pâques à l'Ascension, on ne peut pas chanter le cantique à la Vierge, et ainsi de suite.

La conscience de bien suivre cet ordre, comme celle de son importance, apportaient à Iâkov Ivânytch, durant la prière, une grande satisfaction. Quand, par nécessité, il devait y apporter quelque modification pour aller, par exemple, en ville, chercher des marchandises ou aller à la banque, sa conscience le torturait et il se sentait malheureux.

Revenu inopinément de sa fabrique, et s'étant installé à l'auberge comme chez lui, son cousin Matviéy s'était mis, dès les premiers jours, à enfreindre cet ordre sacré. Il ne voulut pas prier de compagnie ; il mangeait, buvait du thé à toute heure, se levait tard, prenait, soi-disant parce qu'il était faible de santé, du lait les mercredis et les vendredis. Presque chaque jour, au moment des prières, il entrait dans l'oratoire, s'écriant : « Revenez au bon sens, mon frère ! Repentez-vous, mon frère ! » Iâkov prenait feu à ces mots, et Aglâïa, n'y tenant plus, injuriait Matviéy. Ou bien, la nuit, Matviéy, s'étant furtivement glissé dans l'oratoire, disait à voix basse : « Frère, votre prière n'est pas agréable à Dieu, car il est dit : « Réconcilie-toi d'abord avec ton frère et ne viens qu'ensuite faire ton offrande ; » et vous, vous prêtez de l'argent à intérêt, et vous vendez de la vodka ; repentez-vous ! »

Iâkov ne voyait, dans les paroles de Matviéy, que l'habituelle justification des gens légers et mous qui n'invoquent l'amour du prochain, la réconciliation avec autrui et autres choses semblables, que pour ne pas prier, ne pas jeûner, ne pas lire les livres saints, et qui ne parlent avec mépris de lucre et d'intérêts que parce qu'ils n'aiment pas à travailler ; être pauvre, ne rien amasser et ne rien économiser est bien plus facile que d'être riche.

Néanmoins cela le troublait et il ne pouvait plus prier comme auparavant. À peine entrait-il dans son oratoire et ouvrait-il un livre religieux qu'il commençait à craindre que son cousin ne vînt le déranger. Matviéy, en effet, surgissait bientôt et criait d'une voix

frémissante : « Revenez au bon sens, frère ! Repentez-vous ! » Aglâïa l'injuriait, et Iâkov, également hors de lui, criait :

– Pars de chez moi !

L'autre lui répondait :

– La maison est indivise.

Iâkov se remettait à lire les prières et à chanter, mais il ne parvenait pas à le calmer, et, sans le remarquer lui-même, il faisait des réflexions en officiant. Bien qu'il tînt pour nulles les paroles de Matviéy, il lui revenait maintenant en tête, on ne sait pourquoi, qu'il est difficile à un riche d'entrer au royaume des cieux ; qu'il avait acheté très avantageusement, il y avait trois ans, un cheval volé ; que, du vivant même de sa femme un ivrogne était mort un jour dans son relais, pour avoir trop bu de vodka…

Maintenant, les nuits, il dormait mal et d'un sommeil léger. Il entendait que Matviéy ne dormait pas non plus et soupirait, songeant avec mélancolie à sa fabrique de faïence ; et Iâkov, en se retournant d'un côté sur l'autre, se rappelait le cheval volé, l'ivrogne, et les mots de l'Évangile à propos du chameau…

Il semblait que ses divagations pieuses recommençassent. Et comme un fait exprès, bien que l'on fût à la fin de mars, il neigeait, et la forêt gémissait comme en hiver. On ne pouvait pas croire que le printemps arriverait. Le temps disposait à l'ennui, aux querelles, à la haine, et, la nuit, quand le vent hurlait au premier étage, il semblait que, là-haut, quelqu'un vivait. Des rêveries pieuses s'amassaient peu à peu dans l'esprit ; la tête brûlait ; et il était impossible de dormir.

IV

Le matin du lundi saint, Matviéy entendit de sa chambre Dachoûtka dire à Aglâïa :

– L'oncle Matviéy a dit hier qu'il ne faut pas jeûner.

Matviéy se rappela ce qu'il avait dit la veille à sa nièce, et il se sentit soudain fâché.

– Petite, lui dit-il d'une voix suppliante, comme un malade, ne commets pas de péchés : il faut jeûner pendant les carêmes ; Notre-Seigneur lui-même a jeûné quarante jours. Je t'ai expliqué seulement que, pour un méchant, le jeûne lui-même ne sert de rien.

– Va écouter les ouvriers de fabrique, dit railleusement Aglâïa, ils t'apprendront le bien ! (Sur semaine, elle lavait d'ordinaire le plancher et se fâchait alors contre tout le monde.) On sait comment on jeûne aux fabriques ! Parle un peu à ton oncle, parle-lui de sa chérie, et de la façon dont il lapait avec elle, cette vipère, du lait les jours maigres !… Il sermonne les autres et a oublié sa vipère ! Et demande-lui aussi à qui il a laissé son argent ? À qui ?

Matviéy cachait à tous, comme une plaie malpropre, que, dans la période où, durant ses prières, des vieilles femmes et des vieilles filles couraient et sautaient après lui, il avait eu une liaison avec une femme de la ville, et avait eu d'elle un enfant. En repartant pour son village, il remit à cette femme toutes les économies qu'il avait faites à l'usine, et emprunta à son patron l'argent de son voyage. Il ne lui restait, à présent, que quelques roubles pour s'acheter des bougies et du thé. « La chérie » l'informa dans la suite que l'enfant était mort et lui demanda ce qu'elle devait faire de l'argent. La lettre fut apportée de la gare par un ouvrier ; Aglâïa l'intercepta et la lut ; et, ensuite, chaque jour, elle reprochait « la chérie » à son cousin.

– Neuf cents roubles, c'est une paille ! continuait Aglâïa. Il a donné neuf cents roubles à une vipère qui ne lui est rien, à une jument de fabrique ! Puisses-tu crever !

Lancée, elle cria aigrement :

– Tu te tais ! je te déchirerais, chétif ! Donner neuf cents roubles comme un copek ! Tu aurais dû les mettre au nom de Dachoûtka. Elle est de ta famille et pas une étrangère. Ou bien tu aurais dû les envoyer à Biélov pour les malheureux orphelins de Maria. Et ta vipère ne s'est pas étranglée avec ! Trois fois maudite soit-elle, l'anathème, la diablesse !… Qu'elle crève avant le jour de Pâques !

Iâkov Ivânytch l'appela. Il était temps de dire les heures. Aglâïa se leva, mit sur sa tête son fichu blanc, et entra, déjà calme et modeste, dans l'oratoire, auprès de son frère aimé. Quand elle parlait à Matviéy ou servait le thé aux moujiks, c'était une vieille femme maigre et méchante, aux yeux aigus, mais, à l'oratoire, sa figure devenait pure, attendrie. Elle semblait rajeunie, s'inclinait avec affectation et faisait même la bouche en cœur.

Iâkov Ivânytch commença à lire les heures d'un ton bas et mélancolique, comme il faisait toujours pendant le grand Carême. Au bout de quelques instants il s'arrêta pour déguster le calme qui régnait dans toute la maison ; puis il se remit à lire avec plaisir. Il croisait religieusement les bras, levait les yeux, secouait la tête, soupirait ; mais soudain des voix retentirent. C'était le gendarme et le buvetier qui venaient voir Matviéy. Iâkov Ivânytch ressentait de la gêne à officier et à chanter quand il y avait des étrangers à l'auberge. Entendant des voix, il se mit à lire en sourdine, et lentement. On entendait le buvetier qui disait :

– Le Tartare de Chtchépôvo vend son fonds quinze cents roubles. On peut lui donner cinq cents roubles maintenant et le reste en billets ; aussi, Matviéy Vassîtytch, ayez la grande bonté de me prêter ces cinq cents roubles. Je vous donnerai deux pour cent d'intérêts par mois.

– Est-ce que j'ai de l'argent ! fit Matviéy surpris. Quel argent ai-je ?

– Deux pour cent par mois, fit le gendarme, ça tombe pour vous comme du ciel ! Et le garder chez vous, c'est le laisser manger aux mites, sans autre effet.

Après quoi les visiteurs partirent et le silence se rétablit. Mais à peine Iâkov Ivânytch se remettait-il à lire et à chanter qu'une voix, derrière la porte, demanda :

– Mon cousin, laissez-moi prendre les chevaux pour aller à Védéniâpino !

C'était Matviéy ; et Iâkov fut à nouveau dérangé.

– Lequel prendrez-vous ?… demanda-t-il après avoir réfléchi. Le manœuvre a pris le bai pour emmener le cochon, et, quand je vais avoir fini, je vais aller, avec le poulain, à Choutéïkino.

– Mon cousin, demanda Matviéy irrité, pourquoi pouvez-vous disposer des chevaux, et moi pas ?

– Parce que, moi, je ne vais pas m'amuser ; je vais à mes affaires.

– Notre bien est indivis ; vous devez comprendre que les chevaux le sont aussi, mon cousin !

Un silence se fit. Iâkov ne priait plus, attendant que Matviéy s'éloignât de la porte.

– Mon cousin, dit Matviéy, je suis malade et ne réclame pas la propriété : qu'elle soit à la garde de Dieu ; possédez-la ! Mais donnez-m'en au moins une petite partie pour me soutenir pendant ma maladie. Remettez-la-moi, et je partirai.

Iâkov se taisait. Il aurait bien voulu que Matviéy partît, mais il ne pouvait pas lui donner de l'argent, car tout son capital était engagé dans ses affaires ; et il n'y avait pas encore d'exemple, dans la famille Térékhov, que des frères eussent fait un partage ; partager, c'est se ruiner.

Il se taisait, attendant toujours que Matviéy partît, et il regardait sa sœur, craignant qu'elle n'intervînt, et qu'il n'y eût une nouvelle dispute comme le matin. Quand Matviéy s'éloigna enfin, il se remit à lire les heures, mais il n'y avait plus de plaisir. À force de se prosterner jusqu'à terre, sa tête était devenue lourde et ses yeux se brouillaient ; il éprouvait de l'ennui à entendre sa voix morne, dolente et monotone. La nuit, quand il avait ainsi de la dépression, il se l'expliquait par l'insomnie ; mais, ressentant cela en plein jour, il en fut effrayé. Il commença à lui paraître que des diables étaient juchés sur sa tête et sur ses épaules.

Ayant fini tant bien que mal ses heures, Iâkov, mécontent et fâché, partit pour Choutéïkino.

En automne, des terrassiers, employés à creuser un fossé de délimitation près de Progônnaïa, avaient fait à l'auberge une dépense de dix-huit roubles ; il fallait aller trouver l'entrepreneur pour toucher cet argent. Dégel et chasse-neige avaient dégradé la route ; elle était noire, bossuée d'ornières, et même défoncée par endroits. La neige, sur les côtés, s'était tassée au-dessous du niveau central, en sorte qu'il fallait passer sur une façon d'étroit remblai, et il était très difficile de donner le pas à un autre véhicule lorsqu'on en rencontrait. Le ciel, depuis le matin, s'assombrissait et un vent humide soufflait…

Iâkov vit arriver devant lui une longue file de chariots. C'était des femmes qui menaient des briques. Iâkov dut leur céder la route. Son cheval entra dans la neige jusqu'au ventre ; son traîneau pencha à droite, et l'homme dut s'incliner à gauche pour ne pas tomber. Il resta ainsi tout le temps que les chariots s'écoulèrent très lentement. Dans le vent, il entendait les traîneaux grincer, les maigres chevaux souffler et les femmes dire de lui : « C'est Bogomôlov qui passe. » L'une d'elles ayant regardé avec pitié son cheval, engagé dans la neige, dit vite :

– On dirait qu'il y aura de la neige jusqu'à la Saint-Georges ; ça vous éreinte !

Iâkov, courbé, mal assis, fermait les yeux dans le vent. Il n'entrevoyait que des chevaux et des briques rouges qui passaient ; et peut-être parce qu'il était mal assis et avait mal au côté, il se sentit soudain énervé. L'affaire pour laquelle il était en route lui parut de faible importance ; il songea qu'il aurait bien pu, le lendemain, envoyer son ouvrier à Choutéïkino. Ainsi que dans sa dernière nuit d'insomnie, il se ressouvint à l'improviste de la parabole du chameau ; et différents souvenirs – le moujik qui lui avait vendu un cheval volé, l'ivrogne mort, des femmes lui apportant en gage leur samovar, – traînèrent dans son esprit. Tout marchand tâche sans doute de faire tout le profit qu'il peut ; Iâkov, néanmoins, se sentit dégoûté d'être marchand. Il aurait voulu, de quelque façon, sortir de ce mode d'existence, et il fut ennuyé à l'idée d'avoir encore, le soir, à chanter complies. Le vent lui soufflait en pleine figure et s'insinuait, en sifflant, dans son col ; il lui parut que c'était le vent qui lui chuchotait aux oreilles toutes ces idées, les lui apportant de l'immense champ blanc… Regardant ce champ qu'il connaissait depuis l'enfance, il se rappelait que la même inquiétude et les mêmes pensées le travaillaient en ses jeunes années, alors qu'il avait eu ses vaines rêveries et que sa foi chancelait.

Pris de l'angoisse de rester seul dans ce champ, il tourna bride et suivit lentement les chariots. Les femmes, en riant, disaient :

– Bogomôlov revient.

Chez lui, on n'avait, en raison du carême, fait aucune cuisine ni allumé le samovar ; aussi la journée paraissait-elle très longue. Iâkov Ivânytch avait depuis longtemps rentré son cheval et livré de la farine destinée à la gare ; il s'était mis deux fois à lire les psaumes ; et le soir était loin encore. Aglâïa, ses planchers finis de laver, et, n'ayant plus d'ouvrage, mettait de l'ordre dans son coffre, dont le couvercle était tapissé d'étiquettes de bouteilles. Matviéy, affamé et triste, lisait, ou bien, s'approchant du poêle hollandais, il en examinait longuement les carreaux, qui lui rappelaient la fabrique où il travaillait. Dachoûtka, qui avait fait un somme, se réveilla, et mena le bétail à l'abreuvoir. Comme elle tirait de l'eau, la corde du puits se rompit et le seau tomba. Le journalier alla chercher le crochet pour le sortir, et Dachoûtka, le suivant, – ses pieds nus, rouges comme des pattes d'oie, – marchait dans la neige sale, lui répétant : « Il y a du fond » ; elle voulait dire que le crochet n'atteindrait pas le fond du puits ; mais l'ouvrier ne la comprenait pas. Et, évidemment, elle l'ennuyait, car, soudain se retournant, il lui décocha de vilains mots. Iâkov Ivânytch, sorti à ce moment dans la cour, entendit Dachoûtka lui répondre un chapelet de jurons choisis, qu'elle n'avait pu apprendre au cabaret que des paysans ivres.

– Que dis-tu, éhontée ? lui cria-t-il, effaré ; quels mots dis-tu là !

Elle regarda son père, étonnée, stupide, ne comprenant pas pourquoi on ne peut pas dire des mots pareils. Il voulut la semoncer, mais elle lui parut si sauvage, si bornée, que, pour la première fois, depuis qu'elle était avec lui, il comprit qu'elle ne pouvait croire à rien.

Et toute leur vie, dans cette forêt, dans la neige, parmi les moujiks ivres, au milieu des gros mots et des jurons, lui parut aussi sauvage et bornée que sa fille ; et, au lieu de la sermonner, il y renonça d'un geste, et rentra.

À ce moment, le gendarme et le buvetier revenaient voir Matviéy. Iâkov se souvint que ces hommes n'avaient, eux non plus, aucune foi, et que cela ne les inquiétait en rien. Et la vie lui parut étrange, folle, sans horizon, semblable à celle d'un chien. Nu-tête, il sortit, traversa la cour, et marcha sur la route les poings fermés. La neige tombait à flocons. Sa barbe flottait au vent, et il secouait sans cesse la tête, parce

qu’il sentait un poids sur elle et sur ses épaules, comme si des diables y fussent perchés. Il lui semblait que ce n’était pas lui qui marchait, mais une énorme, une effrayante bête, et que, s’il se mettait à crier, sa voix retentirait comme un hurlement dans tout le champ et la forêt, effrayant toute créature…

V

Quand il rentra, le gendarme était parti, et le buvetier, dans la chambre de Matviéy, comptait quelque chose au boulier. Jadis aussi, il venait presque chaque jour au cabaret ; il y venait voir Iâkov Ivânytch, et, maintenant, il venait voir Matviéy. Il faisait sans cesse des comptes, et sa figure exprimait l'effort et se couvrait de sueur ; ou encore il demandait de l'argent ; ou bien, lissant ses favoris, il racontait de quelle façon il préparait jadis pour des officiers, dans une gare de premier ordre, des fruits rafraîchis, ou servait, dans de grands dîners, la soupe au sterlet. Rien, en ce monde, ne l'intéressait que les buffets, et il ne savait parler que de plats, de services et de vins. Un jour, servant le thé à une jeune dame qui donnait le sein à son enfant, il lui dit, voulant être gentil :

– Le sein de la mère, c'est le buffet de l'enfant.

Ayant terminé ses comptes et demandant de l'argent à Matviéy, il dit qu'il ne pouvait plus rester à Progônnaïa, et répéta plusieurs fois, prêt à pleurer :

– Où irai-je maintenant ? Où irai-je, dites-le moi de grâce !

Matviéy vint ensuite à la cuisine et se mit à peler des pommes de terre bouillies qu'il avait apparemment mises de côté la veille. Tout était paisible, et il sembla à Iâkov Ivânytch que le buvetier était déjà parti. Il était grand temps de commencer les vêpres.

Il appela Aglâïa, et croyant que la maison était vide, se mit à chanter de toute sa voix, sans se gêner. Tout en chantant et lisant, il prononçait en lui-même : « Seigneur, pardonne-moi ! Seigneur, sauve-moi ! » et, sans cesse, coup sur coup, il se prosternait comme s'il voulait se fatiguer. Il ne faisait que redresser la tête, si bien qu'Aglâïa le regardait avec surprise. Il craignait que Matviéy n'entrât, et, certain qu'il viendrait, il ressentait contre lui une sourde colère qu'il ne pouvait rabattre ni par la prière, ni par ses prosternations répétées.

Matviéy ouvrit la porte doucement, doucement, et entra dans l'oratoire.

– C’est un péché ! quel péché !… fit-il avec reproche, en soupirant. Repentez-vous ! Revenez à vous, mon frère !

Iâkov Ivânytch, les poings serrés, sortit rapidement de l’oratoire sans le regarder, pour ne pas le frapper. Comme sur la route, l’instant d’avant, se sentant tel qu’une énorme et terrible bête, il passa du vestibule dans la partie de la maison sale, grise, imprégnée de brouillard et de fumée, où, d’habitude, les moujiks buvaient du thé, et il se mit à marcher de long en large d’un pas si lourd que la vaisselle vibrait sur les étagères et que les tables tremblaient. Il voyait clairement à présent qu’il ne tirait plus satisfaction de sa foi et qu’il ne pourrait plus prier comme par le passé. Il fallait se repentir, revenir à soi, se réformer, vivre et prier différemment ; mais comment prier ? Tout cela n’est peut-être que tentation du diable, et, peut-être, ne faut-il rien de cela ?… Que devenir ? que faire ?… Qui peut l’instruire ?… Quelle désolation !

Iâkov s’arrêta ; et, se prenant la tête, se mit à réfléchir ; mais l’idée que Matviéy était là, tout près, l’empêchait de se recueillir tranquillement ; il rentra vite à la maison.

Assis dans la cuisine devant sa terrine, Matviéy mangeait les pommes de terre. Assises l’une en face de l’autre, près du poêle, Aglâïa et Dachoûtka dévidaient du fil. Entre le poêle et la table se trouvait une planche à repasser sur laquelle était un fer refroidi.

– Ma cousine, demanda Matviéy, laissez-moi prendre de l’huile !

– Qui donc mange de l’huile aujourd’hui ? fit Aglâïa.

– Ma cousine, je ne suis pas un moine, mais un laïque, et, en raison de ma santé, non seulement l’huile, mais le lait même m’est permis.

– Oui, chez vous, à la fabrique, on peut tout.

Aglâïa atteignit sur un rayon une bouteille d’huile et la posa devant Matviéy, la faisant cogner furieusement, éclairée par un mauvais sourire, heureuse évidemment qu’il fût un si grand pécheur.

– Et moi, s’écria Iâkov, je te dis que tu ne peux pas manger d’huile !

Aglâïa et Dachoûtka tressaillirent ; mais Matviéy, comme s’il

n'avait pas entendu, versa de l'huile dans son écuelle et continua à manger.

– Moi, je te dis, cria Iâkov plus haut, devenant tout rouge, que tu ne peux pas manger d'huile !

Et soudain, saisissant l'écuelle et l'élevant au-dessus de sa tête, il la jeta à terre de toute sa force ; l'écuelle vola en morceaux.

– Ne parle pas ! cria-t-il d'une voix furieuse, bien que Matviéy n'eût pas dit un mot… N'ose pas !

Et il frappa la table du poing.

Matviéy pâlit et se leva.

– Mon frère, dit-il, continuant à mâcher, mon frère, revenez à vous !

– Hors de ma maison tout de suite ! cria Iâkov. (La figure ridée de Matviéy, sa voix, les miettes sur ses moustaches, sa mastication, tout le dégoûtait.) Hors d'ici, te dis-je !

– Mon frère, calmez-vous ; un orgueil diabolique vous possède !

– Tais-toi ! (Iâkov frappa du pied.) Sors d'ici, diable !

– Si vous voulez que je vous le dise, poursuivit Matviéy, élevant la voix, commençant lui aussi à se fâcher, vous êtes un apostat, un hérétique. Les démons maudits vous cachent la vraie lumière. Vos prières ne sont pas agréables à Dieu. Repentez-vous tant qu'il est temps ! La mort d'un pécheur est horrible, mon frère ! faites pénitence !

Iâkov le prit par les épaules et le sortit de table. Matviéy devint encore plus pâle. Effrayé, troublé, il murmura : « Qu'est-ce donc là ? Qu'est-ce que c'est que ça ? » Et, se raidissant, faisant effort pour se dégager des mains de Iâkov Ivânytch, il attrapa sans le vouloir son col de chemise, et le lui déchira. Il parut à Aglâïa qu'il voulût frapper Iâkov ; elle poussa un cri, et, saisissant la bouteille d'huile, en frappa de toute sa force sur la nuque son cousin détesté.

Matviéy chancela et son visage devint en un clin d'œil calme et indifférent. Iâkov hors d'haleine, excité, ressentant un plaisir de ce que

la bouteille eût, dans le choc, fait un claquement, comme si elle fût vivante, le retenait, et il indiqua plusieurs fois du doigt à Aglâïa – il se le rappela très bien – le fer à repasser. Et ce ne fut que quand le sang se mit à couler sur ses mains et qu'éclatèrent les sanglots bruyants de Dachoûtka ; ce ne fut que quand la planche à repasser tomba et que, sur elle, Matviéy s'affaissa lourdement ; ce ne fut qu'alors que Iâkov cessa de ressentir de la colère et comprit ce qui était arrivé.

– Qu'il crève, l'étalon d'usine ! dit Aglâïa avec dégoût, sans lâcher le fer à repasser. (Son fichu blanc, maculé de sang, avait glissé sur ses épaules et ses cheveux gris se déroulèrent.) Il n'a que ce qu'il mérite !

Tout devint effrayant. Assise par terre, près du poêle, Dachoûtka tenait du fil en ses mains, sanglotait, ne faisant que s'incliner et proférer, à chaque inclination : « Ham ! ham !… » Mais rien ne parut à Iâkov si effrayant que les pommes de terre bouillies, giclées de sang, sur lesquelles il craignait de marcher. Et une autre chose encore l'effrayait, qui l'accablait comme un lourd cauchemar, lui semblait la plus dangereuse, et qu'il ne put comprendre tout d'abord : c'était Serguiéy Nicânorytch, le buvetier, qui, très pâle, le boulier en mains, debout sur le seuil, regardait avec terreur ce qui se passait dans la cuisine. Lorsque seulement il se tourna pour partir et se dirigea rapidement vers le vestibule, Iâkov comprit qui c'était, et le suivit.

S'essuyant, en passant, les mains à la neige, il réfléchissait. Il se rappela que le journalier lui avait demandé d'aller coucher chez lui au village, et était parti depuis longtemps. La veille, on avait tué un porc ; de grandes taches rouges se voyaient sur la neige, sur le traîneau ; et, même, un côté de la margelle du puits était ensanglanté. Si donc, à présent, toute la famille était tachée de sang, cela ne paraîtrait pas suspect. Cacher le meurtre allait être un supplice, mais laisser venir le gendarme qui sifflerait et sourirait ironiquement, laisser venir les moujiks qui leur lieraient fortement les mains, à Aglâïa et à lui, et les amèneraient triomphalement au canton d'abord, puis en ville ; souffrir qu'en chemin chacun les montrât du doigt et pût dire avec joie : « On amène les Bogomôlov, » cela semblait à Iâkov le pire supplice. Il voulut, de n'importe quelle manière, gagner du temps pour ne pas ressentir cette honte sur-le-champ.

Ayant rattrapé Serguiéy Nicânorytch, il lui dit :

– Je peux vous prêter mille roubles… Si vous parlez, cela ne vous servira de rien ;… et ça ne le ressuscitera pas…

Et, suivant avec peine le buvetier, qui ne se retournait pas et marchait toujours plus vite, il ajouta :

– Je peux même vous donner quinze cents roubles…

Essoufflé, il s'arrêta. Serguiéy Nicânorytch continuait à marcher toujours plus vite, craignant sans doute d'être tué lui aussi. Ce ne fut qu'après avoir dépassé le passage à niveau et être arrivé à mi-chemin de la gare qu'il se retourna un peu et ralentit le pas.

À la gare, et sur la ligne, des feux, rouges et verts, étaient déjà allumés. Le vent était tombé, mais il neigeait à plus gros flocons et la route était redevenue blanche. Et voilà que soudain, presque arrivé à la gare, Serguiéy Nicânorytch s'arrêta, réfléchit une minute et revint résolument en arrière. Il faisait nuit.

– Donnez-moi quinze cents roubles, Iâkov Ivânytch, dit-il à voix basse, tout tremblant ; j'accepte.

VI

Iâkov Ivânytch avait son argent à la banque de la ville, placé en secondes hypothèques. Il ne gardait chez lui que ce qu'il lui fallait pour le roulement. Rentré à la cuisine, il prit en tâtonnant la boîte d'allumettes en fer-blanc, et, tandis que le souffre brûlait sa flamme bleue, il aperçut Matviéy, étendu comme auparavant près de la table, mais déjà recouvert d'un drap ; on ne voyait que ses bottes. Un grillon chantait.

Aglâïa et Dachoûtka n'étaient plus là ; toutes deux, assises dans l'auberge, près du comptoir, dévidaient du fil en silence. Iâkov Ivânytch, une lampe à la main, entra dans sa chambre, retira de dessous son lit une cassette où il gardait l'argent courant. Il n'y avait que quatre cents roubles en menus billets et trente-cinq roubles en argent ; les billets dégageaient une mauvaise, une griève odeur. Ayant mis tout l'argent dans son bonnet, Iâkov sortit dans la cour, puis sur la route. Il marcha, en regardant autour de lui, mais pas de buvetier.

– Hop ! cria Iâkov Ivânytch.

Près de la perche du passage à niveau, une silhouette sombre se détacha et s'approcha en hésitant.

– Pourquoi marchez-vous sans cesse ? fit Iâkov avec dépit, reconnaissant son homme. Tenez, voici l'argent ; il manque peu pour faire cinq cents… C'est tout ce qu'il y a à la maison.

– Bien… Très reconnaissant… marmonna Serguiéy Nicânorytch, prenant l'argent avec avidité, et le fourrant dans sa poche. (Il tremblait ; cela se voyait malgré l'obscurité.) Soyez tranquille, Iâkov Ivânytch… Pourquoi parlerais-je ? J'étais là et je suis sorti. Comme on dit : pour savoir quelque chose, je ne sais rien, et pour avoir vu, je n'ai rien vu…

Et il ajouta en soupirant :

– Vie maudite !

Ils restèrent silencieux une minute, sans se regarder.

– C’est arrivé pour des bêtises, Dieu sait comment… dit le buvetier, tout tremblant. J’étais assis à faire mes comptes quand, tout à coup, j’entends du bruit… Je regarde par la porte, et, pour de l’huile, vous… Où est-il maintenant ?

– Il est là, dans la cuisine.

– Vous devriez l’emmener quelque part… Qu’attendez-vous ?

Iâkov, sans dire mot, reconduisit le buvetier jusqu’à la gare, puis, revenu chez lui, il attela pour emmener Matviéy dans la forêt de Limârovo. Il avait décidé de l’emmener dans le bois, de l’y laisser sur la route et de dire à tous que Matviéy, parti pour Védéniâpino, n’en était pas revenu. Et tous croiraient qu’il avait été tué par des passants. Il savait que cette histoire ne tromperait personne ; mais bouger, faire quelque chose, s’évertuer, était moins torturant que rester à attendre. Il appela Dachoûtka et, avec elle, emmena Matviéy. Aglâïa resta à mettre en ordre la cuisine.

Au retour, Iâkov et Dachoûtka trouvèrent la barrière fermée. Un long train de marchandises passait, traîné par deux locomotives qui soufflaient, laissant échapper de leurs cendriers des gerbes de feu pourpre. À l’approche et dans la traversée de la station, la première locomotive fit un sifflement strident.

– Comme elle siffle… dit Dachoûtka.

Enfin le train fut passé, et le garde-barrière, sans se presser, releva la perche.

– C’est toi, Iâkov Ivânytch, fit-il. Je ne t’avais pas reconnu, tu seras riche[39].

Ensuite, quand ils furent revenus à la maison, il fallait dormir. Aglâïa et Dachoûtka se couchèrent près l’une de l’autre, à terre, dans la salle de l’auberge, et Iâkov s’étendit sur le comptoir. Avant de se coucher, ils ne firent pas de prières et n’allumèrent pas les lampes d’icônes. Tous trois, jusqu’au matin, ne fermèrent pas l’œil et ne dirent pas un mot ; il leur sembla, toute la nuit, que quelqu’un marchait en haut à l’étage vide.

Deux jours après arrivèrent de la ville le commissaire de police rurale et le juge d’instruction ; ils perquisitionnèrent d’abord dans la

chambre de Matviéy, puis dans toute l'auberge. Iâkov, interrogé le premier, répondit que Matviéy était parti le lundi, sur le soir, pour se confesser à Védéniâpino, et qu'il avait dû être tué par les scieurs de long, travaillant sur la ligne. Quand le juge d'instruction demanda comment il se faisait que Matviéy eût été trouvé sur la route et son bonnet à la maison : qu'il était donc allé à Védéniâpino nu-tête ; et lorsqu'on lui demanda pourquoi on n'avait trouvé auprès de lui, sur la neige, aucune goutte de sang, tandis qu'il avait une fracture du crâne et que son visage et sa poitrine étaient noirs de sang, Iâkov se troubla, se déconcerta, et répondit :

– Je ne puis pas le savoir.

Il arriva précisément ce que Iâkov redoutait si fort : le gendarme vint, le commissaire fuma dans l'oratoire. Aglâïa l'accabla d'injures et fut grossière avec l'officier de police. Et lorsqu'on l'emmena de l'auberge avec Iâkov, des moujiks, se pressant à la porte, dirent : « On emmène Bogomôlov. » Et il semblait que tous étaient contents.

Le gendarme, à l'interrogatoire, déclara tout net que Iâkov et Aglâïa avaient tué Matviéy pour ne pas faire de partage avec lui, et que Matviéy avait de l'argent en propre. Si, lors de la perquisition, on n'en avait pas trouvé, c'est évidemment que Iâkov et Aglâïa l'avaient pris. On interrogea même Dachoûtka. Elle dit que son oncle et sa tante se querellaient chaque jour et étaient près de se battre à propos d'argent, et que son oncle Matviéy était riche, parce qu'il avait donné neuf cents roubles à une bonne amie.

Dachoûtka demeura seule à l'auberge ; personne n'y venait plus boire de thé ou de vodka ; elle faisait parfois les chambres, et parfois buvait de l'hydromel et mangeait des craquelins. Mais quelques jours après, comme on interrogeait le garde-barrière, il dit que, tard dans la soirée de lundi, il avait vu Iâkov et Dachoûtka, revenant de Limârova. Dachoûtka fut arrêtée elle aussi. On l'emmena en ville et la mit en prison. Bientôt, sur les dires d'Aglâïa, on apprit que Serguiéy Nicânorytch avait assisté au meurtre. On perquisitionna chez lui et on trouva de l'argent, dans un endroit peu fréquent : dans une botte de feutre. Ce n'était que de la petite monnaie ; il y avait trois cents roubles en billets d'un rouble. Il jura que c'était de l'argent gagné et qu'il y avait plus d'un an qu'il n'avait pas été chez les Térékhov ; mais des témoins déposèrent qu'il était pauvre et était, les derniers temps, dans la plus grande gêne et allait presque chaque jour à l'auberge pour emprunter de l'argent à Matviéy. Le gendarme rapporta que, le jour du meurtre, il était allé lui-même deux fois à l'auberge avec lui pour

l'aider dans son emprunt. On se rappela tout à propos que Serguiéy Nicânorytch, le lundi soir, n'était pas venu pour le train mixte, était allé on ne sait où ; et on l'arrêta aussi, et l'envoya en ville.

Onze mois après eut lieu le jugement.

Fortement vieilli, maigri, Iâkov Ivânytch parlait déjà d'une voix faible, comme un malade. Il se sentait débile, pitoyable, moindre de taille que tout le monde, et il semblait, qu'en raison des souffrances de sa conscience et de ses rêveries pieuses, qui ne le quittaient pas, même en prison, son âme eût vieilli elle aussi et fût exténuée, comme son corps. Lorsqu'il fut dit qu'il n'allait pas à l'église, le président lui demanda :

– Vous êtes dissident ?

– Je ne puis le savoir, répondit-il.

Il n'avait plus aucune foi, ne savait rien, ne comprenait rien. Sa foi ancienne le dégoûtait à présent, lui semblait déraisonnable et obscure. Aglâïa ne s'était pas du tout calmée ; elle continuait à déblatérer contre Matviéy, l'accusant de tous leurs malheurs. Serguiéy Nicânorytch, au lieu de favoris, portait la barbe. À l'audience il rougissait, transpirait, ayant visiblement honte de sa capote grise et d'être sur le même banc que de simples moujiks. Il se défendait avec maladresse, et, voulant prouver qu'il n'avait pas été depuis toute une année à l'auberge des Térékhov, il entrait en querelle avec chaque témoin ; et le public riait. Dachoûtka, en prison, avait engraissé. Elle ne comprenait pas les questions qu'on lui posait ; elle dit seulement que, tandis que l'on tuait son oncle Matviéy, elle avait été très effrayée, puis ça ne lui avait plus rien fait.

Tous quatre furent reconnus coupables d'assassinat ayant pour mobile le vol. Iâkov Ivânytch fut condamné à vingt ans de travaux forcés, Aglâïa à treize ans et six mois, Serguiéy Nicânorytch à dix ans, et Dachoûtka à six ans.

VII

En rade de Doué, à Sakhaline, un bateau étranger s'arrêta, un soir, pour faire du charbon. Le commandant, prié d'attendre jusqu'au matin, ne consentit même pas à attendre une heure, disant qu'il risquerait, si le temps se gâtait la nuit, d'être obligé de partir sans charbon. Dans le golfe de Tartarie le temps peut changer en une demi-heure, et, alors, les côtes deviennent dangereuses. Or le vent avait déjà fraîchi, et la houle augmentait.

De la prison de Voïévodsk, la plus maussade et la plus dure de toutes celles de Sakhaline, une corvée fut envoyée à la mine. Il s'agissait de charger des chalands et de les remorquer jusqu'au bateau, ancré à plus d'un demi-mille de la côte où se ferait le transbordement ; dure besogne, quand le chaland est jeté contre le bateau et que les travailleurs, en proie au mal de mer, tiennent à peine debout.

Tirés de leur couche, ensommeillés, les forçats suivaient la côte, trébuchant dans l'obscurité, leurs fers sonnant ; on distinguait à peine, sur la gauche, la côte escarpée, extraordinairement lugubre, et, à droite, s'étendait la nuit intégrale, impénétrable, où gémissait la mer, rendant un bruit prolongé, monotone : « a… a… a… a… » Ce n'était que quand le gardien, allumant sa pipe, éclairait un soldat d'escorte, avec son fusil, et deux ou trois prisonniers aux traits rudes, ou quand il s'approchait avec son falot tout près de l'eau, que l'on pouvait distinguer les crêtes blanches des vagues les plus proches.

Iâkov Ivânytch, – aux travaux forcés surnommé Balai à cause de sa longue barbe, – faisait partie de cette corvée. Depuis longtemps on ne l'appelait plus, tout simplement, que Iâchka. Il était mal noté, car environ trois mois après son arrivée, ressentant une indicible nostalgie, il avait cédé à la tentation et s'était évadé. Bientôt repris, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, avec octroi de quarante coups de verges. Dans la suite, il fut encore puni deux fois de verges pour déprédation de vêtements de l'État, bien que, les deux fois, ces vêtements lui eussent été volés. Le mal du pays l'avait pris dès le temps où on l'amenait à Odessa. Le train pénitentiaire s'était arrêté, la nuit, à Progônnaïa, et Iâkov, collé à la vitre, avait tâché d'entrevoir son auberge natale. Mais, dans l'obscurité, il n'aperçut rien.

Il n'avait personne avec qui parler de son pays. On avait envoyé Aglâïa au bagne par la Sibérie, et il ne savait où elle se trouvait à présent. Dachoûtka était à Sakhaline, mais avait été donnée comme concubine à un colon, dans un hameau lointain. On n'avait d'elle aucune nouvelle. Une fois seulement un colon, purgeant une peine à la prison de Voïévodsk, raconta à Iâkov que Dachoûtka avait déjà trois enfants. Serguiéy Nicânorytch était valet de chambre chez un fonctionnaire tout près de la prison à Doué ; mais il ne fallait pas compter le voir ; il avait honte de connaître tout forçat de basse condition.

Arrivée à la mine, la corvée fut mise au repos près du débarcadère. On disait qu'il n'y aurait pas de chargement, car le temps ne faisait que se gâter, et le vapeur, sans doute, s'apprêtait à partir. On apercevait trois feux. L'un d'eux bougeait. C'était la vigie qui avait accosté le bateau et semblait revenir pour annoncer s'il y aurait ou n'y aurait pas de travail.

Tremblant au froid d'automne et à l'humidité marine, Iâkov Ivânytch, se serrant dans sa courte pelisse déchirée, regardait fixement, sans ciller, dans la direction de son pays natal. Depuis qu'il avait été emprisonné avec des gens provenus de tous les coins de la Russie – Grands-Russes, Petits-Russiens, Tartares, Géorgiens, Chinois, Finois, Tsiganes, Juifs – et depuis qu'il les avait écoutés parler et avait vu leurs souffrances, il s'était remis à s'adresser à Dieu. Et il lui semblait qu'il connaissait enfin la vraie foi, celle dont il avait eu si grand soif, celle qu'il avait si longtemps cherchée, et que personne, dans sa famille, n'avait trouvée, à commencer par sa bisaïeule Avdôtia.

Iâkov savait tout maintenant et comprenait où était Dieu, et comment on doit le servir ; mais une chose lui restait incompréhensible : pourquoi le sort des hommes est-il si différent ? pourquoi cette simple foi, que les autres reçoivent de Dieu gratis à la naissance, lui avait-elle tant coûté qu'à l'idée de toutes les souffrances et de toutes les horreurs qu'il endurerait évidemment sans trêve jusqu'à sa mort, ses bras et ses jambes tremblaient, comme ceux d'un ivrogne ?

Il regardait avec tension dans les ténèbres, et il lui semblait qu'à travers les milliers de verstes de cette obscurité, il voyait sa patrie, son gouvernement natal, son district, sa gare de Progônnaïa ; qu'il voyait l'ignorance, la sauvagerie, le manque de cœur et l'indifférence obtuse, âpre, animale, des gens qu'il avait laissés là-bas. Ses yeux s'embuaient

de larmes, mais il regardait toujours le lointain espace où luisaient à peine les pâles feux du bateau.

Et son cœur se serrait de nostalgie. Iâkov aurait voulu vivre, revenir chez lui, y raconter sa nouvelle foi et sauver de la perdition ne fût-ce qu'un être au monde, et vivre sans souffrance, ne fût-ce qu'un jour.

La vigie revint et le chef du détachement annonça qu'il n'y aurait pas de chargement.

– En arrière ! commanda-t-il. Attention !

On entendit ramener sur le bateau la chaîne de l'ancre. Un vent fort et pénétrant soufflait déjà. Quelque part, en haut, sur la côte escarpée, des arbres geignaient. La tempête commençait sans doute.

1895.

LE JARDINIER-CHEF

Il y avait une vente de fleurs aux serres des comtes N… Les acheteurs étaient peu nombreux : mon voisin, propriétaire rural, un jeune marchand de bois, et moi. Tandis que les journaliers apportaient nos magnifiques achats et les mettaient sur nos chariots, nous causions de choses et autres, assis près de l'entrée de la serre. Il est extrêmement agréable, par une chaude matinée d'avril, de se trouver dans un jardin, d'y écouter les oiseaux et de voir les fleurs, extraites de la serre, se dodiner au soleil.

Le jardinier-chef dirigeait en personne le chargement des plantes. C'était un respectable vieillard, au large visage rasé, en gilet de fourrure et en manches de chemise. Il s'appelait Mikhâïl Karlovitch. Il restait silencieux, mais prêtait l'oreille à notre conversation, et s'attendait à nous entendre dire quelque chose de nouveau. Il était intelligent, très bon, estimé de tous. On le considérait, on ne sait pourquoi, comme Allemand, bien que son père fût Suédois, sa mère Russe, et qu'il allât à l'église russe. Il parlait russe, suédois et allemand. Il avait beaucoup lu en ces trois langues et l'on ne pouvait lui faire de plus grand plaisir que de lui prêter des livres nouveaux, ou de parler avec lui d'Ibsen, par exemple.

Il avait d'innocentes manies comme celle de se qualifier de jardinier-chef, bien qu'il n'eût pas d'aides-jardiniers. Il avait un air d'extrême importance et de hauteur, et n'admettait pas la contradiction. Il aimait qu'on l'écoutât avec une sérieuse attention.

– Ce jeune lascar, – que vous voyez sur un tonneau d'eau, dit mon voisin, en indiquant un ouvrier à la figure basanée de Tsigane, – je vous le recommande. La semaine dernière, il est passé en jugement pour vol et a été acquitté. On l'a trouvé irresponsable, et, voyez sa tête. Il est des mieux portants. Ces derniers temps, en Russie, on acquitte trop souvent les chenapans en invoquant des états maladifs et nerveux, et, ces acquittements, cette évidente faiblesse, et cette indulgence ; ne donnent rien de bon ; ils démoralisent. Le sentiment de la justice s'émousse chez tout le monde parce qu'on s'habitue à voir

le crime impuni. Et voyez-vous, on peut dire de notre époque le mot de Shakespeare : « En notre temps mauvais et pervers, la vertu doit demander pardon au vice. »

– C'est vrai, accorda le marchand de bois. Depuis que l'on acquitte, les crimes et incendies augmentent ; demandez un peu aux paysans.

Le jardinier se tourna vers nous et dit :

– Pour moi, messieurs, j'apprends toujours un acquittement avec enthousiasme. Je n'ai aucune crainte pour la vertu et la justice, lorsqu'on juge « non coupable » ; j'en ressens même de la joie. Lors même que la conscience me dit que les jurés, en acquittant un criminel, se sont trompés, je triomphe. Jugez-en vous-mêmes, messieurs ! Lorsque les juges et les jurés croient plus à *l'homme* qu'aux pièces à conviction, aux preuves matérielles et aux plaidoyers, est-ce que cette *confiance en l'homme* n'est pas, en elle-même, supérieure à toutes les considérations du monde ?… Cette confiance n'est accessible qu'au petit nombre de ceux qui comprennent et sentent le Christ.

– Voilà une belle idée, dis-je.

– Mais ce n'est pas une idée nouvelle, dit le jardinier en souriant. Je me souviens même d'avoir entendu, il y a bien longtemps, une légende à ce sujet, une très aimable légende. Elle me fut contée par feu ma grand'mère paternelle, une bonne vieille qui me la racontait en suédois ; en russe, cela n'est ni aussi beau, ni aussi classique.

Nous le priâmes de nous raconter la légende sans s'embarrasser de la rudesse de la langue russe. Très satisfait, le jardinier-chef alluma lentement sa courte pipe, et, ayant jeté d'un air sévère un coup d'œil sur ses ouvriers, il commença :

« Un monsieur seul, vieux et laid, appelé Thomson ou de Wilson – peu importe le nom – s'installa dans une petite ville. Il exerçait un noble métier : soigner les malades. Il était toujours sombre, concentré, et ne parlait que quand sa profession l'y obligeait. Il n'allait chez personne et ne faisait qu'échanger un salut muet avec les gens qu'il connaissait. Il vivait pauvrement comme un ascète. C'était un savant, et en ce temps-là, les savants ne ressemblaient pas au commun des hommes. Ils passaient leurs jours et leurs nuits à méditer, à lire et à soigner ; ils considéraient tout le reste comme trivialité et n'avaient

pas le temps de dire des choses inutiles. Les habitants de la ville comprenaient fort bien cela ; ils tâchaient de ne pas importuner le savant de leurs vains bavardages. Ils étaient heureux que Dieu leur eût enfin envoyé quelqu'un sachant soigner les malades et ressentaient de la fierté de ce qu'un homme aussi remarquable habitât leur ville. Ils disaient de lui : « Il sait tout. » Et cela ne suffisait pas encore ; il aurait fallu ajouter : « Il aime tout le monde. » Dans la poitrine du savant battait un cœur merveilleux, un cœur d'ange. Bien que les habitants de la ville fussent pour lui des étrangers, il les aimait comme ses enfants ; pour eux, il ne ménageait même pas sa vie. Il était phtisique et toussait, mais, quand on l'appelait auprès d'un malade, il oubliait sa maladie et ne s'épargnait pas ; il grimpait, tout en étouffant, les raidillons, aussi hauts fussent-ils ; il faisait fi de la chaleur, du froid, de la faim et de la soif. Il n'acceptait aucune rémunération, et, chose étrange, quand un de ses patients mourait, il suivait le cercueil avec les parents ; et il pleurait.

« Il fut bientôt si indispensable en ville, que les habitants s'étonnaient qu'ils eussent pu, jadis, se passer de lui. Leur reconnaissance était sans bornes. Les adultes et les enfants, les bons et les mauvais, les honnêtes et les filous, tous, en un mot, l'estimaient et connaissaient sa valeur. Dans la petite ville et aux environs, nul ne se fût permis de lui faire quelque chose de désagréable et n'y eût pas même pensé. En sortant de chez lui, le savant ne fermait jamais ni portes, ni fenêtres, ayant la parfaite assurance qu'aucun voleur ne se fût décidé à lui nuire.

« Son devoir médical l'obligeait surtout à suivre les grandes routes, à travers bois et monts que hantaient nombre de malandrins affamés et pourtant le docteur se sentait en pleine sécurité. Comme il revenait une nuit de chez un malade, des brigands l'assaillirent dans un bois ; mais dès qu'ils le reconnurent, ils lui tirèrent respectueusement leurs bonnets, lui demandant s'il désirait manger. Et quand il eut répondu négativement, ils lui prêtèrent un bon manteau et le reconduisirent jusqu'à la ville, heureux que le sort leur eût fourni l'occasion de témoigner de quelque façon leur reconnaissance à cet homme généreux. Ma grand'mère, bien entendu, allait jusqu'à dire que les chevaux, les vaches et les chiens connaissaient le docteur et exprimaient de la joie en le voyant…

« Or, cet homme, qui, par sa sainteté, semblait s'être assuré contre le mal, cet homme auquel les bandits et, les forcenés témoignaient de la bienveillance, fut, un jour, trouvé tué.

« Ensanglanté, le crâne brisé, il gisait dans un ravin et son pâle visage exprimait la surprise.

Oui, c'était la surprise, et non l'effroi, qui s'était figée sur son visage lorsqu'il avait vu devant lui un meurtrier. Vous pouvez maintenant vous imaginer l'affliction qui s'empara des habitants de la ville et des environs. Désespérés, n'en croyant pas leurs yeux, tous se demandaient qui avait pu tuer cet homme. Les juges qui firent l'enquête dirent : « Nous avons ici tous les indices d'un meurtre ; mais comme il n'est au monde aucun homme qui ait pu tuer notre docteur, il n'y a évidemment pas là de meurtre, et l'accumulation des faits concordants n'est que pure coïncidence. Il faut présumer, que, en raison de l'obscurité, le docteur est tombé dans le ravin et s'est blessé mortellement.

« La ville entière fut de cet avis. On enterra le docteur et nul ne parlait plus de meurtre. L'existence d'un homme ayant eu l'abjection et l'infamie de tuer le docteur, semblait invraisemblable. L'infamie a ses limites. Est-ce vrai ?

« Mais soudain, figurez-vous, le hasard fit mettre la main sur un meurtrier.

« On avait vu un vaurien, récidiviste, et connu pour sa vie dépravée, vendre au cabaret la tabatière et la montre ayant appartenu au docteur. Lorsqu'on lui apporta les pièces entraînant conviction, il se troubla et raconta un évident mensonge. On perquisitionna chez lui et on trouva dans son lit une chemise aux manches ensanglantées et la lancette à manche d'or du docteur. Quelles preuves fallait-il encore ? On mit en prison le malfaiteur. Les habitants de la ville s'indignèrent, et, en même temps, ils disaient :

« – C'est incroyable ! Cela ne peut être ! Prenez garde de vous tromper ! Il arrive que des preuves soient fausses.

« Au tribunal, le meurtrier niait obstinément. Tout parlait contre lui, et, se convaincre de son innocence était aussi difficile que de croire que cette terre-ci est noire. Mais les juges semblaient avoir perdu la tête ; ils pesaient pour la dixième fois la même preuve, regardaient soupçonneusement les témoins, devenaient rouges, buvaient de l'eau… Les débats, commencés le matin, ne finirent que le soir.

« – Accusé, dit le président au prévenu, accusé, le tribunal te

déclare coupable du meurtre du docteur, et te condamne à…

« Le président voulait dire :

« – … à la peine de mort.

« Mais il laissa choir de ses mains le papier sur lequel était écrite la sentence. Il essuya une sueur froide, et s'écria :

« – Non, Dieu me punisse, si je juge à tort ; mais je jure qu'il est innocent ! Je n'admets pas l'idée qu'il puisse se trouver un homme qui aurait eu l'audace de tuer notre ami le docteur. L'homme n'est pas capable de tomber aussi bas.

« – Oui, convinrent les juges, il n'existe pas un pareil homme.

« – Oui ! répondit la foule en écho. Relâchez-le !

« On remit le meurtrier en liberté et aucune âme ne reprocha aux juges leur injustice. Et, ajoutait ma grand'mère, Dieu, en raison d'une aussi grande confiance en l'homme, pardonna aux habitants de la petite ville tous leurs péchés. Dieu est heureux lorsqu'on croit que l'homme est fait à son image et à sa ressemblance. Il s'afflige lorsque, oubliant la dignité humaine, on juge que des hommes sont pires que des chiens. Qu'importe qu'un verdict d'acquittement fasse du tort aux habitants d'une petite ville, mais, par contre, jugez quelle bienfaisante influence eut sur eux cette confiance en l'homme qui ne peut pas rester lettre morte ! Cette confiance développe en nous des sentiments généreux et nous incite à aimer et à estimer tout homme ; tout homme ! C'est ce qui importe. »

Mikhâïl Karlovitch se tut. Mon voisin voulut répondre quelque chose, mais le jardinier-chef fit un geste signifiant qu'il n'aimait pas les contradictions. Il s'éloigna ensuite vers les chariots et s'occupa, avec un air d'importance, du chargement de nos fleurs.

1894.

AU TRIBUNAL

Dans le bâtiment officiel au crépi cannelle, où siègent tour à tour la commission du zemstvo, la justice de paix, la commission paysanne, celle des boissons, la commission militaire et beaucoup d'autres, tenait audience, dans la ville de district de N…, une session du tribunal d'arrondissement.

Un administrateur local avait dit de la maison cannelle :

– Il y a ici Justicia, Policia, et Milicia ; on se croirait à un Institut de demoiselles nobles[40]…

Mais, apparemment, selon le dicton qu'un enfant confié à sept bonnes perd les yeux, cette maison frappe le nouveau venu, non-fonctionnaire, et l'oppresse, par son aspect triste de caserne, sa vétusté et le manque absolu de tout confort, tant extérieur qu'intérieur.

Même par les plus lumineuses journées de printemps, la maison cannelle semble couverte d'une ombre épaisse, et, dans les claires nuits de lune, lorsque, fondus dans une ombre uniforme, les arbres et les petites maisons des habitants sont plongés dans un doux sommeil, la maison officielle, seule, se dresse laide et inopportune comme un lourd rocher au-dessus d'un modeste paysage. Elle en gâte l'harmonie générale et ne dort jamais, comme si elle ne pouvait pas oublier les lourds souvenirs des fautes passées et restées impunies.

Au dedans, elle a l'air d'une grange on ne peut moins attrayante. Il est étrange que tous ces élégants procureurs, ces membres des commissions, ces maréchaux de la noblesse, qui font, chez eux, des scènes pour la moindre émanation de vapeur ou la plus petite tache sur le parquet, supportent ici des ventilateurs bourdonnants, l'odeur répugnante des résines de fumigation, et des murs perpétuellement sales et suintants.

L'audience s'ouvrit vers dix heures. On procéda immédiatement aux débats avec une remarquable hâte. Les affaires filaient les unes

après les autres et se terminaient vite comme « une messe basse, » en sorte qu'aucune intelligence n'aurait pu se faire une impression complète, succincte, de la masse des visages, des mouvements, des propos et des discours, des malheurs, des vérités et des mensonges, qui coulait là, comme de l'eau de crue… Jusqu'à deux heures, on avait expédié beaucoup de besogne. Deux soldats avaient été condamnés aux travaux publics ; un membre des classes privilégiées fut privé de ses droits civils et envoyé en prison ; un homme fut acquitté ; une affaire fut remise…

À deux heures précises, le président appela « l'affaire du paysan Nicolaï Kharlâmov, inculpé du meurtre de sa femme. »

La composition du tribunal resta la même que pour l'affaire précédente. Seule la place du défenseur fut occupée par un nouveau personnage, un jeune licencié stagiaire, vêtu d'une redingote à boutons de métal.

– Faites entrer le prévenu, ordonna le président.

Tenu prêt depuis longtemps, le prévenu avançait déjà vers son banc. C'était un paysan de grande taille, corpulent, âgé d'environ cinquante-cinq ans, tout à fait chauve, avec une figure apathique et pileuse, à grande barbe rousse. Un petit soldat malingre le suivait avec son fusil.

Presque en atteignant le banc, il arriva une petite mésaventure au petit factionnaire. Il trébucha, et son fusil lui échappa des mains, mais il le rattrapa aussitôt au vol, non sans cependant se cogner fortement le genou avec la crosse. Dans l'assistance s'éleva un rire léger. De douleur, ou, peut-être, de honte de sa maladresse, le petit soldat rougit profondément.

Après l'interrogatoire habituel de l'accusé et la prestation de serment des témoins, la lecture de l'acte d'accusation commença.

Le greffier, pâle, étroit de poitrine, nageant dans son uniforme, avec, sur sa joue, un taffetas gommé – une véritable clinique ambulante, – lisait vite, d'une voix basse et sourde comme un chantre, sans hauts ni bas, comme s'il eût craint de se fatiguer la poitrine. Le ventilateur, bourdonnant sans cesse derrière le prétoire, l'accompagnait ; et tout cela formait une harmonie qui donnait au calme de la salle d'audience un caractère somnolent et somnifère.

Le président, homme assez jeune, myope, au visage extrêmement fatigué, était assis, immobile, dans son fauteuil, la paume d'une main en visière, comme s'il se garantissait les yeux du soleil. Au bourdonnement du ventilateur et de la voix du greffier, il songeait à on ne sait quoi. Lorsque le greffier, avant de commencer à lire une nouvelle page, fit une légère pause, il s'anima tout à coup, regarda le public de ses yeux troubles, puis se baissant à l'oreille de son collègue, il lui demanda :

– Matviéy Pétrôvitch, vous êtes descendu à l'hôtel Démiânov ?

– Oui, chez Démiânov, répondit le collègue, se réveillant aussi.

– J'y descendrai probablement la prochaine fois. Il est impossible, je vous assure, de loger chez Tipiâkov. Du bruit, du vacarme toute la nuit ! On cogne, on sonne ; des enfants pleurent… ; c'est impossible !

Le substitut du procureur, un gros homme brun, à lunettes d'or, à la barbe soignée, restait immobile comme une statue ; la joue appuyée sur son poing, il lisait le *Caïn* de Byron. Ses yeux étaient pleins d'une fiévreuse attention, et ses sourcils, étonnés, se relevaient de plus en plus… Parfois il se rejetait sur le dossier de son fauteuil et regardait un instant devant lui, impassible… ; puis il se replongeait dans sa lecture. Le défenseur, la tête penchée, passait sur la table le gros bout d'un crayon et songeait… Son jeune visage n'exprimait que l'ennui figé et froid, habituel aux écoliers et aux commis, contraints à rester assis chaque jour à la même place et à voir les mêmes figures et les mêmes murs. Le réquisitoire qu'il avait à prononcer ne l'émouvait pas du tout. Qu'était, au fond, ce réquisitoire ? Établi par ordre, d'après un poncif depuis longtemps arrêté, le sentant incolore et triste, sans passion ni feu, il le débiterait devant les jurés, et puis, à travers la boue et la pluie, il se précipiterait à la gare et, de là, en ville, pour y recevoir promptement l'ordre de retourner au plus vite dans quelque autre district, y prononcer un autre réquisitoire… Que c'est donc ennuyeux !

L'accusé toussait d'abord nerveusement dans sa manche et pâlissait ; mais bientôt, la quiétude, la monotonie générale et l'ennui le gagnèrent aussi. Il regardait avec un respect hébété les uniformes des juges, les figures fatiguées des jurés et clignotait tranquillement. Le cadre du tribunal, et la procédure, dont l'attente avait, lorsqu'il était en prison, tant épuisé son âme, agissaient maintenant sur lui de la façon la plus calmante. Il y trouvait tout autre chose que ce qu'il pouvait craindre. Une accusation de meurtre pesait sur lui, et il ne

rencontrait ni visage menaçant, ni regards indignés, ni bruyantes phrases vengeresses, ni intérêt pour son sort extraordinaire. Pas un de ceux qui étaient assis ne leva sur lui un long regard curieux.

Les fenêtres tristes, les murailles, la voix du greffier, l'attitude du procureur, tout cela était empreint d'indifférence bureaucratique et soufflait le froid, comme si le meurtrier n'était qu'un simple accessoire, ou était jugé, non par des hommes vivants, mais par une machine invisible, montée par on ne sait qui…

Le moujik, tranquillisé, ne comprenait pas que l'on était en ce lieu aussi habitué aux drames et aux tragédies de la vie qu'on l'est aux morts dans un hôpital, et que, dans cette indifférence machinale, consistait toute l'horreur et la fatalité de sa situation. Il semble que s'il ne se fût pas tenu calme, se fût levé et se fût mis à supplier, à faire appel à la miséricorde, à pleurer amèrement, et que, même s'il fût mort de désespoir, tout cela, comme une vague sur un rocher, se fût brisé contre l'émoussement des nerfs et l'habitude.

Quand le greffier eut fini, le président se mit, on ne sait pourquoi, à lisser le drap de la table devant lui, regarda longtemps l'accusé de ses yeux mi-clos, puis lui demanda, tournant nonchalamment la langue :

– Accusé, vous reconnaissez-vous coupable d'avoir tué votre femme, le 9 juin au soir ?

– Nullement, répondit l'accusé en se levant et retenant sa capote sur sa poitrine.

Le tribunal procéda rapidement après cela à l'audition des témoins. On entendit deux femmes, cinq moujiks et le garde rural qui avait fait l'enquête. Tous, couverts de boue, fatigués par la route à pied et l'attente dans la chambre des témoins, tristes et sombres, ils déposèrent la même chose. Ils déposèrent que Kharlâmov vivait « bien » avec sa « vieille », comme chacun faisait… Il ne la battait que lorsqu'il s'enivrait. Le 9 juin, au coucher du soleil, la vieille fut trouvée dans l'entrée de l'isba, le crâne brisé. Près d'elle une hache traînait dans une mare de sang. Lorsqu'on pensa à Nicolaï pour lui annoncer le malheur, on ne le trouva ni chez lui, ni dans la rue. On courut tout le village ; on visita tous les cabarets et les isbas, sans le découvrir. Il avait disparu et revint de lui-même deux jours après au bureau cantonal, hâve, déguenillé, tremblant de tout le corps. On le garrotta et on le mit à la chambre d'arrêt.

– Accusé, lui demanda le président, pouvez-vous expliquer au tribunal où vous vous trouviez pendant ces deux jours après le crime ?

– Je marchais dans les champs… sans boire ni manger…

– Pourquoi donc vous cachiez-vous, si ce n'est pas vous qui avez tué ?

– J'avais peur… Je craignais que l'on me condamne…

– Aha !… Bon, asseyez-vous !

On interrogea en dernier lieu le médecin du district qui avait autopsié la femme de Kharlâmov. Il raconta aux juges tout ce dont il se souvenait d'après le procès-verbal d'autopsie et ce qu'il avait eu le temps de retrouver en se rendant au tribunal, le matin. Le président regardait le costume noir, neuf et brillant du médecin, son élégante cravate, ses lèvres qui remuaient ; il l'écoutait, et dans sa tête se formait, comme d'elle-même, cette indolente pensée : « Tout le monde maintenant porte des jaquettes, pourquoi donc s'est-il fait faire une redingote ? Pourquoi une redingote et non pas une jaquette ? »

Derrière le président on entendit un précautionneux bruit de bottines. Le substitut du procureur s'approchait de la table pour prendre un papier.

– Mikhâïl Vladîmirovitch, souffla le substitut à l'oreille du président, ce Koréïski a mené l'enquête avec une négligence étonnante ! Le frère de l'inculpé n'a pas été interrogé, l'ancien du village non plus. On ne comprend rien à la description de l'isba.

– Qu'y faire ? soupira le président, en se rejetant sur le dossier de son fauteuil ; c'est une ruine… un sablier…

– À propos, reprit le substitut, regardez dans le public, au troisième rang à droite… une tête d'acteur… C'est le richard d'ici… Il a près de cinq cent mille roubles de capital comptant…

– Oui ?… On ne le dirait pas à sa mine… Dites, mon petit, si l'on faisait la suspension ?

– Finissons d'abord l'enquête.

– Comme vous voudrez ! Alors – dit le président, levant les yeux sur le médecin – vous estimez que la mort a été instantanée ?

– Oui, par suite d'une lésion importante de la substance cérébrale.

Quand le médecin eut terminé, le président dirigea son regard dans le vide qu'il y avait entre le procureur et le défenseur, et questionna :

– N'avez-vous rien à demander ?

Le procureur, sans détacher les yeux de sa lecture, hocha la tête, mais le défenseur se leva à l'improviste, et, s'étant éclairci la voix, demanda :

– Le docteur peut-il dire si, d'après les dimensions de la blessure, on pourrait augurer quelque chose de… de l'état d'âme de l'inculpé ? Je veux dire : la dimension de la plaie donne-t-elle le droit de penser que l'inculpé fût dans un état d'excitation ?

Le président leva sur le défenseur ses yeux ensommeillés, indifférents ; le procureur abandonna *Caïn* et regarda le président. Ils regardaient, mais leurs traits n'exprimaient ni sourire, ni étonnement, ni incompréhension : rien.

– Il se peut, hésita le docteur, si l'on prend en considération la force avec laquelle… heu, heu… le meurtrier a porté le coup… Du reste… pardonnez-moi… je n'ai pas très bien saisi votre question !…

Le défenseur ne reçut pas de réponse à sa question et n'en éprouva pas la nécessité. Il fut pour lui-même évident que cette question ne lui était venue en tête, et ne lui avait glissé de la langue, que sous l'effet de la tranquillité ambiante, de l'ennui environnant et du ronronnement du ventilateur. Le tribunal, ayant remercié le docteur, passa à l'examen des pièces à conviction. On examina d'abord le cafetan de l'accusé, sur les manches duquel se voyait une brune tache de sang. Kharlâmov, interrogé sur l'origine de cette tache, déclara :

– Trois jours avant la mort de ma vieille, Pénnkov avait fait une saignée à son cheval… J'étais à l'aider, et, naturellement, je… je me suis sali…

– Mais Pénnkov vient de déposer qu'il ne se souvient pas que

vous fussiez là au moment de la saignée du cheval…

– Je ne peux pas le savoir.

– Asseyez-vous.

On passa à l'examen de la hache avec laquelle la vieille avait été tuée.

– Ce n'est pas ma hache, déclara l'inculpé.

– À qui est-elle donc ?

– Je ne peux pas le savoir… Je n'avais pas de hache…

– Un paysan ne peut pas se passer de hache un seul jour ; et votre voisin, Ivane Timoféitch, avec lequel vous arrangiez un traîneau, a déposé que c'était la vôtre…

– Je ne peux pas le savoir, mais je peux dire comme devant Dieu (Kharlâmov étendit le bras devant lui et écarta les doigts), je peux dire comme devant le vrai Créateur… que je ne sais pas depuis combien de temps je n'avais plus de hache… J'en avais une pareille, un peu plus petite, je crois, mais mon fils, Prôkhor, l'a perdue. Deux ans avant de partir pour son service, il alla faire du bois, s'enivra avec les gars, et la perdit.

– Bon, asseyez-vous !

Cette incrédulité systématique et la volonté de ne pas écouter offensaient et exaspéraient apparemment Kharlâmov. Il se mit à cligner des yeux et des taches rouges apparurent sur ses pommettes.

– Je l'affirme comme devant Dieu ! continua-t-il, en allongeant le cou. Si vous ne me croyez pas, veuillez le demander à mon fils, Prôchka ! Prôchka[41], demanda-t-il soudain d'une voix rude, en se tournant brusquement vers le factionnaire, où est la hache ? Où ?

Ce fut un pénible instant. Chacun parut se tasser et se rapetisser… Dans toutes les têtes qui se trouvaient dans la salle, passa, comme un éclair, une même terrible pensée, – la pensée d'une fatale coïncidence ; – et nul n'osa regarder la figure du soldat. Nul n'en voulait croire sa pensée ; on supposait qu'il y avait un malentendu.

– Accusé, s’empressa de dire le président, il est interdit de parler aux factionnaires…

Personne ne voyait la figure du factionnaire et l’angoisse passa dans la salle, comme masquée. L’huissier se leva doucement et sortit sur la pointe des pieds, en balançant le bras. Une demi-minute après, on entendit des pas sourds et les bruits accoutumés pour la relève des sentinelles.

Tout le monde leva la tête, et, comme si de rien n’était, on continua l’affaire…

1887.

TÉNÈBRE

Un jeune gars, aux sourcils et aux cils blancs, à fortes pommettes, en veston de peau de mouton déchiré et hautes bottes de feutre noires, ayant longuement attendu que le docteur du zemstvo revînt chez lui après avoir terminé sa consultation à l'hôpital, l'aborda en hésitant.

– Je viens faire appel à votre bonté, dit-il.

– Que te faut-il ?

Le garçon passa de bas en haut sur le bout de son nez la paume de sa main, regarda le ciel, puis répondit :

– Je viens faire appel à votre bonté… Il y a ici, votre 'oblesse, dans la salle des prisonniers, mon frère Vâsska, maréchal ferrant à Varvârino…

– Oui, et alors ?

– Je, suis, par conséquent, le frère de Vâsska… On est deux chez mon père : lui, Vâsska, et moi, Kyrill. En plus, il y a trois sœurs, et Vâsska est marié ; il a un petit gars… Beaucoup de bouches, et personne pour travailler… Deux ans déjà, à bien compter, qu'à la forge on n'a pas allumé de feu. Moi, je vais à la fabrique d'indienne. ; je ne sais pas ferrer. Et mon père, quel ouvrier peut-il faire ? Ce n'est pas seulement qu'il ne puisse pas travailler : il ne peut même pas manger ; il porte la cuiller à côté de sa bouche.

– Alors que veux-tu donc de moi ?

– Aie cette bonté : laisse partir Vâsska !

Le docteur, étonné, regarda Kyrill, et, sans répondre, continua son chemin. Le garçon le rattrapa et se jeta tout à coup à ses pieds.

– Docteur, bon monsieur, supplia-t-il, clignant des yeux et se

passant la paume de la main sur le nez, fais paraître la bonté de Dieu : laisse Vâsska revenir à la maison. Fais que nous priions éternellement Dieu pour toi ! Votre ’oblesse, laisse-le partir ! Chez nous tous crèvent la faim. La mère pleure tout le long du jour, la femme de Vâsska pleure… c’est comme la mort ! On n’a plus envie de regarder la lumière… Aie cette bonté : laisse-le partir, bon monsieur !

– Mais es-tu bête ou fou ! demanda le docteur en le regardant sévèrement. Comment puis-je le laisser partir ? C’est un condamné.

Kyrill se mit à pleurer.

– Laisse-le partir !

– Pfouh ! quel original tu fais ! Est-ce que j’en ai le droit ? Suis-je un geôlier, voyons ! On me l’amène à soigner à l’hôpital, et je le soigne ; mais le laisser partir, je n’en ai pas plus le droit que de te mettre en prison, tête de sot !

– Mais on l’a arrêté pour rien ! Jusqu’au jugement, si tu comptes, il est resté un an à la force ; et, maintenant, on se demande pourquoi il y est ? Passe encore s’il avait tué quelqu’un, supposons, ou volé des chevaux ; mais comme ça, pour rien, de but en blanc !

– Bon. Mais qu’est-ce que je puis y faire ?

– Ils ont arrêté un moujik sans savoir eux-mêmes pourquoi ! Il était saoul, votre ’oblesse, et ne comprenait rien. Il a même flanqué un coup au père sur l’oreille, et s’est fendu la joue en tombant sur une branche, étant saoul. Deux de nos gars voulant, entends-tu, du tabac turc, lui ont dit d’entrer avec eux, la nuit, dans la boutique de l’Arménien, pour en avoir. Ayant bu, il les a écoutés, l’imbécile ! Ils ont cassé la serrure, tu comprends, se sont introduits, et se sont mis à faire les cent coups. Ils ont mis tout sens dessus dessous, ont cassé les carreaux, répandu de la farine. Des gens saouls, quoi ! Et alors, tout de suite, le garde rural… ceci et cela… le juge d’instruction… Toute une année, ils sont restés à la force, et, il y a eu une semaine mercredi, on les a tous les trois jugés en ville. Derrière eux il y avait un soldat, baïonnette au fusil… Tout le monde prêtait serment. Vâsska était le moins coupable de tous, mais les messieurs ont décidé qu’il était le meneur. Les deux gars ont été remis à la force, et Vâsska envoyé aux compagnies de prisonniers pour trois ans. Pourquoi ça ? Juges-en comme Dieu lui-même !

– Mais encore une fois, je n’y suis pour rien ! Va trouver les autorités.

– J’y ai déjà été ! J’ai été au tribunal. Je voulais présenter une supplique ; on ne l’a pas prise. J’ai été chez le commissaire du district, chez le juge d’instruction ; chacun me dit : « Ça ne me regarde pas ! » Qui est-ce donc que ça regarde ? Et ici, à l’hôpital, tu es le chef ; tu fais ce que tu veux, votre ’oblesse.

– Quel imbécile tu fais ! soupira le docteur. Du moment que les jurés ont décidé, personne n’y peut rien, ni le gouverneur, ni le ministre ; y a-t-il à parler du commissaire de district[42] ? Tu te démènes pour rien.

– Et qui l’a jugé ?

– Messieurs les jurés…

– Quels messieurs est-ce !… Il y avait avec eux nos moujiks. Andréy Goûriev, y était ! Et Aliôchka Khouk !…

– Allons, je prends froid à causer avec toi !…

Le docteur fit un geste de lassitude et se dirigea vivement vers sa porte. Kyrill voulut le suivre, mais, voyant combien la porte avait claqué fort, il s’arrêta. Il resta une dizaine de minutes debout, immobile au milieu de la cour de l’hôpital, regardant, sans remettre son bonnet, le logement du docteur. Il fit ensuite un profond soupir, se gratta lentement la nuque, et se dirigea vers la porte de sortie.

– Chez qui aller ? marmonnait-il en suivant le chemin. L’un dit : « Ça ne me regarde pas, » l’autre : « Ça ne me regarde pas… Qui est-ce donc que ça regarde ? Ma foi, c’est vrai, tant qu’on n’aura pas graissé, ça ne marchera pas. Le docteur, quand je parle, regarde tout le temps mon poing pour voir si je ne vais pas lui donner un billet… Eh bien ! mon vieux, j’irai jusqu’au gouverneur !

Passant un pied devant l’autre, se retournant à toute minute sans besoin, le garçon se traînait paresseusement sur la route, réfléchissant apparemment où il irait… Il ne faisait pas froid et la neige légère craquait sous les pieds. Devant le jeune homme, sur la colline, pas plus loin qu’à une demi-verste, s’étalait la petite ville de district où l’on avait récemment jugé son frère. À droite, on voyait la maison de force avec son toit rouge et des guérites à tous les coins. À gauche, le grand

bois de la ville était couvert de givre. Le calme absolu. Seul un moujik, en cafetan de femme, coiffé d'une grande casquette, marchait devant lui, en toussant et en criant après une vache qu'il menait en ville.

– Bonne santé, l'aïeul ! dit Kyrill en rattrapant l'homme.

– Bonne santé…

– Tu vas la vendre ?

– Non, comme ça… répondit le vieux indolemment.

– Tu es de la ville ?

Ils causèrent. Kyrill raconta pourquoi il venait de l'hôpital et de quoi il avait parlé au docteur.

– Ça, bien sûr, lui dit le vieux, comme ils étaient déjà entrés en ville, le docteur ne connaît pas ces choses-là. Il a beau être un monsieur, il a été instruit pour guérir avec différents remèdes ; mais, pour te donner un bon conseil, ou, disons-le, écrire un procès-verbal, il ne le peut pas. Pour cela, il y a une autorité exprès. Tu as été chez le juge de paix et chez le commissaire ; ceux-là aussi ne peuvent rien dans ton affaire.

– Où donc aller ?

– Pour vos affaires de paysans[43], le principal qui en est chargé, c'est le membre permanent. Va chez lui. C'est M. Sinéôkhov.

– Celui qui habite à Zôlotovo ?

– Oui, à Zôlotovo. C'est lui qui, pour vous, décide tout. Si c'est pour quelque chose qui regarde vos affaires, le chef de police lui-même[44] n'a aucun vrai droit sur lui.

– Ça fait du chemin, frère, pour y aller !… Quinze verstes, je parie, et même plus.

– Qui en a besoin en fait même cent.

– Ça, c'est vrai… Lui présenter une supplique, alors ?

– Là-bas, on te le dira. Si c'est une supplique, le greffier te l'écrira

vivement. Le membre permanent a un greffier.

Ayant quitté le vieux, Kyrill resta quelques instants au milieu de la place, réfléchissant, puis il sortit de la ville. Il avait décidé d'aller à Zôlotovo.

Quatre ou cinq jours après, le docteur, rentrant de sa consultation, revit Kyrill dans la cour. Le garçon, cette fois, n'était pas seul. Il y avait avec lui un vieillard maigre, très pâle, qui ne cessait de balancer la tête, comme un pendule, et de remuer les lèvres.

– Votre 'oblesse, commença Kyrill, je viens encore faire appel à ta bonté. Me voici avec mon père. Laisse partir Vâsska ! Le membre permanent n'a pas voulu me laisser parler. Il m'a dit : « F…-moi le camp ! »

– Votre Haute Noblesse, souffla le vieillard en relevant ses sourcils tremblants, soyez miséricordieux ! Nous sommes pauvres ; nous ne pouvons reconnaître votre honneur ; mais, votre grâce, Kirioûchka[45] ou Vâsska pourront payer en travail. Qu'ils le fassent.

– Nous payerons en travail, dit Kyrill, levant la main comme s'il voulait jurer. Laisse-le partir ! Toutes nos gens meurent de faim. Ils pleurent, ils hurlent, Votre 'oblesse !

Le fils regarda rapidement le père, le tira par la manche et, tous deux, comme au commandement, se jetèrent aux pieds du docteur. Celui-ci fit un geste de découragement et d'ennui, et, sans se retourner, alla rapidement vers sa porte.

1887.

LA CHANCE

À I.-P. Polônnski[46].

Près de la large route de la steppe, appelée la grande voie, un troupeau de moutons passait la nuit.

Deux pâtres le gardaient. L'un, vieillard de près de quatre-vingts ans, édenté, le visage tremblotant, était couché à plat ventre, coudes repliés dans de poussiéreuses feuilles de plantain ; l'autre, jeune garçon aux épais sourcils noirs, encore sans moustaches, aux vêtements de cette simple étoupe dont on fait les sacs à bon marché, regardait, – couché sur le dos, les mains posées sous la tête, – regardait le ciel dans lequel, droit au-dessus de lui, s'éployait la voie lactée et somnolaient les étoiles.

Les bergers n'étaient pas seuls. Dans l'ombre qui, à une toise d'eux, couvrait la route, se détachait en noir un cheval sellé, et, près de lui, s'appuyait à la selle un homme chaussé de hautes bottes, à courte casaquine : apparemment un garde à cheval des maîtres. À en juger par sa silhouette immobile et droite, par ses manières, sa façon de se comporter avec son cheval et avec les pâtres, c'était un homme raisonnable, sérieux, sachant sa valeur. On discernait en lui, même dans l'obscurité, des restes de dressage militaire et cette expression de magnifique condescendance que l'on acquiert au contact quotidien des maîtres et des intendants.

Le troupeau dormait. Sur le fond gris de l'aube qui commençait déjà à envahir la partie orientale du ciel, on distinguait çà et là des silhouettes de moutons qui ne dormaient pas ; debout, tête baissée, ils pensaient à on ne sait quoi. Nées de la seule représentation de la vaste steppe et du ciel, des jours et des nuits, leurs idées traînantes, diffuses, les accablaient et les opprimaient sans doute eux-mêmes jusqu'à en perdre tout sentiment ; et maintenant, comme cloués au sol, ils ne remarquaient ni la présence d'un étranger ni l'inquiétude des chiens.

Dans l'air assoupi et figé planait le bruit monotone qui fait

l'accompagnement inévitable de toute nuit d'été dans la steppe. Les grillons crissaient, sans trêve ; les cailles margottaient ; à une lieue du troupeau, dans le ravin que mouillait un ruisseau et où poussaient des saules, de jeunes rossignols sifflaient nonchalamment.

Le garde à cheval s'était arrêté là pour demander du feu aux bergers. Il avait allumé sa pipe en silence et l'avait fumée toute ; puis, sans dire mot, il s'était appuyé à sa selle et s'était mis à songer. Plongé dans ses pensées, le jeune pâtre, sans faire aucune attention à lui, continua à rester couché et à regarder le ciel. Le vieux, ayant examiné longtemps le garde, lui demanda :

– N'es-tu pas Panntéléy, de la propriété de Makârov ?

– Lui-même, répondit le garde.

– Ah oui, je le vois ! Je ne t'avais pas reconnu : tu seras riche[47]. D'où Dieu t'amène-t-il ?

– De la parcelle de Kovyli.

– C'est loin… Vous louez du terrain à la communauté paysanne[48] ?

– À elle et à d'autres. Nous en donnons à ferme et en louons comme terrain maraîcher. À proprement parler, je vais au moulin.

Un chien de berger, grand et vieux, à longs poils, d'un blanc sale, avec des touffes aux yeux et au nez, qui voulait paraître indifférent à la présence d'un étranger et avait fait paisiblement deux ou trois fois le tour du cheval, se jeta tout à coup, par derrière, sur le garde avec un aboiement sénile, rauque et méchant. Les autres chiens, n'y résistant plus, bondirent eux aussi de leurs places.

– La paix, maudits ! cria le vieux se soulevant sur un coude. Puisses-tu crever, créature du diable !

Quand les chiens se furent tus, le vieux reprit sa pose d'auparavant et dit d'une voix tranquille : À Kovyly, le jour même de l'Ascension, Iéfime Jmènia est mort. Il ne faut pas dire ça la nuit, c'est un péché de juger des gens pareils ; mais c'était un diable de vieux !… Tu as dû en entendre parler ?

– Non, pas entendu !…

– Iéfime Jmènia, l'oncle du maréchal ferrant Stiôpka, tout le district le connaît !… Oh ! oui, c'était un diable de vieux ! Je le connaissais depuis une soixantaine d'années, depuis le temps où l'on amena en char de Taganrog à Moscou le tsar Alexandre, celui qui avait chassé les Français. Nous étions allés ensemble voir passer le tsar, et, de ce temps-là, la grande voie ne tirait pas jusqu'à Bakhmout ; elle allait d'Essaoûlovo à Gorodîchtché ; et, là où est maintenant Kovyli, il y avait des nids d'outardes ; à chaque pas, un nid. Je remarquai alors que Jmènia avait vendu son âme, et que la force impure était en lui. Je juge comme ça que si un homme de condition moujique se tait tout le temps, s'occupe d'affaires de vieilles femmes, fait en sorte de vivre seul, il n'y a en cela rien de bon… Et, dès sa jeunesse, Iéfîmmka[49] se taisait toujours, vous regardait de travers, semblait bouder et se gonfler comme un coq devant une poule. Ce n'était pas son genre d'aller à l'église, de se promener dans la rue avec les garçons ou d'aller au cabaret ; le plus souvent, il restait assis tout seul, ou jabotait avec les vieilles. Étant encore jeune, il se louait déjà pour garder les ruches ou les champs de pastèques. Quand les braves gens venaient dans ses melonnières, il arrivait que ses melons et ses pastèques sifflaient. Une fois, il pécha devant des gens un brochet, et ce brochet se mit à éclater de rire, comme ça : ho ! ho ! ho !

– Ça arrive, dit Panntéléy.

Le jeune berger se retourna sur le flanc et regarda fixement le vieux, en relevant ses sourcils noirs.

– Tu as entendu des pastèques siffler ? demanda-t-il.

– En avoir entendu, je n'en ai pas entendu, Dieu m'a épargné ça, soupira le vieux, c'est des gens qui me l'ont dit. Il n'y a là rien d'ébahissant… Si le malin le veut, il sifflera même dans une pierre. Chez nous, avant l'abolition du servage, un rocher a sifflé trois jours et trois nuits ; je l'ai entendu en personne. Le brochet a éclaté de rire parce que, au lieu d'un brochet, c'était un démon que Jmènia avait attrapé…

Le vieux, se souvenant de quelque chose, se dressa vite sur ses genoux et, se recroquevillant comme s'il avait froid, enfonçant nerveusement ses mains dans ses manches, il nasilla vite, à la façon des paysannes :

– Sauve-nous, Seigneur, et aie pitié de nous ! Un jour, je suivais la

berge à Novopâvlovka. Il allait faire de l'orage et il y avait une de ces tempêtes, telle que Notre Mère, la reine des cieux, nous en préserve !… Je file aussi vite que je peux, et voilà que, du milieu d'un buisson d'aubépines au bord du chemin, – les aubépines étaient alors en fleurs – sort un bœuf blanc. Je me dis : « À qui peut être ce bœuf ? Quelle mauvaise force l'amène ici ? » Le bœuf avance, remue la queue et meugle : « Mou-ou-ou !… » Seulement, voyez-vous, mes vieux, je le suis ; je le rattrape ; je m'approche tout près de lui, et je m'aperçois que ce n'était pas un bœuf, mais Jmènia ! Saint, saint, saint[50] ! Je fis le signe de la croix, et le bœuf me regarde et bredouille des lèvres, les boules de ses yeux ressorties. Ce que j'ai été effrayé !… Nous marchâmes côte à côte ; j'avais peur de lui dire un mot. Le tonnerre gronde, les éclairs labourent le ciel, les roseaux se courbent vers l'eau. Tout à coup, que Dieu me punisse, mes frères, et que je meure sans repentir, un lièvre traverse le chemin… Il court, s'arrête, et dit d'une voix humaine : « Bonjour, moujik !… » À bas, maudit !… cria le vieux au chien à longs poils qui tournait à nouveau autour du cheval ; ah ! puisses-tu crever !…

– Ça arrive, dit le garde, toujours appuyé à sa selle, sans bouger.

Il dit cela d'une voix sourde et blanche, comme parlent les gens absorbés dans leurs pensées.

– Ça arrive, répéta-t-il d'un ton de réflexion et de conviction profondes.

– Oh ! continua le vieillard avec un peu moins de chaleur, c'était une carne, ce vieux ! Cinq ans après l'abolition du servage, la commune[51] le fit fouetter à la maison communale. Alors, pour montrer sa colère, il s'imagina d'envoyer à Kovyli des maladies de gorge. Des gens alors rendirent l'âme en quantité, sans nombre, comme pendant le choléra…

– Comment s'y prit-il, demanda le jeune pâtre après un peu de silence, pour envoyer cette maladie ?

– Bien simple, comment !… Il ne faut pas pour cela beaucoup d'adresse quand on en a le désir. Jmènia faisait mourir les gens par la graisse de vipère ; et c'est un si bon moyen que ce n'est même pas de la graisse touchée que l'on meurt : on meurt à la simple odeur.

– C'est vrai, approuva Panntéléy.

– Les gars, en ce temps-là, voulurent le tuer ; mais les anciens ne le permirent pas. On ne pouvait pas le tuer : c'est qu'il connaissait l'endroit où les trésors sont enfouis. Cet endroit pas une âme ne le connaissait, sauf lui ! Il y a ici des trésors enchantés, si bien qu'on ne les trouve, ni ne les voit ; et lui les voyait. Parfois il suivait la berge ou marchait dans les bois, et, dans les buissons ou sous les pierres, c'était des feux, des feux et des feux… Des feux comme si on brûlait du soufre. Je l'ai vu moi-même. Tout le monde s'attendait à ce que Jmènia en montrât l'emplacement ou les déterrât lui-même ; mais lui – comme on dit que le chien, sans vouloir manger lui-même, ne laisse personne manger, – lui, mourut sans les déterrer, et sans les montrer à personne.

Le garde ralluma sa pipe, ce qui éclaira un instant ses longues moustaches, son nez pointu, sévère et d'aspect important. De légers ronds de lumière sautillèrent de ses mains sur sa casquette, glissèrent de la selle sur le dos du cheval et se perdirent dans la crinière, près des oreilles.

– Il y a par ici beaucoup de trésors… dit-il. Et, tirant lentement sur sa pipe, il regarda autour de lui, arrêtant les yeux sur l'aube qui blanchissait, et ajouta :

– Il doit y en avoir.

– Il n'y a pas à dire, soupira le vieux ; on voit en tout qu'il y en a ! Seulement, frère, il n'y a personne pour les déterrer. Personne ne connaît les vrais endroits, et, au temps qui court, tous les trésors sont enchantés. Pour en trouver et en regarder, il faut un talisman. Sans talisman, rien à faire, mon gars. Jmènia avait des talismans, mais est-ce qu'il allait les donner, ce diable chauve ? Il te les tenait pour que personne ne les eût…

Le jeune pâtre, en glissant, s'approcha à deux pas du vieux, appuya la tête sur ses poings et le fixa longuement. Une expression enfantine de peur et de curiosité brilla dans ses yeux sombres, et il sembla que, dans la pénombre, les larges traits de son grossier visage se détendaient, s'aplatissaient. Il était tout oreilles.

– Il est écrit dans les écrits, continua le vieux, qu'il y a ici beaucoup de trésors… Il n'y a pas à dire… pas à dire !… À Ivânovka, on montra à un vieux soldat de Novopâvlovka une patente des Khans, sur laquelle il était imprimé et l'endroit, et combien même il y avait de pouds d'or, et dans quoi ils étaient renfermés. Il y a longtemps

qu'avec cette patente on aurait trouvé le trésor ; mais le trésor est enchanté. On ne peut pas s'en approcher.

– Pourquoi donc, grand-père, ne peut-on pas s'en approcher ? demanda le jeune berger.

– Il doit y avoir quelque raison. Le soldat ne l'a pas dit. Il est enchanté… Il faudrait un talisman !

Le vieux parlait avec excitation, comme s'il ouvrait son cœur au garde. Par manque d'habitude de parler beaucoup et d'aller vite, il parlait du nez, bégayait, et, sentant ces défauts, tâchait d'y obvier par des gesticulations de la tête, de ses bras et de ses maigres épaules. À chaque mouvement, sa chemise de toile se plissait, remontait vers les épaules et découvrait son dos noirci par le hâle et la vieillesse ; il la tirait, mais elle remontait aussitôt. À la fin, le vieillard, comme fâché contre sa chemise rebelle, se leva vite, et dit avec amertume :

– De la chance, il y en a, mais quel avantage en tirer, si elle est enfouie dans la terre ! Ce bien se perdra pour rien, sans aucune utilité, comme de la balle de blé ou des crottes de brebis. Et pourtant de la chance, il y en a beaucoup ! Il y en a tant, mon gars, que ça suffirait pour tout le district. Mais pas une âme ne la voit ! Les gens attendront que les seigneurs la déterrent ou que le gouvernement la confisque. Les nobles ont déjà commencé à fouiller les mottes… Ils ont flairé le coup ! Ils sont jaloux de la chance des paysans. Le gouvernement, lui aussi, a ses idées. Il est écrit dans les lois que, si un moujik trouve un trésor, il doit le présenter aux autorités. Et puis alors, comptes-y, tu ne l'auras pas ! Il y a du *kvass*[52], mais tu t'en passes !

Le vieux, avec un ricanement de mépris, s'assit par terre. Le garde l'avait écouté attentivement et l'approuvait, et, pourtant, à son expression et à son silence, on voyait que tout ce que racontait le vieux n'était pas nouveau pour lui : il y avait pensé depuis longtemps et en savait bien plus long que son interlocuteur.

– Je dois avouer, dit le vieux en se grattant la tête d'un air embarrassé, que, dans ma vie, j'ai cherché bien souvent la chance. J'ai cherché aux vrais endroits ; oui, mais je suis toujours tombé sur des trésors enchantés. Et mon père aussi a cherché, et mon frère a cherché ; ils n'ont trouvé rien de rien. Et ils sont morts sans chance… Un moine découvrit à mon frère Ilia – Dieu ait son âme ! – qu'à un endroit, dans la citadelle de Taganrog, sous trois pierres, se trouve un trésor, et que ce trésor est enchanté. À cette époque, je m'en souviens,

c'était en 1838, un Arménien vivait dans la grotte de Matvièévo et vendait des talismans. Ilia lui en acheta un et s'en alla à Taganrog avec d'autres gars. Seulement, l'ami, dès qu'il s'approcha de l'endroit, dans la citadelle, il vit qu'à cet endroit même, il y avait une sentinelle avec un fusil.

Dans l'air calme, se répercutant dans la steppe, un bruit s'éleva. Ce fut un bruit sec et sinistre, qui, dévié par une pierre, roula dans l'espace avec des : takh ! takh ! takh ! Quand le son mourut, le vieux regarda interrogativement Panntéléy qui était resté immobile, indifférent.

– Ce doit être une benne qui s'est décrochée dans les mines, dit le jeune garçon après avoir réfléchi.

Il commençait à faire jour. La voie lactée pâlissait, et, semblant fondre peu à peu, comme de la neige, perdait ses contours. Le ciel devenait maussade et gris ; c'était l'instant où l'on ne peut distinguer s'il est pur ou tout couvert de nuages, et où l'on ne peut s'en rendre compte que par une bande claire, au levant, et par quelques étoiles encore visibles. La première brise matinale agitant sans bruit, précautionneusement, les euphorbes et les hautes herbes de l'année précédente, courut sur la route. Le garde se retrouva dans ses pensées et releva la tête. Il secoua sa selle des deux mains, vérifia la sangle, et s'arrêta de nouveau, pensif, comme s'il ne se décidait pas à monter à cheval.

– Oui, dit-il, le coude est bien près de soi, mais on ne peut pas le mordre[53]… Il y a de la chance, mais on n'a pas assez d'esprit pour l'atteindre !

Il se retourna vers les bergers. Son visage était sévère, triste et moqueur, comme désabusé.

– Oui, dit-il lentement en mettant son pied gauche dans l'étrier, on mourra sans avoir connu la chance… Ceux qui sont jeunes l'auront peut-être, mais pour nous il ne faut plus y penser.

Étirant ses longues moustaches, mouillées de rosée, il se mit lourdement en selle avec l'air d'oublier quelque chose ou de n'avoir pas tout dit, les yeux un peu clignés, regardant au loin. Dans le lointain bleu, où la dernière colline visible se perdait dans le brouillard, rien ne bougeait. Les mottes funéraires et celles de guette, qui se dressaient çà et là à l'horizon et dominaient la steppe sans

bornes, étaient mornes et semblaient mortes[54]. Dans leur immobilité et leur silence, on sentait les siècles et leur totale indifférence à l'égard de l'homme. Il passera encore mille ans, des milliards d'hommes mourront : les mottes, comme elles étaient, resteront debout, sans aucun regret des morts, sans aucun intérêt pour les vivants, et nulle âme ne saura pourquoi elles sont ici et quel secret de la steppe elles gardent sous leur masse.

Les corneilles, éveillées, volaient une par une, en silence, au-dessus de la terre. On ne voyait aucun sens au vol tramant de ces oiseaux à longue vie, non plus qu'au matin qui, chaque jour, revient avec monotonie, ni à l'immensité de la steppe, ni à rien.

Le garde dit en souriant :

– Quel espace, mon Dieu ! Va un peu y attraper la chance !… Ici, – reprit-il à voix basse, et la figure sérieuse, – sont assurément enfouis deux trésors. Les maîtres ne le savent pas, mais les vieux paysans, surtout les vieux soldats, le savent au juste. Là, quelque part, sur cette chaîne de collines (le garde l'indiqua de son fouet), des brigands attaquèrent autrefois une caravane qui portait de l'or. Elle le portait à Saint-Pétersbourg à l'empereur Pierre[55], qui construisait une flotte à Voronèje. Les brigands tuèrent les conducteurs, enfouirent l'or et ne purent plus ensuite le retrouver. L'autre trésor fut enterré par nos cosaques du Don. Ils volèrent, en 1812, des quantités d'or, d'argent et de bijoux aux Français. En retournant chez eux, ils apprirent que les autorités voulaient leur reprendre tout cet or et cet argent ; au lieu de le rendre, ces braves enfouirent leur butin, pour que, du moins, leurs enfants puissent en profiter. Mais où l'enfouirent-ils ? On ne sait.

– J'ai entendu parler de ces trésors, marmonna le vieux sourdement.

– Oui, se remit à songer Panntéléy. C'est comme ça…

Un silence se fit. Le garde, songeur, regarda le lointain et toucha sa bride avec la même expression que tout à l'heure d'avoir oublié ou de n'avoir pas dit quelque chose. Son cheval partit au pas, sans entrain. À une centaine de pas, le garde redressa résolument la tête, secoua ses pensées et, fouaillant son cheval, partit au trot.

Les pâtres restèrent seuls.

– C'est Panntéléy de la propriété de Makârov, dit le vieux. Il

reçoit cent cinquante roubles par an et il est nourri par les maîtres. C'est un homme qui a du savoir…

Les moutons éveillés – il y en avait près de trois mille – se mirent, pour tuer le temps, à brouter l'herbe basse, à demi piétinée par eux. Bien que le soleil ne fût pas encore levé, on voyait déjà tous les tumuli et Saour-Moguîla[56], pointu, lointain, pareil à un nuage. Monté sur ce tumulus on voit la plaine aussi unie et illimitée que le ciel ; on voit des propriétés seigneuriales, des fermes d'Allemands et de buveurs de lait, des villages ; et un Kalmouk, à la vue perçante, verrait même la ville et des trains de chemin de fer. Ce n'est que de là que l'on observe, qu'en dehors de la steppe silencieuse et des tumuli séculaires, il existe au monde une autre vie qui n'a cure des chances enfouies, ni de ce qui a trait aux brebis.

Le vieux, de sa houlette, tâta le sol près de lui et se leva. Pensif, il se taisait. L'expression de crainte et de curiosité enfantines n'avait pas encore quitté le visage du jeune berger. Il ne souhaitait impatiemment, sous l'impression de ce qu'il avait entendu, que de nouveaux récits.

– L'aïeul, dit-il en se levant et prenant sa houlette, que fit ton frère Ilia avec le soldat ?

Le vieux n'entendit pas la question. Il regarda distraitement le jeune garçon et répondit, après avoir remué les lèvres :

– Moi, mon petit, je songe toujours à la patente des Khans que l'on a montrée au soldat à Ivênovka. Je ne l'ai pas dit à Panntéléy, Dieu le garde ! Mais, sur la patente, l'endroit est si bien désigné que, même une bonne femme, pourrait le trouver. Veux-tu savoir où c'est ? C'est dans le Ravin Bogaty[57] à l'endroit, sais-tu, où le ravin se divise comme une patte d'oie en trois parties ; c'est dans la partie du milieu.

– Alors tu y fouilleras ?

– Je tenterai la chance…

– L'aïeul, et que feras-tu du trésor, quand tu l'auras trouvé ?

– Moi ? dit le vieux en riant. Hm… que je le trouve seulement… je ferai voir à tous la mère de Kouzka ![58]… Hm… je sais ce que j'en ferai !…

Et le vieux ne sut pas dire ce qu'il ferait du trésor, s'il le trouvait… De toute sa vie la question, ce matin-là, se présentait à lui pour la première fois, et, à en juger par son expression légère et indifférente, elle ne lui paraissait ni sérieuse ni digne de réflexion. Dans la tête du jeune garçon grouillait encore quelque chose qu'il ne comprenait pas : pourquoi seuls les vieux cherchent-ils les trésors, et à quoi servirait la chance terrestre aux vieillards qui peuvent, à tout moment, mourir de vieillesse ?

Mais le garçon ne savait pas formuler cela en questions, et, de même, le vieillard n'aurait apparemment pas pu y trouver de réponse.

Un énorme soleil rouge, entouré de brume, apparut. De larges bandes de lumière, encore froides, se baignant dans l'herbe trempée de rosée, et s'étirant d'un air gai, comme pour montrer qu'elles n'étaient pas encore lasses de paraître chaque matin, commençaient à glisser sur la terre. L'absinthe argentée, les fleurs bleues de la chicorée, les chou-d'âne jaunes, les bleuets, – tout chatoya joyeusement, prenant, pour son propre sourire, la lumière du soleil.

Le vieux et son aide s'éloignèrent l'un de l'autre, se plaçant de chaque côté du troupeau. Tous deux, semblables à des bornes, se tenaient immobiles, les yeux fixés à terre, et songeaient. L'idée de la chance absorbait le premier ; le second pensait à ce qu'on avait dit pendant la nuit. La chance en elle-même, qui lui était inutile et incompréhensible, ne l'intéressait pas, mais le fantastique et le féerique du bonheur humain l'intéressaient.

Une centaine de moutons tressaillit, et, comme à un signal, se jeta, avec une terreur incompréhensible, hors du troupeau. Et Sannka lui aussi, comme si les pensées stagnantes et étirées des ovins l'eussent gagné, se lança de côté avec la même peur animale incompréhensible. Mais, se ressaisissant tout aussitôt, il cria :

– Hiou ! têtes folles ! Vous êtes enragées ! Puissiez-vous crever !

Quand le soleil, promettant une longue journée de chaleur accablante, se mit à réchauffer la terre, tout ce qui, pendant la nuit, grouillait et bruissait, se plongea dans la torpeur. Le vieux berger et Sannka, appuyés sur leur houlette à chaque extrémité du troupeau, restaient immobiles comme des fakirs en prière, et ils pensaient avec concentration. Ils ne s'apercevaient plus ni l'un ni l'autre, et chacun vivait son propre songe. Les moutons songeaient aussi…

1887.

UNE FUITE

Ç'avait été toute une histoire. Pâchka, avec sa mère, avait d'abord marché sous la pluie tantôt sur des éteules, tantôt par des sentes forestières, où les feuilles jaunies se collaient à ses bottes. Il avait marché jusqu'à l'aube. Il resta ensuite à attendre, debout, près de deux heures, dans un sombre vestibule, avant que la porte s'ouvrît. Il faisait, dans le vestibule, moins froid et moins humide que dehors, mais le vent y chassait pourtant des gouttes de pluie. Quand le vestibule fut peu à peu bondé de monde, Pâchka, à demi écrasé, colla sa figure contre la veste en peau de mouton de quelqu'un devant lui, qui sentait le poisson, et s'endormit. Mais le loquet claqua, la porte s'ouvrit et Pâchka entra avec sa mère dans la salle de consultation.

Il y fallut encore attendre longtemps. Assis sur des bancs, les malades immobiles se taisaient. Pâchka, les examinant, se taisait aussi, bien qu'il vît force choses étranges et risibles. Une fois, quand un enfant entra en sautillant sur une seule jambe, Pâchka voulut faire comme lui. Touchant sa mère du coude et riant dans sa manche, il dit :

– Maman, vois donc : un moineau !

– Tais-toi, petit, dit la mère, tais-toi !

L'infirmier, somnolent, apparut au guichet.

– Que l'on vienne s'inscrire ! dit-il d'une grosse voix.

Tous les malades, et parmi eux l'enfant qui sautait, firent queue devant le guichet. L'infirmier demandait à chacun ses nom, prénom, patronyme, son âge, son adresse, depuis combien de temps il était malade, *et cætera.* Aux réponses de sa mère, Pâchka apprit qu'il ne s'appelait pas Pâchka, mais Pâvel Galâktionov, qu'il avait sept ans, qu'il ne savait pas lire, et qu'il était malade depuis Pâques.

Peu après l'inscription, il lui fallut se lever. Le docteur, en tablier

blanc, un essuie-main lui formant une ceinture, traversa la salle. En passant devant le petit garçon sautillant, il dit d'une voix douce et chantante, en haussant les épaules :

– Mais tu es un sot ! Ne l'es-tu pas ? Je t'ai dit de venir lundi, et tu ne viens que le vendredi ! Pour moi, peu m'importe : tu peux même ne pas venir du tout ; mais, espèce de sot, tu perdras ta jambe !

L'enfant fit une mine aussi piteuse que s'il allait demander l'aumône, battit des paupières, et dit :

– Que ce soit un effet de votre bonté, Ivane Mikolaïtch !

– Il n'y a pas d'Ivane Mikolaïtch ! répondit le docteur en l'imitant. On te dit lundi, il faut écouter. Tu es un nigaud, voilà tout !…

La consultation commença. Le docteur, assis dans son cabinet, appelait les malades tour à tour. On entendait à tout instant, dans le cabinet, des cris perçants, des pleurs d'enfant et les exclamations fâchées du docteur :

– Voyons, qu'as-tu à beugler ! Est-ce que je t'égorge, dis-moi ? Reste assis tranquille !…

Le tour de Pâchka arriva.

– Pâvel Galâktionov ! cria le docteur.

La mère fut saisie comme si elle ne s'attendait pas à cet appel, et, prenant Pâchka par la main, elle le fit entrer dans le cabinet. Le docteur, près de sa table, frappait machinalement avec un petit marteau sur un gros livre.

– De quoi souffrez-vous ? demanda-t-il sans regarder qui entrait.

– Le gamin, petit père, a une plaie au coude, répondit la mère faisant mine d'être très attristée de la plaie de Pâchka.

– Déshabille-le !

Pâchka, soufflant, se découvrit le cou, s'essuya le nez à sa manche, et se mit, sans se presser, à quitter son veston de peau de mouton.

– Femme, dit le docteur en colère, tu n'es pas en visite ici !… Que lambines-tu ? Tu n'es pas seule à attendre !

Pâchka, se dépêchant, jeta son veston par terre, et, aidé par sa mère, quitta sa chemise… Le docteur le regarda lentement et tapota son ventre nu.

– Tu t'es payé une belle bedaine, mon petit Pâchka, lui dit-il en soupirant. Voyons ; montre ton coude ?

Pâchka considéra une cuvette pleine d'eau sanguinolente, regarda le tablier du docteur et se mit à pleurer.

– Mée, mée, mée !… fit le docteur en le contrefaisant. Un polisson qu'il est bientôt temps de marier, et il pleure !… Comment oses-tu ?

S'efforçant de ne pas pleurer, Pâchka regarda sa mère, et, dans son regard, se lisait la prière de ne pas raconter, à la maison, qu'il avait pleuré à l'hôpital.

Le docteur examina son coude, le pressa, soupira, fit un claquement de lèvres, et pressa encore.

– Ah ! femme, dit-il, qu'il n'y ait eu personne pour te battre !… Pourquoi ne l'as-tu pas amené plus tôt ?… Son bras est perdu. Regarde, sotte ; l'articulation est prise !

– Vous le savez mieux que moi, petit père… soupira la mère.

– Il y a bien à m'appeler petit père !… tu as laissé pourrir le bras de cet enfant et tu fais l'aimable !… Comment pourra-t-il travailler sans bras ? Toute ta vie tu devras t'occuper de lui ! Que tu aies un bouton sur le nez, tu cours à l'hôpital, et tu as laissé faire du pus à cet enfant pendant six mois ! Vous êtes toutes les mêmes.

Le docteur alluma une cigarette, et, tandis que la fumée s'élevait, il tançait la femme, tout en balançant la tête au rythme d'une chanson qu'il fredonnait sans cesser de songer à quelque chose. Pâchka, nu, debout devant lui, écoutait et regardait la cigarette. Quand elle s'éteignit, le docteur revint à lui, et commença à dire, baissant un peu la voix :

– Écoute, femme. Ni gouttes, ni onguents ne le guériront. Il faut le laisser à l'hôpital.

– S’il le faut, pourquoi ne pas l’y laisser, petit père ?

– Nous l’opérerons. Toi, Pâchka, reste ! dit le docteur en tapotant l’épaule du petit. Que ta mère reparte ; nous, frérot, nous resterons ici ensemble. On est bien chez moi, mon petit ! c’est un vrai paradis. Voilà comment nous nous arrangerons tous les deux, Pâchka ! Nous irons attraper des verdiers ; je te montrerai un renard ; nous irons ensemble en visite. Hein ? veux-tu ? Et demain ta mère viendra te chercher ? Ça va ?

Pâchka regarda sa mère.

– Reste, petit ! dit la mère.

– Il reste, il reste ! cria joyeusement le docteur. Il n’y a pas à chercher plus loin ! Je lui ferai voir un renard vivant ; nous irons ensemble à la foire, acheter des sucres d’orge ! Maria Dénîssovna, conduisez-le là-haut !

Le docteur, évidemment joyeux et bon compagnon, était heureux de ne pas être seul. Pâchka désira d’autant plus lui complaire qu’il n’avait jamais été de sa vie à la foire, et aurait volontiers regardé un renard vivant ; mais comment se passer de sa mère ?

Après avoir un peu réfléchi, il décida de demander au docteur de garder aussi sa mère à l’hôpital. Mais il n’avait pas eu le temps d’ouvrir la bouche que déjà l’infirmière lui faisait monter l’escalier. Il montait, et, bouche bée, regardait de tous côtés.

L’escalier, les parquets, les montants des portes, tout était immense, droit et brillant, peint d’un magnifique jaune, et dégageant une bonne odeur d’huile de lin. Partout pendaient des lampes, couraient des passages ; des murailles, sortaient des robinets de bronze.

Mais ce fut le lit sur lequel l’infirmière le fit asseoir, et sa grise couverture bouclée, qui plurent surtout à Pâchka. Il tâta de ses mains les oreillers et la couverture, examina la salle, et décida que le docteur était fort bien installé.

Dans la salle, pas très grande, il n’y avait que trois lits. Un des lits était inoccupé ; l’autre serait celui de Pâchka ; sur le troisième était assis un vieux aux yeux méchants, qui toussait sans cesse et crachait

dans un ustensile. Du lit de Pâchka, on voyait, par la porte ouverte, une partie d'une autre salle avec deux lits. Dans l'un dormait un homme maigre, très pâle, avec un sac en caoutchouc sur la tête ; sur l'autre, les bras écartés, était couché un homme à la tête bandée, ressemblant à une femme.

L'infirmière revint avec une brassée de vêtements.

– Voici pour toi, dit-elle ; habille-toi.

Pâchka se déshabilla et revêtit, non sans plaisir, ses nouveaux effets. Ayant mis la chemise, le caleçon et la robe de chambre, il se regarda avec satisfaction, et pensa qu'il serait bien de passer avec ce costume-là dans les rues du village. Il s'imagina que sa mère l'envoyait au potager, près de la rivière, couper des feuilles de choux pour le cochon ; il y allait, et les gamins et les petites filles le suivaient, regardant sa robe de chambre avec envie.

Une fille de salle entra, portant deux soupières d'étain, des cuillers et deux morceaux de pain ; elle posa une des soupières devant le vieux, l'autre devant Pâchka.

– Mange, lui dit-elle.

Pâchka vit dans la soupière une soupe aux choux bien grasse, avec dedans un morceau de viande ; et il pensa à nouveau que le docteur passait très convenablement sa vie, et n'était pas du tout aussi bourru qu'il lui avait semblé d'abord. Il mit longtemps à manger la soupe aux choux, léchant sa cuiller après chaque gorgée ; puis, lorsqu'il ne resta que la viande, il regarda du côté du vieux, l'enviant d'avoir encore de la soupe. Il se mit, avec un soupir, à manger la viande, tâchant de la mâcher le plus longtemps possible ; mais ses efforts furent vains : la viande eut bientôt disparu ; il ne resta qu'un morceau de pain. Ce n'est pas bon de manger du pain sec, mais il n'y avait rien à faire : Pâchka se mit, après réflexion, à manger le pain. À ce moment, la fille de salle reparut avec une nouvelle écuelle. Il y avait dedans, cette fois, du rôti et des pommes de terre.

– Et où est ton pain ? demanda la fille de salle.

Au lieu de répondre, Pâchka gonfla ses joues et souffla.

– Pourquoi donc l'as-tu avalé ? dit la fille avec reproche. Avec quoi mangeras-tu le rôti ?

Elle sortit et lui rapporta un autre morceau de pain. Pâchka n'avait jamais de sa vie mangé du rôti. Quand il y eut goûté, il trouva que c'était très bon. La viande disparut rapidement et il lui resta un morceau de pain plus gros qu'il n'en avait après la soupe aux choux. Le vieux, ayant fini de manger, serra son reste de pain dans sa table ; Pâchka voulut faire de même ; mais, ayant réfléchi, il mangea le sien.

Après avoir mangé, l'enfant alla se promener. Dans la salle voisine, il y avait quatre hommes en plus de ceux qu'il avait vus. Un seul d'entre eux attira son attention. Il était grand, extrêmement maigre, le visage poilu et noir. Assis sur son lit, il balançait sans cesse la tête, comme un pendule, et agitait le bras droit. De longtemps, Pâchka ne détacha pas ses yeux de lui. Ces balancements réguliers lui semblèrent drôles, faits pour égayer les gens ; mais quand il eut regardé la figure de l'homme, il ressentit du malaise et comprit que l'homme souffrait horriblement.

Passé dans une troisième salle, il y vit deux hommes aux figures rouge foncé, comme couvertes de terre à briques. Immobiles sur leurs lits, avec leurs étranges visages où l'on avait peine à distinguer les traits, ils avaient l'air d'idoles.

– Tante, demanda Pâchka à la fille de salle, pourquoi sont-ils ainsi ?

– Ils ont la variole, mon petit.

Revenu dans la salle, Pâchka s'assit sur son lit et se mit à attendre que le docteur vînt le chercher pour aller prendre des verdiers ou aller à la foire. Mais le docteur ne venait pas. Sur la porte de la salle voisine, l'infirmier apparut un instant. Se penchant vers le malade qui avait un sac de glace sur la tête, il cria :

– Mikhâïlo !

Mikhâïlo dormait, ne répondit pas. L'infirmier partit. Pâchka, en attendant le docteur, examina son voisin. Le vieux, sans discontinuer, toussait et crachait dans son crachoir. Sa toux était prolongée, sifflante. Un détail plut à Pâchka : quand le vieux toussait et aspirait l'air, quelque chose dans sa poitrine sifflait et chantait sur différents tons.

– Grand-père, lui demanda Pâchka, qu'est-ce qu'il y a en toi qui

siffle ?

Le vieux ne répondit pas.

Pâchka attendit un peu et demanda :

– Grand-père, où est-il, le renard ?

– Quel renard ?

– Un renard vivant.

– Où peut-il être ? Dans la forêt !

Beaucoup de temps s'écoula. Le docteur ne venait toujours pas. La fille de salle apporta le thé et tança l'enfant de ne pas avoir gardé du pain pour le thé. L'infirmier revint et se remit à réveiller Mikhâïlo. La nuit était déjà venue ; on alluma les lampes ; mais le docteur n'apparaissait pas.

Il était trop tard maintenant pour aller à la foire et pour prendre des verdiers ; Pâchka s'allongea sur son lit et se mit à songer. Il se rappela les sucres d'orge que le docteur lui avait promis et se souvint de la figure, de la voix de sa mère dans l'obscurité de son isba, puis du poêle, et de sa grand'mère bougonnante. Et tout à coup il se sentit ennuyé et triste. Se rappelant que sa mère viendrait le prendre le lendemain, il sourit et ferma les yeux.

Un frôlement le réveilla. Quelqu'un, dans la salle voisine, marchait, parlant à mi-voix. À la lueur diffuse des veilleuses et des lampes, auprès du lit de Mikhâïlo, trois hommes se mouvaient.

– L'emportons-nous avec le lit, ou comme ça ? demanda l'un d'eux.

– Comme ça. On ne passerait pas avec le lit ! Comme il est mort mal à propos ! Dieu ait son âme !

Un homme prit Mikhâïlo par les épaules, un autre par les pieds, et ils l'enlevèrent. Les bras et les pans de la capote de Mikhâïlo pendirent mollement. Le troisième homme – c'était celui qui ressemblait à une femme – se signa, et tous trois, frappant des pieds à contretemps, et marchant sur les pans de la capote de Mikhâïlo, sortirent de la salle.

Le sifflement et le chant à plusieurs sons se reproduisaient dans la poitrine du vieux qui dormait. Pâchka tendit l'oreille, regarda les fenêtres sombres, et, terrifié, sauta à bas de son lit.

– Ma… man ! gémit-il sourdement.

Et, sans attendre, il se précipita dans la salle voisine.

La lumière des lampes d'icônes et des veilleuses y éclaircissait à peine l'obscurité. Inquiétés par la mort de Mikhâïlo, les malades étaient assis sur leurs lits. Mêlés aux ombres, ébouriffés, ils paraissaient plus hauts de taille, plus larges, et semblaient toujours croître. Sur le dernier lit, dans le coin le plus noir, un des hommes assis balançait la tête et le bras.

Pâchka, sans reconnaître les portes, se lança dans la salle des varioleux, puis dans le corridor. De là, il entra dans une grande salle où étaient couchés ou assis des épouvantails à longs cheveux et à vieilles figures. Sorti de la section des femmes, il se retrouva dans le corridor, vit la rampe de l'escalier qu'il reconnut et descendit vite en bas. Il vit la salle où il avait été examiné le matin et se mit à chercher la porte de sortie.

Le verrou glissa, un vent froid souffla ; Pâchka, trébuchant, s'élança dans la cour. Il n'avait qu'une idée : courir, courir… Bien qu'il ne connût pas la route, il était sûr qu'en courant il retrouverait sans faute la maison, sa mère… Le ciel était voilé, mais, derrière les nuages, la lune apparaissait. Pâchka, en courant, contourna un hangar et trouva devant lui des buissons qui l'arrêtèrent. Après avoir réfléchi, il revint vers l'hôpital, en fit le tour, et s'arrêta à nouveau, indécis. Des croix tombales blanches se détachaient.

– Ma… man ! cria Pâchka, en s'éloignant.

Passant en courant auprès de bâtiments sombres et lugubres, il vit une fenêtre éclairée.

Dans l'obscurité, la tache rouge vif paraissait terrible, mais l'enfant, fou de terreur, ne sachant où courir, se tourna vers elle. Il y avait, près de la fenêtre, un péristyle avec des marches, et une grande porte à plaque indicatrice. Pâchka gravit les marches en courant, regarda par la fenêtre, et une joie aiguë, envahissante s'empara de lui : devant ses yeux, assis près d'une table, le gai, le bon docteur lisait un

livre !

Riant de bonheur, Pâchka tendit les bras vers la figure amie, voulut crier, mais une force sourde lui coupa la respiration, lui battit les jambes. Il chancela et tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, il faisait jour et une voix bien connue, qui lui avait promis la veille de lui faire voir la foire, des verdiers et un renard, disait auprès de lui :

– Mais tu es un petit sot, Pâchka ! N'en es-tu pas un ? Il faudrait ici quelqu'un pour te fouetter.

1887.

REQUIEM

À l'église de la Mère-de-Dieu-Conductrice, au village de Verkhnia-Zaproûdy, la messe venait de finir. L'assistance grouillait et sortait à flots de l'église. Seul restait en place l'épicier Anndréy Anndréïtch, ancien habitant et l'un des « intellectuels » de Verkhnia-Zaproûdy.

Accoudé à la rampe du chœur à droite, il attendait. Son visage rasé, granulé de traces de boutons, exprimait deux sentiments contradictoires : la soumission à l'inscrutable destin et un dédain obtus et illimité, pour les cafetans et les fichus bigarrés des paysans et des paysannes, défilant devant lui.

En raison du dimanche, Anndréy Anndréïtch était élégamment mis : pardessus de drap avec des boutons jaunes, en os, pantalon bleu, – et des caoutchoucs : – ces formidables caoutchoucs patauds que portent seuls les gens positifs, raisonnables, nantis de convictions religieuses.

Ses yeux indolents, noyés de graisse, sont tournés vers l'iconostase. Il voit les images des saints que depuis longtemps il connaît, le gardien Matviéy, qui, gonflant les joues, éteint les cierges ; il voit les brûle-cierges noircis, le tapis râpé, le sacristain Lopoûkhov, sortant précipitamment de l'autel, et qui porte un pain béni au marguillier.

Il a vu et revu depuis longtemps tout cela et le connaît comme ses cinq doigts ; seule est pour lui un peu étrange et insolite une chose : près de la porte nord, le P. Grigôry, debout, et qui n'a pas encore quitté sa chasuble, fronce d'un air méchant ses épais sourcils.

« À qui en a-t-il ? se demande le marchand. Que Dieu l'assiste !… Eh ! il fait même signe du doigt… Il frappe même du pied, dites un peu !… De quoi s'agit-il, Mère-Reine ?… À qui s'adresse-t-il ? »

Anndréy Anndréïtch se retourne et voit que l'église est maintenant tout à fait vide. Près de la porte sont groupées une dizaine

de personnes, qui tournent le dos à l'autel.

– Viens donc quand on t'appelle ! crie le P. Grigôry irrité. Que restes-tu planté comme une statue ? C'est toi que j'appelle !

L'épicier regarde la figure rouge, encolérée du P. Grigôry, et il se rend compte, alors seulement, que le mouvement des sourcils et le signe du doigt peuvent s'adresser à lui. Il sursaute, s'éloigne de l'ambon, et, hésitant, faisant crier ses énormes caoutchoucs, se dirige vers l'autel.

– Anndréy Anndréïtch, demande le prêtre, levant avec courroux les yeux sur sa grasse et suante figure, c'est toi qui as remis au commencement de la messe une demande de prières pour le repos de l'âme d'une Marie ?

– Précisément.

– Alors c'est bien toi qui as écrit ça ? c'est toi ?…

Et le P. Grigôry lui fourre sous les yeux un feuillet de demande.

Sur ce feuillet, remis avec un pain de consécration avant la cérémonie, il est écrit en grosses lettres qui semblent tituber :

« Pour le repos de l'âme de la servante de Dieu, Marie-la-fornicatrice. »

– Précisément… C'est moi, mon père, qui ai écrit cela… répond le boutiquier.

– Comment as-tu osé ?… marmotte le prêtre en détachant ses mots.

Et, dans son marmottement enroué, on sent le mécontentement et l'effroi.

Le marchand le regarde avec une stupeur obtuse, ne comprend pas et s'effraie. Depuis qu'il est au monde, le P. Grigôry ne s'est jamais encore adressé de ce ton-là aux intellectuels de Verkhnia-Zaproûdy. Les deux hommes se taisent une minute et se regardent dans les yeux. L'incompréhension d'Anndréy Anndréïtch est si grande que sa grasse face s'étale de toutes parts comme de la pâte qui coule.

– Comment as-tu osé ? répète le prêtre.

– Quoi ?… qu'y a-t-il donc ?… fait Anndréy Anndréïtch sans comprendre.

– Tu ne comprends pas ! marmotte le P. Grigôry, reculant, étonné, un pas en arrière, et ouvrant les bras. As-tu une tête sur les épaules, ou autre chose ? Tu remets un feuillet qui va être placé sur l'autel, et tu écris des mots qu'il est inconvenant de prononcer même dans la rue ! Qu'as-tu à arrondir tes yeux ? Ne sais-tu pas le sens de ce mot ?

– Vous voulez parler, mon père, du mot « fornicatrice ? » balbutie le marchand rougissant, les paupières battantes. Mais Dieu, dans sa bonté, hum… c'est ça même… a pardonné à la fornicatrice… Il lui a réservé une place au Ciel, et, dans la vie de sainte Marie l'Égyptienne, pardonnez-moi, on voit dans quel sens ce mot est pris…

Le marchand veut, pour se justifier, donner quelque autre argument ; mais il s'embrouille et s'essuie la bouche du coin de sa manche.

– Voilà comment tu comprends les choses !… fait le P. Grigôry, rouvrant les bras. Mais Dieu, comprends-tu ça ?… a pardonné !… Il a pardonné !… Et toi tu juges ; tu outrages ; tu sors un mot inconvenant ; et encore à qui ? à ta propre fille défunte ! On ne peut trouver un pareil péché ni dans l'écriture sainte ni même dans la profane ! Je te le répète, Anndréy : il ne faut pas faire le raisonneur ! Si Dieu t'a donné une raison pour chercher, et que tu ne puisses pas la diriger, il vaut mieux ne pas approfondir… N'approfondis pas, et tais-toi !

– Mais c'est que… excusez, fait Anndréy Anndréïtch, interloqué… elle était actrice !

– Actrice !… Mais quoi qu'elle ait été, tu dois, après sa mort, tout oublier, et ne pas aller l'écrire sur des demandes de prières !

– C'est juste… reconnaît le boutiquier.

– Si on t'imposait une pénitence, dit de sa voix de basse, le diacre, du fond de l'autel, en considérant avec mépris la figure décontenancée d'Anndréy Anndréïtch, tu cesserais de faire le censeur ! Ta fille était une actrice connue. On a même parlé de sa mort dans les journaux…

Et tu fais le philosophe !

– Oui… en effet… balbutie le marchand, le mot ne convient pas…, mais, Père Grigôry, je ne l'ai pas mis pour blâmer. Je voulais un mot religieux… pour que vous compreniez mieux pour qui il faut prier. On écrit bien, dans les listes de prières pour les morts, différents mots dans le genre de : l'adolescent Ioanne, la noyée Pélaguèia, le guerrier Iégor, Pâvel le tué, et diverses autres choses ; c'est ce que je voulais faire…

– Ça n'a pas de sens, Anndréy ! Dieu te pardonne ; mais une autre fois, prends garde !… Surtout ne fais pas le raisonneur ; pense comme tout le monde ! Prosterne-toi dix fois et va-t'en !

– Bien, dit le marchand, heureux de voir la semonce finie, et reprenant son expression de dignité et de sérieux ; dix prosternations très bien, je comprends ça ! Et maintenant, mon père, permettez-moi de vous adresser une prière… Parce que, comme je suis tout de même son père, vous le voyez vous-même… et qu'elle a, pourtant, été ma fille, alors je… pardonnez-moi… je voulais vous demander de chanter aujourd'hui pour elle un *Requiem.* Et permettez-moi de vous en prier aussi, père diacre !

– Voilà, ça c'est bien ! dit le P. Grigôry quittant sa chasuble ; pour ça je te loue. On peut t'approuver… Eh bien, va à ta place ! Nous venons tout de suite…

Anndréy Anndréïtch s'éloigne gravement de l'autel, et, rouge, s'arrête au milieu de l'église avec une mine solennelle de cérémonie funèbre. Le gardien de l'église, Matviéy, place devant lui la petite table et le gâteau de commémoration[59], et, peu après, le service commence.

Dans l'église, silence profond. On n'entend que le tintement de l'encensoir et la psalmodie traînante… À côté d'Anndréy Anndréïtch se trouvent le gardien, la sage-femme Makarièvna et son petit garçon, Mîtka-à-la-main-sèche. Personne d'autre.

Le sacristain chante mal, d'une voix de basse, désagréable et sourde, mais la mélodie et les paroles sont si tristes qu'Anndréy Anndréïtch perd peu à peu son expression de dignité, et se plonge dans la tristesse. Il se souvient de sa Machoûtka[60]…

Il se rappelle qu'elle naquit lorsqu'il était valet de chambre chez

les maîtres de Verkhnia-Zaproûdy. Dans le trantran de son service, il ne remarqua même pas que la petite grandissait. Cette longue période au cours de laquelle elle se mua en une gracieuse créature à tête blonde, aux yeux grands comme des copeks, passa pour lui inaperçue. Comme en général tous les enfants de domestiques favoris, elle était élevée dans le bien-être, avec les demoiselles. Par passe-temps, les maîtres lui apprirent à lire, à écrire, à danser. Anndréy ne se mêlait pas de son éducation. De temps à autre, la rencontrant çà ou là, à la porte cochère ou sur le palier de l'escalier, il se rappelait qu'elle était sa fille, et se mettait, autant qu'il en avait le loisir, à lui apprendre les prières et l'histoire sainte. Oh ! dès ce temps-là, il était réputé pour sa connaissance des règles ecclésiastiques et de l'Écriture sainte ! La petite, aussi froncé et imposant que fût le visage de son père, l'écoutait volontiers. Elle répétait en bâillant les prières qu'il lui disait ; mais, en revanche, quand il commençait, bégayant et s'efforçant de parler avec pompe, de lui raconter l'histoire sainte, elle était tout oreilles. Les lentilles d'Ésaü, la destruction de Sodome et les malheurs du jeune Joseph la faisaient pâlir ; et elle ouvrait tout larges ses yeux bleus.

Ensuite, quand il abandonna le service et monta, de ses économies, une petite boutique au village, Machoûtka partit avec les maîtres pour Moscou…

Trois années avant sa mort, elle vint le voir. Il la reconnut à peine. C'était une jeune femme élancée, aux manières de dame, habillée de même. Elle parlait comme les gens instruits, tout à fait comme un livre, fumait et ne se levait qu'à midi. Quand Anndréy Anndréïtch lui demanda ce qu'elle faisait, elle lui dit, en le regardant hardiment dans les yeux : « Je suis actrice ! » Une pareille franchise parut à l'ancien valet de chambre un cynisme complet. Machoûtka commençait à se vanter de ses succès et de sa vie d'actrice, mais elle se tut en voyant son père rougir et ouvrir de grands bras. Ils passèrent sans se parler, sans se regarder, la dizaine de jours qu'elle resta. Avant de partir, elle demanda à son père de venir se promener avec elle au bord de la rivière. Si pénible qu'il lui fût de se promener en plein jour, sous les yeux de tant de braves gens, avec sa fille, cette « traînée de petite actrice », il céda à ses prières…

– Quels magnifiques endroits il y a ici ! disait-elle extasiée. Quels ravins et quels marais ! Mon Dieu, que mon pays est beau !

Et elle se mit à pleurer.

« Ces beautés ne font que tenir de la place ! pensait Anndréy

Anndréïtch regardant stupidement les ravins, et ne comprenant pas l'enthousiasme de sa fille. On tire d'eux autant de profit que de lait d'un bouc. »

Et Maria pleurait, pleurait ; elle respirait avidement de toute sa poitrine, comme si elle eût pressenti qu'elle n'avait plus longtemps à vivre…

Anndréy Anndréïtch redresse la tête comme un cheval mordu, et, pour effacer ces pénibles souvenirs, il se met à se signer précipitamment…

« Rappelle-toi, Seigneur, marmotte-t-il, ta servante défunte, la fornicatrice Maria, et pardonne-lui ses péchés, volontaires et involontaires… »

Le mot inconvenant revient à ses lèvres sans qu'il le remarque. Ce qui est solidement ancré dans la conscience, ni les semonces d'un P. Grigôry, ni même un instrument ne peuvent l'en arracher. Makarièvna soupire, murmure quelque chose et aspire longuement ; Mîtka-à-la-main-sèche pense à on ne sait quoi…

« … Où il n'est ni maladies, ni chagrins, ni soupirs… » bourdonne la voix du chantre, la main sur sa joue droite.

Une vapeur bleuâtre se dégage de l'encensoir et va se perdre dans le large rayon oblique qui coupe le vide ténébreux et inanimé de l'église. Et il semble qu'avec la fumée, l'âme même de la défunte plane dans le rayon. Les volutes, pareilles aux boucles d'un enfant, s'élèvent vers la fenêtre et semblent fuir la tristesse et l'affliction dont cette pauvre âme est pleine.

1886.

BROUILLAMINI

Debout sur le pas de l'ambon, le sacristain Otloûkavine[61] tient entre ses doigts allongés et gras une plume d'oie, mâchonnée. Un amas de rides couvre son petit front ; des taches de toutes couleurs, allant du rose au bleu foncé, jouent sur son nez.

Devant lui, sont posés, sur la reliure d'une triodie en couleurs, deux bouts de papier. Sur l'un est écrit : *Pour la santé,* sur l'autre : *Pour le repos,* et sous les deux en-têtes s'allonge une liste de noms.

Près de lui, en bas, est une petite vieille à mine préoccupée, une besace au dos. Elle réfléchit :

– Qui encore ? demande le sous-diacre se grattant paresseusement l'oreille. Songes-y vite, pauvresse ; je n'ai pas le temps… Il va falloir, à l'instant, que j'aille lire les Heures…

– Tout de suite, père… Alors, écris… Pour la santé des fidèles Anndréy et Dâria, et leurs enfants : Mîtry, un autre Anndréy, Anntipe, Maria…

– Attends, pas si vite !… Tu ne cours pas un lièvre, tu y arriveras…

– Tu as écrit Maria ?… Alors, présentement écris : Kirille, Gordiéy, le petit Guérâssime, nouvellement décédé, Panntéléy… As-tu marqué le défunt Panntéléy ?

– Attends !… Panntéléy est-il mort ?

– Il est mort… soupire la vieille.

– Alors pourquoi dis-tu de l'inscrire pour la santé ? dit le sous-diacre se fâchant. En voilà encore une !… Explique-toi bien, et ne t'embrouille pas… Pour le repos de qui veux-tu encore faire prier ?

– Pour le repos de qui ?… Tout de suite… attends… Bon, écris !… Ivane, Avdôtia, une autre Dâria, Iégor… Écris… le soldat Zakhare… Depuis qu'il est parti au service, il y a de ça quatre ans, on n'a pas de nouvelles…

– Par conséquent, il est mort ?

– Qui sait ?… Il est peut-être mort ; peut-être vit-il… Écris-le…

– Où donc l'inscrire ? S'il est, supposons-le, mort, il faut l'inscrire *Pour le repos,* et s'il est vivant, *Pour la santé*… Comment vous comprendre, vous autres ?

– Hum… Inscris-le, mon bon, sur les deux feuilles ; on verra ensuite… Ça lui est égal où on peut l'inscrire ; c'est un homme dévoyé… perdu… Tu l'as inscrit ?… Maintenant pour le repos de Marc, de Lévônntii, d'Arîna… et Kouzma avec Anna, Fédôssia-la-malade…

– Mettre Fédôssia-la-malade sur la liste pour le repos ?… Ah !…

– Est-ce que c'est moi qui dis pour le repos ? Tu es fou, sans doute !

– Pfuh ! tu m'as embrouillé, trognon ! Si elle n'est pas encore morte, ne dis pas qu'elle l'est ; il n'y a pas à se glisser dans la liste des défunts. Tu me fais perdre ! Maintenant il faut que j'efface Fédôssia et l'inscrive à la place où elle doit être… J'ai gâté tout le papier ! Allons, écoute ; je vais te lire : *Pour la santé,* Anndréy, Dâria et ses enfants, Anntipe, Maria, Kirille, le petit Guérâssime, nouvellement décédé… Attends voir ! Comment ce petit Guérâssime est-il ici ? Un défunt inscrit parmi les vivants !… Non, tu m'as fait perdre, pauvresse ! Dieu t'assiste, tu m'as complètement fait perdre !…

Le sous-diacre hoche la tête, efface Guérâssime et le met sur la feuille des défunts.

– Écoute un peu… *Pour la santé :* Maria, Kirille, le soldat Zakhare… Qui encore ?

– As-tu inscrit Avdôtia ?

– Avdôtia ? Hum… Evdokîa…[62]

Le sous-diacre regarde les deux papiers :

– Evdokîa, dit-il, je me souviens de l'avoir inscrite et maintenant je ne la retrouve pas… La voici ! Elle est inscrite aux défunts.

– Avdôtia, avec les défunts ! s'étonne la vieille. Il n'y a pas un an qu'elle est mariée et tu appelles déjà la mort sur elle !… Tu t'embrouilles toi-même, mon cher, et tu te fâches contre moi ! Écris quand tu auras prié ; mais, si tu as de la colère au cœur, ça fera les affaires du démon… C'est un démon qui te mène et t'embrouille…

– Attends, laisse-moi…

Le sous-diacre se renfrogne, et, ayant réfléchi, efface Avdôtia de la feuille des morts. La plume grince sur la lettre *d* et fait une grosse tache. Le sous-diacre, ennuyé, se gratte la nuque.

– Alors, marmonne-t-il, il faut enlever d'ici Avdôtia et l'inscrire là-bas… C'est ça ? Attends !… Si on la met là, ce sera des prières pour sa santé, et si c'est ici, ce sera pour son repos… Tu m'as tout à fait embrouillé, femme ! Et encore ce soldat Zakhare qui s'est fourré là !… C'est le lutin qui l'y a poussé… Je ne m'en sortirai pas ! Il faut recommencer.

Le sous-diacre va vers l'armoire et y prend un quart de feuille de papier blanc.

– Enlève Zakhare, s'il en est ainsi… dit la vieille. Que Dieu soit avec lui ! Enlève-le !

– Tais-toi !

Le sacristain trempe lentement sa plume dans l'encre et transcrit sur la nouvelle feuille les noms des deux autres.

– Je vais les inscrire tous ensemble dit-il, et tu les porteras au Père diacre… Qu'il y démêle ceux qui sont vivants et ceux qui sont morts ! Il sort du séminaire, et moi, ces choses-là, même si on me tuait, je n'y comprendrais rien…

La vieille prend le papier, remet au sacristain un vieux copek et demi, et se dirige en trottinant vers l'autel.

1885.

LE RABATTEUR

Un midi torride et lourd. Pas un nuage au ciel. L'herbe, brûlée par le soleil, apparaît triste, désespérée. La pluie même ne la ferait pas reverdir… Le taillis est silencieux, immobile, comme si, de ses cimes, il regardait on ne sait quoi, ou attendait quelque chose…

À la lisière du bois marche paresseusement, en se dandinant, un homme d'une quarantaine d'années, grand, les épaules étroites, vêtu d'une chemise rouge, d'un pantalon rapiécé, qui lui a été donné par son maître, et de hautes bottes. Il suit la route à petits pas. À droite, le taillis verdissant ; à gauche s'étale jusqu'à l'horizon un océan doré de blé presque mûr… L'homme est rouge et en sueur… Sur sa jolie tête blonde est posée à la houzarde[63] une petite casquette blanche, à visière droite de jockey : un cadeau sans doute de quelque généreux jeune seigneur. À son épaule pend une gibecière, au fond de laquelle est tassé un coq de bruyère. L'homme porte un fusil à deux coups, armé, et suit, les yeux mi-clos, son vieux chien maigre qui court en avant, battant les buissons… Alentour, c'est le calme ; pas un son… Tout ce qui est vivant s'est mis à l'abri de la chaleur…

Soudain, le chasseur entend une voix faible :

– Iégor Vlâssytch !

Il tressaille, et, ayant regardé, fronce les sourcils. Près de lui, comme sortie de terre, se trouve une femme d'une trentaine d'années, pâle, tenant une faucille. Elle tâche de voir sa figure et sourit timidement :

– Ah ! c'est toi, Pélaguèia ? dit le chasseur s'arrêtant et mettant lentement son fusil aux crans d'arrêt. Hum… comment diable te trouves-tu ici ?

– Des femmes de notre village y travaillent, et je suis venue avec elles comme moissonneuse, moi aussi… Iégor Vlâssytch.

– Bon… marmotte Iégor Vlâssytch, reprenant lentement son chemin.

Pélaguèia le suit. Ils font en silence une vingtaine de pas.

– Il y a longtemps, Iégor Vlâssytch, que je ne vous ai pas vu, dit Pélaguèia regardant avec tendresse les épaules mouvantes et les omoplates du chasseur. Depuis que vous êtes entré à Pâques dans notre isba pour y boire de l'eau, on ne vous a pas revu… À Pâques, vous êtes entré une minute, et Dieu sait en quel état… en état d'ivresse… Vous avez crié, m'avez battue, et vous êtes parti… Je vous ai attendu… attendu ; je me suis fatigué les yeux à vous attendre… Ah ! Iégor Vlâssytch, Iégor Vlâssytch ! si vous étiez venu du moins une petite fois !…

– Qu'ai-je à faire chez toi ?

– Sans doute, il n'y a rien à y faire ; mais tout de même… il y a… les choses de la maison… voir comment ça marche… Vous êtes le maître… Ah ! vous avez tué un coq de bruyère, Iégor Vlâssytch ? Si vous vous asseyiez pour vous reposer…

En disant ces mots, Pélaguèia rit comme une bête et lève les yeux pour regarder la figure de Iégor… Le bonheur rayonne sur son visage.

– S'asseoir ? dit Iégor d'un ton indifférent. Bon… (Et il choisit un endroit entre deux rangées de pins.) Pourquoi restes-tu debout ? Assieds-toi, toi aussi !

Pélaguèia s'assied à côté de lui, en plein soleil, et, confuse de sa joie, cache de ses mains sa bouche souriante. Deux minutes passent en silence.

– Si vous étiez venu une petite fois, dit Pélaguèia doucement.

– À quoi bon ? soupire Iégor, quittant sa casquette et essuyant de sa manche son front rouge. Il n'y en a aucun besoin… Venir pour une heure, deux heures, ça ne sert de rien ; c'est te mettre en émoi ; et, vivre constamment au village, mon âme ne le supporte pas… Tu le sais… je suis un homme gâté… Il me faut un lit, du bon thé, des conversations agréables… toutes les herbes de la Saint-Jean ; et, chez toi, c'est pauvre et enfumé… Je ne pourrais pas y vivre un seul jour… Si, supposons, j'étais obligé par oukase à vivre chez toi, je mettrais le feu à l'isba, ou je me tuerais… Dès mon jeune âge, j'ai été gâté comme

ça ; rien à faire…

– Où demeurez-vous à présent ?

– Chez le seigneur Dmîtri Ivânytch, comme rabatteur… Je fournis le gibier de sa table… et on m'a pris plus pour le plaisir qu'autrement…

– Votre emploi n'est pas bien sérieux, Iégor Vlâssytch… Pour les autres, c'est du plaisir, et vous le regardez comme un métier… comme une vraie occupation…

– Tu ne comprends pas, sotte, dit Iégor, regardant songeusement le ciel. Dès ta naissance tu n'as pas compris, et jamais tu ne comprendras quel homme je suis… À ton idée, je suis un écervelé, un dévoyé, et, pour ceux qui y entendent, je suis le premier tireur du district. Les maîtres le sentent, et on a même parlé de moi dans un journal… Je n'ai pas mon pareil pour la chasse… Que je dédaigne vos travaux de village, ce n'est pas par un manque de sérieux ni par orgueil… tu sais que, depuis mon enfance, je n'ai pas eu d'autres occupations que le fusil et les chiens. Si on m'enlève le fusil, je prends le hameçon ; si on m'enlève le hameçon, je fais quelque chose de mes mains… Et aussi j'ai maquignonné ; j'ai couru les foires quand j'avais de l'argent ; et, tu le sais, quand un moujik devient chasseur ou maquignon, adieu la charrue. Dès que l'esprit de liberté s'est planté dans l'homme, rien ne peut l'en déraciner… C'est la même chose que si un bârine[64] se fait acteur ou travaille à un autre art. Alors il ne pourra plus être ni fonctionnaire, ni propriétaire. Tu ne comprends pas ça, femme ! Et il faut le comprendre.

– Je comprends, Iégor Vlâssytch.

– Tu ne comprends pas puisque tu es prête à pleurer…

– Je… je ne pleure pas… dit Pélaguèia en se détournant. C'est un péché ce que vous faites, Iégor Vlâssytch ! Si seulement vous viviez un pauvre jour avec moi, malheureuse que je suis ! Il y a déjà douze ans que nous sommes mariés, et… entre nous il n'y a jamais eu d'amour !… Je… je ne pleure pas…

– De l'amour… marmotte Iégor en se grattant la main, il ne peut y avoir aucun amour… C'est par façon de parler seulement que nous sommes mari et femme, – n'est-ce pas ça ? Pour toi je suis un toqué, et, toi, tu es pour moi une simple femme de village qui ne comprend

pas. Sommes-nous assortis ? Je suis libre, gâté, coureur, et toi tu es une ouvrière, une terrassière qui vit dans la saleté et ne redresse jamais le dos… Je pense que je suis un premier homme en ce qui concerne la chasse, et, toi, tu me regardes avec pitié… Sommes-nous assortis ?

– Mais nous sommes mariés à l'église, Iégor Vlâssytch ! sanglote Pélaguèia.

– Nous sommes mariés contre notre gré… L'as-tu oublié ? Remercies-en le comte Serguiéy Pâvlytch, et… remercie-toi toi-même ! Le comte, jaloux que je tire mieux que lui, m'a enivré de vin tout un mois, et, un homme qui a bu, on peut non seulement le marier, mais même le faire changer de religion. Pendant que j'étais ivre, il m'a fait marier avec toi pour se venger… Un rabatteur avec une fille de basse-cour ! Tu voyais bien que j'étais ivre ; pourquoi t'es-tu mariée ? Tu n'es pas une serve ; tu pouvais refuser ! Naturellement c'est une chance pour une fille de basse-cour d'épouser un rabatteur ; mais il faut savoir se faire une raison. À présent, souffre, pleure ! Le comte s'est amusé, et toi tu pleures !… Cogne-toi la tête contre les murs…

Un silence se fit… Au-dessus du taillis passent trois canards sauvages. Iégor les regarde et les suit des yeux jusqu'à ce qu'ils soient trois points à peine visibles et descendent au loin derrière le bois.

– Que fais-tu pour vivre ? demanda-t-il, quittant des yeux les canards, et regardant Pélaguèia.

– À c't'heure je vais travailler aux champs, et, l'hiver, je prends un enfant de l'Assistance. Je le nourris au pain mouillé, et on me donne un rouble et demi par mois…

– Ah ! oui ?

Nouveau silence. Du point où l'on moissonne arrive une douce chanson qui s'arrête dès le commencement… Il fait chaud pour chanter…

– On raconte, dit Pélaguèia, que vous avez bâti une nouvelle isba à Akoulîna.

Iégor se tait.

– C'est donc qu'elle vous tient au cœur ?…

– C’est ta malchance, dit le chasseur en s’étirant, c’est ton destin… Endure-le, ma pauvre ! Enfin, adieu ! c’est assez parlé… Il faut que je sois ce soir à Bôltovo…

Iégor se lève, s’étire et met son fusil à la bretelle ; Pélaguèia se lève aussi.

– Quand donc, demande-t-elle doucement, passerez-vous me voir au village ?

– Pas besoin… Je n’y viendrai pas à moins d’avoir bu, et tu n’as pas à tirer grand’chose d’un homme saoul. Je suis méchant quand j’ai bu. Adieu.

– Portez-vous bien, Iégor Vlâssytch…

Iégor replace sa casquette sur le haut de sa tête et, ayant appelé son chien d’un claquement de langue, continue sa route. Pélaguèia demeure sur place et le suit des yeux… Elle voit ses omoplates mouvantes, sa nuque hardie, sa démarche paresseuse, et ses yeux s’emplissent de tristesse et de tendre caresse… Son regard parcourt le corps grand et maigre de son mari, et le mignarde, le choie… Iégor semble sentir ce regard, s’arrête et se retourne… Il se tait, mais, à sa figure, à ses épaules levées, Pélaguèia voit qu’il veut lui dire quelque chose ; elle s’approche timidement et le regarde de ses yeux suppliants.

– Prends ça ! lui dit-il en se retournant.

Il lui tend un rouble crasseux, et s’éloigne rapidement.

– Portez-vous bien, Iégor Vlâssytch ! dit-elle en prenant machinalement le rouble.

Il s’éloigne sur la route longue, droite comme une courroie tendue…

Pâle, immobile comme une statue, Pélaguèia reste debout, buvant du regard chacun de ses pas. Elle l’aperçoit longtemps. Mais le rouge de sa chemise commence à se fondre avec la couleur sombre de son pantalon ; on ne le voit plus marcher ; son chien ne se distingue plus de ses bottes ; on ne voit que sa petite casquette. Et, tout à coup, Iégor tourne brusquement à droite dans le taillis, et sa casquette elle-même

disparaît dans le feuillage…

– Adieu, Iégor Vlâssytch ! murmure Pélaguèia.

Et elle se soulève sur la pointe des pieds pour voir encore une fois la casquette blanche.

1855.

GOÛSSÉV

I

Le jour tombait, il allait être bientôt nuit.

Goûssév, fantassin envoyé en congé définitif, se soulève sur son hamac et dit à mi-voix :

– Tu entends, Pâvel Ivânytch ? Un soldat m'a raconté à Sou-Tchane que son bateau, pendant la traversée, est passé sur un grand poisson et a eu la cale défoncée.

L'homme, de condition indéterminée, à qui s'adresse Goûssév, et que tous, à l'infirmerie du bord, appellent Pâvel Ivânytch, se tait, comme s'il n'entendait pas.

Et le calme se fait à nouveau… Le vent joue dans les agrès ; l'hélice taque ; les vagues clapotent ; les hamacs grincent ; mais l'oreille est depuis longtemps habituée à ces bruits, et il semble que, alentour, tout dorme et se taise. Les trois malades – deux soldats et un marin, – qui, tout le jour, ont joué aux cartes, – dorment déjà, et ont le délire.

Il semble qu'il commence à y avoir du tangage. Le hamac de Goûssév se soulève et s'abaisse exactement comme s'il respirait, – et ainsi une fois, deux fois, trois… Quelque chose heurte le plancher et tinte : probablement un gobelet de métal, tombé.

– Le vent s'est déchaîné… dit Goûssév, tendant l'oreille.

Cette fois Pâvel Ivânytch tousse et répond nerveusement :

– Tantôt c'est un bateau qui monte sur un gros poisson, tantôt c'est le vent qui se déchaîne… Le vent est-il donc un animal pour rompre sa chaîne ?

– C'est comme ça que parlent les gens baptisés.

– Les baptisés sont aussi ignares que toi… Y a-t-il peu de choses qu'ils disent ? Il faut avoir une tête sur ses épaules et raisonner, homme sans idée !

Pâvel Ivânytch est sensible au mal de mer. Quand il y a du tangage, il grogne et s'irrite au moindre rien. Mais, à l'avis de Goûssév, il n'a positivement pas à se fâcher. Qu'y a-t-il d'étrange et d'extraordinaire, par exemple, dans ce grand poisson ou dans le vent qui se déchaîne ?… Supposons que le poisson soit de la hauteur d'une montagne et que son dos soit aussi dur que celui d'un esturgeon ; supposons aussi que là, où est le bout de l'univers, il y ait de grandes murailles de pierre et que les méchants vents y soient enchaînés… S'ils n'avaient pas rompu leurs chaînes, pourquoi s'agiteraient-ils sur toute la mer comme des possédés, hurlant comme des chiens ? Si on ne les attache pas, où sont-ils donc pendant le calme ?

Goûssév songe longuement à des poissons, gros comme des montagnes, et à de grosses chaînes rouillées ; puis l'ennui le prend et il se met à songer à son pays, dans lequel il rentre après cinq ans de service en Extrême-Orient. Il voit un grand étang glacé, recouvert de neige. Sur l'un des bords, se trouve une grande fabrique de porcelaine, toute en brique, avec une haute cheminée et des nuages de fumée noire. Sur l'autre bord est son village… De sa maison, la cinquième tout au bout, son frère Alexiéy part en traîneau. Derrière Alexiéy est assis son fils, Vânnka, chaussé de grandes bottes de feutre, et sa fillette, Akoûlka, aussi en bottes de feutre ; Alexiéy a un peu bu. Vânnka rit, mais ne voit pas la figure – emmitouflée – d'Akoûlka.

« Pourvu que les enfants ne soient pas gelés… » pense Goûssév. Que Dieu leur donne de l'esprit et de la raison pour qu'ils honorent leurs parents, mais qu'ils n'aient pas plus d'esprit que père et mère… »

– Il faut ici de nouvelles semelles, dit, dans le délire, d'une voix grave, le matelot malade. Oui, oui !

Les idées de Goûssév se déchirent, et soudain, sans rime ni raison, apparaît, à la place de l'étang, une grosse tête de bœuf sans yeux. Le traîneau et le cheval s'arrêtent et sont emportés en tourbillon dans de la fumée noire. Goûssév est heureux cependant d'avoir vu ses proches. La joie lui coupe la respiration. Des frissons le parcourent, ses doigts tremblent.

– Dieu nous a permis de nous revoir ! marmonne-t-il dans le délire.

Et, tout aussitôt, il ouvre les yeux et cherche à tâtons, dans l'obscurité, de l'eau pour boire.

Ayant bu, il se recouche, et les traîneaux se remettent à marcher. Puis réapparaissent la tête de bœuf sans yeux, la fumée et les nuages…

Ainsi jusqu'à l'aube.

II

Dans l'obscurité se dessine d'abord un rond bleu ; c'est le hublot. Puis Goûssév distingue peu à peu son voisin de hamac, Pâvel Ivânytch.

Pâvel Ivânytch dort, assis, parce que, couché, il étouffe. Son visage est gris, son nez long et pointu ; ses yeux sont énormes parce qu'il a horriblement maigri. Ses tempes sont creuses, sa barbe est rare, ses cheveux longs… En regardant sa figure, on ne peut pas comprendre de quelle condition il est : noble, marchand ou moujik ? À en juger par l'expression de ses traits et par ses longs cheveux, il semble un homme qui jeûne et se macère, un novice de couvent ; mais, à ses paroles, on ne pense pas que ce soit un moine. Il est épuisé par la toux, la chaleur et par sa maladie ; il respire avec peine et remue ses lèvres desséchées. Remarquant que Goûssév le regarde, il tourne la tête vers lui, et dit :

– Je commence à deviner… Oui… maintenant je comprends parfaitement tout !

– Que comprenez-vous, Pâvel Ivânytch ?

– Voilà… Il me semblait étrange que vous, qui êtes sérieusement malade, vous vous trouviez, au lieu d'être au repos, sur un bateau où l'on étouffe, où l'on brûle, où l'on tangue ; bref, où tout vous menace de mort. Mais, maintenant, pour moi, tout est clair… Oui… Vos médecins vous ont mis en bateau pour se débarrasser de vous… Ça les ennuie de s'occuper de vous, animaux que vous êtes… Vous ne les payez pas, vous leur donnez du tracas, et vos morts gâtent leurs états… Donc vous êtes des animaux ! Et, se débarrasser de vous n'est pas difficile… Pour cela, d'abord, il n'y a qu'à avoir ni conscience ni amour de l'humanité, et, secondement, à tromper le commandement du bateau. On peut ne pas tenir compte du premier point ; nous sommes en ce sens des artistes ; et avec un peu d'habitude, le second point réussit toujours. Dans une masse de quatre cents soldats et matelots, bien portants, on ne remarque pas cinq malades. On vous embarque ; on vous mêle aux bien portants ; on vous compte en hâte ; et, dans le brouhaha du départ, on ne relève rien d'anormal. Une fois le bateau en route, on a remarqué seulement que, sur le pont, traînaient des paralytiques et des tuberculeux au dernier degré.

Goûssév ne comprend pas Pâvel Ivânytch. Pensant qu'on lui fait une semonce, il dit, pour se disculper :

– J'étais couché sur le pont parce que je ne tenais pas debout. Pendant qu'on m'a transbordé du cargo sur le bateau, j'ai eu très froid.

– C'est révoltant ! continue Pâvel Ivânytch. D'autant plus qu'ils savent parfaitement que vous ne pourrez pas supporter cette longue traversée ; mais ils vous ont embarqués tout de même. Admettons que vous arriviez jusqu'à l'océan Indien. Mais après… C'est horrible d'y penser !… Et voilà tout le remerciement pour un fidèle et irréprochable service !…

Pâvel Ivânytch roule des yeux méchants, se renfrogne avec dégoût, et dit en étouffant :

– En voilà à qui il faudrait en donner dans les journaux, à en user les plumes !…

Les deux soldats et le matelot malade se sont éveillés et se sont mis à jouer aux cartes. Le matelot est à demi couché sur son hamac ; les soldats sont assis sur le pont, près de lui, dans les poses les plus incommodes. L'un des soldats a le bras droit bandé et le poignet entouré d'une vraie boule de pansement, de telle sorte qu'il tient les cartes sous son aisselle droite ou au pli du coude, et joue de la main gauche. Le tangage est très violent ; on ne peut ni se tenir debout, ni boire le thé, ni prendre les remèdes.

– Tu étais ordonnance ? demande à Goûssév Pâvel Ivânytch.

– Justement, ordonnance.

– Mon Dieu, mon Dieu ! fait Pâvel Ivânytch, hochant mélancoliquement la tête. Arracher un homme à son pays natal, lui faire faire quinze mille verstes et lui faire attraper la tuberculose, et… et pourquoi tout cela, je vous le demande ?… pour en faire l'ordonnance d'un capitaine Kopêïkine ou d'un enseigne Dyrka…[65]. Quelle logique y a-t-il à cela ?

– Le fourbi n'est pas difficile, Pâvel Ivânytch. Tu te lèves le matin, tu cires les bottes, tu allumes le samovar, tu fais les chambres, et ensuite plus rien à faire. Le lieutenant dessine des plantes toute la journée[66], et toi, si tu veux, prie Dieu, lis des livres, va dans la rue !

Que Dieu donne à chacun une pareille existence !

– Oui, très bien ; le lieutenant dessine des plantes, et toi, toute la journée, tu restes à la cuisine à regretter ton pays… Des plantes !… Il ne s'agit pas de plantes, mais de vie humaine ! La vie n'est pas donnée deux fois, il faut l'épargner.

– Ça, c'est vrai, Pâvel Ivânytch. Un mauvais sujet n'est ménagé nulle part, ni chez lui, ni au service ; mais si tu vis comme il faut et si tu obéis, quel besoin a-t-on de te malmener ? Les maîtres instruits comprennent ça… En cinq ans, je n'ai pas été une seule fois à la salle de police ; et, cogné… je ne l'ai été, – que Dieu m'en fasse souvenir, – pas plus d'une fois…

– Pourquoi ça ?

– Pour une batterie. J'ai la main lourde, Pâvel Ivânytch. Quatre manzas étaient venus dans notre cour porter du bois, si je me rappelle bien ; je m'embêtais, et leur ai foulé les côtes. Le nez de l'un de ces damnés a saigné… Le lieutenant a vu ça d'une fenêtre ; il s'est fâché et m'a flanqué un coup sur l'oreille…

– Imbécile, pitoyable individu… murmure Pâvel Ivânytch, tu ne comprends rien !

Tout à fait anéanti par le tangage, il ferme les yeux ; sa tête s'incline tantôt en arrière, tantôt sur sa poitrine. Plusieurs fois il essaie de se coucher, mais sans y réussir ; l'étouffement l'en empêche.

– Et pourquoi, demande-t-il peu après, as-tu battu les manzas ?

– Pour rien. Ils sont entrés dans la cour et je les ai battus.

Le silence renaît… Deux heures de suite les joueurs jouent avec furie, en jurant, mais le tangage les fatigue, eux aussi. Ils abandonnent les cartes et s'étendent. Goûssév revoit le grand étang, la fabrique, son village… Les traîneaux repassent ; Vânnka recommence à rire, et Akoûlka, la sotte, a déboutonné sa pelisse et sort ses jambes du traîneau : « Voyez, braves gens, j'ai des bottes de feutre toutes neuves, pas comme celles de Vânnka ! »

– Elle va sur ses six ans, délire Goûssév, mais n'a toujours pas de raison. Au lieu de sortir tes jambes, apporte à boire à ton oncle le soldat ! je te donnerai des bonbons.

Voici Anndrone, un fusil à pierre sur l'épaule. Il porte un lièvre qu'il a tué. Le vieux juif Issârtchik le suit et lui propose d'échanger son lièvre pour un morceau de savon. Voici, dans l'entrée de l'isba, une génisse noire. Voici Dômna, qui coud une chemise et pleure, on ne sait pourquoi. Et voici encore la tête de bœuf sans yeux, et la fumée noire…

Quelqu'un, en haut, pousse un fort cri ; plusieurs matelots accourent. Il semble que l'on ait traîné sur le pont quelque chose d'énorme et de lourd, ou que quelque chose ait éclaté. Les hommes accourent encore… N'est-il pas arrivé quelque malheur ? Goûssév lève la tête, prête l'oreille et voit que les deux soldats et le matelot ont recommencé à jouer aux cartes. Pâvel Ivânytch, assis, remue les lèvres. On étouffe, on n'a pas la force de respirer, on a soif, mais l'eau est chaude dégoûtante… Le tangage ne cesse pas.

Tout à coup, il arrive quelque chose à un des soldats qui joue… Il appelle cœurs les carreaux, se trompe en comptant, et laisse tomber ses cartes. Puis, avec un sourire effrayé et bête, il regarde autour de lui…

– Je viens tout de suite, frères… dit-il, en se couchant à terre.

Tous, éberlués, l'interpellent ; il ne répond pas.

– Stépane ! lui demande le soldat au bras bandé, est-ce que tu te sens mal ? hein ? Faut-il aller chercher le prêtre, hein ?

– Stépane, lui dit le matelot, bois de l'eau… tiens, vieux frère, bois !

– Pourquoi donc lui cognes-tu le quart contre les dents ? dit Goûssév se fâchant. Ne vois-tu donc pas, tête d'épouvantail ?…

– Quoi ?

– Quoi ?… répète Goûssév, le contrefaisant ; il ne respire plus, il est mort. Et tu demandes : Quoi ? Quelles gens idiots, Seigneur, mon Dieu !

III

Il n'y a plus de tangage. Pâvel Ivânytch est redevenu gai, ne se fâche plus. Il a une expression fanfaronne, excitée et moqueuse. Il a l'air de dire : « Je vais vous raconter une chose si drôle que vous en aurez mal au ventre. »

Le hublot est ouvert et une douce brise passe sur Pâvel Ivânytch. On entend des voix ; des avirons battent l'eau… Sous le hublot quelqu'un glapit d'une petite voix déplaisante ; c'est probablement un Chinois qui chante.

– Oui, dit Pâvel Ivânytch en souriant moqueusement, nous voici en rade. Encore à peu près un mois et nous serons en Russie. Oui, très honorés messieurs les soldats ! J'arriverai à Odessa, et de là, droit à Khârkov ! J'ai, à Khârkov, un ami homme de lettres. J'irai chez lui et lui dirai : « Allons, l'ami, laisse pour un jour tes abjects sujets d'amourettes féminines et de beautés de la nature, et divulgue la saleté à deux pattes !… Te voici des thèmes… »

Après avoir pensé une minute à quelque chose, il dit :

– Goûssév, sais-tu comment je les ai trompés ?

– Qui, Pâvel Ivânytch ?

– Toujours les mêmes… Comprends-tu ? il n'y a sur le bateau que des premières et des troisièmes ; en troisième, il n'est permis de voyager qu'aux moujiks, autrement dit, aux mufles. Si tu as un veston et que tu ressembles de loin à un bârine[67] ou à un bourgeois, veuille bien voyager en première : Crèves-en, si tu veux, mais allonge cinq cents roubles ! « Pourquoi, demandé-je, avez-vous une pareille règle ? Voulez-vous, par cela, rehausser le prestige des intellectuels russes ? » – « Pas du tout. Nous ne vous laissons pas voyager en troisième pour la simple raison que cela ne convient pas à un homme comme il faut ; on y est trop mal, et c'est trop dégoûtant. » « Oui, monsieur ?… Grand merci pour votre sollicitude des gens comme il faut ! Mais dussé-je être mal ou bien, je n'ai pas cinq cents roubles. Je n'ai pas volé le Trésor, je n'ai pas exploité les indigènes, je n'ai pas fait de contrebande ; je n'ai fait mourir personne sous les verges. Alors, jugez-

en : Ai-je le droit de trôner en première classe et, surtout, de me glisser parmi les intellectuels russes ? » Mais on ne les prend pas par la logique… Il fallut recourir à une tromperie. J'enfile un cafetan et de grandes bottes ; je me fais une tête de margoulin ivrogne, et je vais chez l'agent : « Votre noblesse, lui dis-je, donne-moi un billet… »

– De quelle condition êtes-vous ? me demande le marin.

– Du clergé. Mon père a été un honnête pope. Il a toujours dit tout droit la vérité aux grands de ce monde, et il en a beaucoup souffert.

Pâvel Ivânytch se fatigue de parler ; il étouffe, mais continue :

– Oui, je dis toujours la vérité en pleine figure… Je ne crains rien ni personne. En cela, il y a entre moi et vous une énorme différence. Vous êtes des gens ignorants, aveugles, écrasés. Vous ne voyez rien, et, ce que vous voyez, vous ne le comprenez pas. On vous dit que le vent rompt sa chaîne, que vous êtes des animaux, des Pétchénègues[68], et vous croyez ce qu'on vous dit. On vous flanque des coups sur la nuque et vous baisez la main qui vous frappe. Quelque animal, en pelisse de raton vous vole et vous lâche ensuite quinze copeks de pourboire ; et vous dites : « Daignez, Seigneur, me donner votre main. » Vous êtes des parias, des gens pitoyables… Moi, c'est autre chose ! J'ai une vie consciente. Je vois tout, comme l'aigle ou le vautour qui vole au-dessus de la terre. Je comprends tout. Je suis la protestation incarnée. Quand je vois l'arbitraire, je proteste. Quand je vois un bigot ou un hypocrite, je proteste. Quand je vois un porc triomphant, je proteste. Et je suis indomptable. Nulle inquisition espagnole ne peut me contraindre à me taire. Oui… Que l'on me coupe la langue, ma mimique protestera. Claquemurez-moi dans une cave, je crierai si fort que l'on m'entendra à une verste ; ou bien je me laisserai mourir de faim, pour que la noire conscience des geôliers soit chargée d'un poids de plus ; tuez-moi, je reparaîtrai sous forme d'esprit. Tous ceux qui me connaissent me disent : « Vous êtes un homme insupportable, Pâvel Ivânytch ! » Je m'enorgueillis de cette réputation. J'ai fait trois ans de service en Extrême-Orient et y ai laissé un souvenir qui durera cent ans, je m'y suis brouillé avec tout le monde. De Russie, mes amis m'écrivent : « Ne reviens pas ! » Et, moi, je m'embarque et je reviens tout exprès… Oui. Ça, c'est la vie que je comprends ! C'est ce qui peut s'appeler la vie !

Goûssév cesse d'écouter et regarde le hublot. Sur l'eau transparente, turquoise pâle, toute baignée d'un soleil aveuglant et

brûlant, un canot se balance. Des Chinois nus, debout, tendent des cages où il y a des serins, et crient :

– Il chante ! Il chante !

Un autre canot heurte ce canot, une vedette à vapeur passe. Et voici un autre canot dans lequel est assis un gros Chinois qui mange du riz avec des baguettes. Paresseusement l'eau ballotte par-dessous ; paresseusement volent des mouettes blanches.

« Ah ! ce gros-là, pense Goûssév en regardant le gros Chinois en bâillant, il serait bon de lui flanquer sur la nuque… »

Il dort debout et il lui semble que toute la nature somnole. Le temps file vite. Le jour s'écoule sans qu'on s'en aperçoive, et, de même, arrive l'obscurité… Le bateau n'est plus à l'ancre ; il repart on ne sait où.

IV

Deux jours ont passé. Pâvel Ivânytch n'est plus assis, mais courbé. Ses yeux sont clos. Son nez semble plus pointu.

– Pâvel Ivânytch ! lui crie Goûssév, – hein ? Pâvel Ivânytch !

Pâvel Ivânytch ouvre les yeux et remue les lèvres.

– Ça ne va pas ?

– Comme ça… répond Pâvel Ivânytch, étouffant. Au contraire, même… ça va mieux… Tu vois, je puis même rester allongé… Ça s'est arrangé…

– Allons, que Dieu soit loué !

– Quand je me compare à vous, mes pauvres, j'ai pitié de vous… Moi, mes poumons sont en bon état, ma toux vient de l'estomac… je peux supporter l'enfer ; qu'y a-t-il à parler de la mer Rouge ? Puis je regarde du point de vue critique ma maladie et les remèdes ; et vous… vous, vous êtes ignorants… C'est dur pour vous ; très, très dur !

Il n'y a pas de tangage, mais on étouffe et il fait chaud comme dans une étuve. Il est non seulement difficile de parler, mais même d'écouter. Goûssév relève ses genoux, pose la tête dessus, et songe à son pays natal. Mon Dieu, quel délice, par une chaleur pareille, de songer à de la neige, à du froid !… On est en traîneau. Tout d'un coup les chevaux ont peur, prennent le mors aux dents… Ne connaissant plus ni route, ni fossés, ni ravins, ils filent comme des enragés à travers tout le village, sur l'étang, près de l'usine, puis à travers champs… « Arrête ! arrête !… crient de toute leur voix les gens de l'usine et les passants. Arrête ! » Mais à quoi bon les arrêter ! Que le vent cinglant et froid coupe la figure et morde les mains ; que les paquets de neige, arrachés par les sabots, vous volent derrière le cou, sur votre bonnet, sur la poitrine ! que les patins crient ! que les traits et le palonnier cassent ! que le diable les emporte !… Et quel délice quand le traîneau verse et que l'on roule de tout son cœur sur un tas de neige, piquant du nez dans la neige ! On se relève tout blanc, des glaçons aux moustaches ; on n'a ni bonnet ni moufles ; votre ceinture

est défaite… Les gens rient, les chiens aboient…

Pâvel Ivânytch, ouvrant à demi un œil, regarde Goûssév et demande à mi-voix :

– Goûssév, ton commandant volait-il ?

– Et qui donc le sait, Pâvel Ivânytch ? On ne sait pas ; cela n'est pas venu jusqu'à nous.

Ensuite, il se fait un long silence. Goûssév songe, délire et boit sans cesse de l'eau. Il lui est difficile de parler, difficile d'écouter, et il a peur qu'on ne lui parle. Une heure passe ; deux heures ; trois heures… Le soir vient, puis la nuit ; mais Goûssév ne le remarque pas. Il reste assis, pensant toujours à la gelée.

Il semble que quelqu'un soit entré dans l'infirmerie. On entend des voix ; mais cinq minutes passent et tout se tait.

– Paix à son âme, Dieu soit avec lui ! dit le soldat au bras pansé. C'était un homme pas tranquille !

– Quoi ? demande Goûssév. De qui parles-tu ?

– Il est mort. On vient tout de suite de l'emporter en haut.

– Allons, tant pis, dit Goûssév en bâillant. Paix à son âme !

– Qu'en penses-tu, Goûssév ? demande au bout d'un peu de temps le soldat au pansement ; ira-t-il au ciel, ou n'ira-t-il pas ?

– De qui parles-tu ?

– De Pâvel Ivânytch.

– Il ira… il y a longtemps qu'il souffrait. Et d'ailleurs, il est de famille de prêtres, et les popes ont beaucoup de parenté ; on priera pour lui.

Le soldat au pansement s'assied sur le hamac de Goûssév et dit à mi-voix :

– Toi non plus, Goûssév, tu n'es pas fait pour vivre sur cette terre ; tu n'arriveras pas en Russie.

– Est-ce le médecin ou l'infirmier qui l'a dit ? demande Goûssév.

– Ce n'est pas que quelqu'un l'ait dit, mais ça se voit… Un homme qui va bientôt mourir, ça se voit tout de suite. Tu ne manges pas, tu ne bois pas, tu as maigri, – c'est effrayant de te voir. La phtisie, en un mot. Je ne dis pas ça pour t'inquiéter, mais parce que, peut-être, voudrais-tu communier et te faire mettre à l'extrême-onction ?… Et si tu as de l'argent, tu devrais le remettre à l'officier principal.

– Je n'ai pas écrit chez moi… soupire Goûssév. Je mourrai sans qu'on le sache.

– On le saura, dit de sa voix profonde le matelot malade. Quand tu mourras on l'inscrira dans le journal de bord. On en remettra un extrait au chef de place à Odessa, et celui-ci l'enverra au district, et où il faudra…

Goûssév se sentît mal à l'aise après cette conversation et commença à être travaillé d'on ne sait quel désir… Il boit de l'eau ; ça n'arrange rien ; il s'approche du hublot et respire l'air brûlant et humide ; pas ça ; il essaie de penser à son pays, à la gelée ; pas ça… Il lui semble enfin que, s'il reste une minute encore à l'infirmerie, il étouffera infailliblement.

– Ça ne va pas, frères… dit-il. Il faut que j'aille en haut. Menez-moi en haut, au nom du Christ !

– Bien, consent le soldat au pansement. Tu ne pourras pas y monter, mais je te porterai. Prends-moi au cou.

Goûssév prend le cou du soldat, l'autre l'entoure de son bras valide et le porte en haut. Sur le pont dorment, entassés, les soldats et les marins qui ont reçu leur congé définitif. Ils sont si nombreux qu'on a peine à passer.

– Descends, dit doucement le soldat. Suis-moi lentement. Attrape-toi à ma chemise…

Il fait noir. Aucun feu ni sur le pont, ni aux mâts, ni alentour, sur la mer. À l'avant, immobile comme une statue, se tient un homme de quart, mais il semble qu'il dorme. Il semble que le bateau soit livré à lui-même et aille où bon lui semble.

– On va maintenant jeter Pâvel Ivânytch à la mer… dit le soldat au pansement. On va le mettre dans un sac, et à l'eau.

– Oui, c'est comme ça qu'on fait.

– C'est mieux de reposer dans la terre, chez soi ; du moins, votre mère vient pleurer sur votre tombe.

– C'est sûr !

Il vint une odeur de fumier et de foin. Têtes basses, près du garde-corps, il y a des bœufs. Une, deux, trois… huit têtes… Et il y a aussi un petit cheval. Goûssév allonge le bras pour le caresser, mais le cheval secoue la tête, montre les dents et veut mordre sa manche.

– Sale bête… grogne Goûssév.

Le soldat et lui vont doucement vers l'avant, s'arrêtent près du bord, puis regardent, en silence, en bas et en haut. En haut, c'est le ciel profond, les claires étoiles, la paix et le silence, comme chez soi, au village. En bas, l'obscurité et le brouhaha. On ne sait pourquoi mugissent les hautes vagues. Quelle que soit celle que l'on regarde, elle tâche de surmonter les autres, d'écraser, de chasser celle qui la précède ; sur elle, avec bruit, s'en jette une troisième, aussi sauvage et aussi laide, faisant panache de sa crête blanche.

La mer ne connaît ni raison ni pitié. Si le bateau était plus petit et pas en gros fer, les vagues le détruiraient sans nulle compassion et engloutiraient les hommes, sans distinguer les saints et les pécheurs. Le bateau, lui aussi, a une expression stupide et cruelle. Ce monstre nasu pousse en avant, en coupant sur sa route des milliers de vagues. Il ne craint ni la nuit, ni le vent, ni l'espace, ni la solitude : tout lui est égal, et si même les vagues de l'océan étaient des êtres vivants, le monstre les écraserait sans distinguer non plus les saints et les pécheurs.

– Où sommes-nous maintenant ? demande Goûssév.

– Je ne sais pas. Sans doute, dans l'Océan.

– On ne voit pas la terre…

– Ah, ouiche ! On dit que nous ne la verrons que dans sept jours.

Les deux soldats regardent l'écume blanche, aux lueurs phosphorescentes, se taisent et passent. Goûssév, le premier, rompt le silence.

– Il n'y a là rien d'effrayant, dit-il. On n'a peur que comme si on était dans un bois sombre, ou si, une supposition, on descendait sur l'eau, en canot, et que l'officier commanderait d'aller à cent verstes pêcher du poisson ; – j'irais. Ou bien si, disons-le, un chrétien tombait, tout de suite à l'eau ; – je m'y jetterais pour aller le chercher. Un Allemand ou un Manza, je n'irais pas le sauver ; mais un chrétien, j'irais.

– Et ça te fait peur de mourir ?

– Ça me fait peur. C'est notre bien que je regrette. J'ai, vois-tu, un frère pas sérieux ; il boit, bat sa femme sans raison, et ne respecte pas les vieux. Sans moi, tout marchera à l'abandon, et le père et la vieille, comptes-y, iront mendier. Mais cependant, frère, mes jambes ne tiennent plus ; on étouffe ici… allons dormir.

V

Goûssév revient à l'infirmerie et se couche sur son hamac. Comme avant, un désir indéterminé l'oppresse, sans qu'il arrive à comprendre ce dont il a besoin. Sa poitrine est comme foulée, sa tête bourdonne ; il a la bouche si sèche qu'il lui est difficile de tourner la langue. Il s'assoupit et délire. Harassé par les cauchemars, la toux et la chaleur, il s'endort profondément vers le matin. Il rêve qu'à la caserne on ne vient que de défourner les pains, et, qu'entré dans le four, bien étuvé, il se frotte avec une poignée de verges de bouleau. Il dort deux jours de suite, et le troisième jour, à midi, deux matelots descendent le prendre et l'emportent de l'infirmerie.

On le coud dans une toile, et, pour le rendre plus lourd on met avec lui deux barres de fer. Cousu dans la toile, il ressemble à une carotte ou à un navet, large à la tête, pointu au pied… Au coucher du soleil, on le porte sur le pont et on l'installe sur une planche ; un des bouts de la planche est posé sur la lisse, l'autre sur une caisse, placée sur un tabouret. Les soldats renvoyés dans leurs foyers et les officiers, tête nue, sont rangés autour.

– Béni soit notre Dieu à jamais, aujourd'hui et toujours, dans les siècles des siècles ! commence le pope.

– *Amen !* chantent trois matelots.

Les soldats libérés et les marins se signent et regardent les vagues ; il est étrange qu'un homme soit ici, cousu dans un sac, et qu'on aille le lancer à l'instant dans les flots. Cela peut-il donc arriver à chacun ?

Le prêtre jette de la terre sur Goûssév et s'incline. On chante le *Requiem.*

L'officier de quart soulève le bout de la planche ; Goûssév glisse sur elle, pique une tête, tourne sur lui-même et plonge. L'écume le recouvre ; il semble un instant entouré de dentelle, puis disparaît dans les vagues.

Il coule rapidement. Parviendra-t-il au fond ? On dit que le fond

est à quatre mille mètres. Ayant coulé huit à dix brasses, il commence à descendre de plus en plus lentement, se balance en mesure, comme s'il réfléchissait. Saisi par un courant, il file plus vite sur le côté qu'il ne descendait. Mais voici qu'il rencontre une bande de petits poissons, qu'on appelle des pilotes. Voyant un corps noir, ils s'arrêtent comme figés, et soudain, tous se retournant, disparaissent. En moins d'une minute, ils reviennent rapides comme des flèches, et se mettant à couper, en zigzag, l'eau autour de Goûssév…

Après cela apparaît un autre corps noir ; c'est un requin. D'un air digne et négligent, comme s'il n'apercevait pas Goûssév, il nage sous lui et a l'air de l'avoir pris sur son dos ; puis il se retourne, ventre en l'air, se prélasse dans l'eau tiède et transparente, et ouvre lentement sa gueule à la double rangée de dents. Arrêtés, les *pilotes,* ravis, regardent ce qui va se passer. Après avoir joué avec le corps, le requin, comme à regret, passe la gueule sous lui, le tâte avec précaution de ses dents, et la toile se déchire dans toute sa longueur, de la tête aux pieds. Une des barres de plomb s'échappe, et, ayant effrayé les pilotes, et touché le requin au flanc, coule rapidement.

En haut, cependant, du côté du couchant, les nuages s'amoncellent. L'un ressemble à un arc de triomphe, un autre à un lion, un autre à des ciseaux… De derrière les nuages sort un large rayon vert qui s'étend jusqu'au milieu du ciel. Peu après s'allonge à côté de lui un rayon violet, puis, auprès de lui, un doré, puis un rose… Le ciel devient mauve tendre. La mer, en mirant ce ciel magnifique, charmant, devient d'abord sombre ; mais elle revêt bientôt, elle aussi, des couleurs aimables, gaies, passionnées, que le langage humain a peine à nommer.

1890

---

[1] Diminutif : mon petit Pierre, Pierrot. (Tr.)
[2] En français, ainsi que dans la suite du récit. (Tr.)
[3] En français dans le texte. (Tr.)
[4] Diminutif de Sôphia. (Tr.)
[5] Le poud pèse 16 kg 38. (Tr.)
[6] Diminutif affectueux de Sôphia. (Tr.)
[7] En français. (Tr).
[8] Le héros principal des *Âmes mortes* de Gogol. (Tr.)
[9] *Mâtouchka-Rasèia.* (Tr.)
[10] Titre d'une pièce d'Ostrovski, exposant les mécomptes d'une jeune fille de la classe marchande qui a épousé un gentilhomme. (Tr.)

[11] Établissement d'éducation pour les jeunes filles nobles. (Tr.)

[12] On sait que les étudiants russes avaient des uniformes. (Tr.)

[13] Diminutif de Piôtre. (Tr.)

[14] Diminutif péjoratif, ici, de Nadiéjda. (Tr.)

[15] Assemblées provinciales électives, disposant d'un assez grand nombre d'emplois. (Tr.)

[16] Reproduction d'un tableau de Flavîtski, représentant dans sa cellule, où selon la légende elle serait morte, une personne mystérieuse, prisonnière de Catherine II. V. *Œuvres complètes,* t. IX *(le Jour de fête),* note, p. 91. (Tr.)

[17] Pour procéder aux derniers soins funèbres. (Tr.)

[18] Diminutif du prénom du garde-cour. (Tr.)

[19] On regarde comme un mauvais présage le ronflement d'un samovar. (Tr.)

[20] Diminutif de Grigôry. (Tr.)

[21] C'est-à-dire dans une organisation médicale organisée par un des conseils provinciaux (zemstvos). (Tr.)

[22] C'était le chef circassien qui mena au Caucase contre les Russes une guerre célèbre de partisans. (Tr.)

[23] Sectaires rationalistes qui boivent du lait pendant le carême, ce qui leur a valu leur nom. *(Molokany),* V. *Œuv. compl,* t. X, *la Steppe,* p. 34. (Tr.)

[24] Instrument de musique à trois cordes, très connu. (Tr.)

[25] Au Caucase. (Tr.)

[26] Forme plus affable que Lioûbka. (Tr.)

[27] Allusion au proverbe : une cuillerée de goudron gâte un tonneau de miel. (Tr.)

[28] Fils ou neveux du pope. (Tr.)

[29] Forme officielle, polie, du nom Vâssia, comme, ci-après, Maria Sémiônovna pour Mâchénnka. (Tr.)

[30] Diminutif de Matviéy. (Tr.)

[31] Diminutif de Grîcha. (Tr.)

[32] Ce nom indique, soit une ancienne halte pour le bétail, au temps des « toucheurs de bestiaux », soit une station où il n'y a guère d'arrêts. (Tr.)

[33] Cantique chanté la veille de l'Annonciation. (Tr.)

[34] Les Pères de l'Église. (Tr.)

[35] Il faut rappeler qu'il y a dans l'Église orthodoxe quatre carêmes : celui de Noël, le grand carême, le carême de Saint-Pierre et celui de l'Assomption. (Tr.)

[36] Le premier dimanche du grand carême, avant de commencer à jeûner, on est dans l'habitude, en Russie orthodoxe, de se demander pardon les uns aux autres. (Tr.)

[37] Voiture attelées de trois chevaux de front. (Tr.)

[38] Secte des Vieux croyants. (Tr.)

[39] On sait que, ne pas reconnaître quelqu'un tout de suite, passe pour un signe heureux. V. *Œuvres complètes,* VIII, *Le Duel,* p. 197. (Tr.)

[40] Les fameux instituts d'éducation, créés par Catherine II à l'imitation de Saint-Cyr. (Tr.)

[41] Diminutif de Prôkhor. (Tr.)

[42] En réalité, le commissaire d'une circonscription de district *(stanovoi)*. (Tr.)

[43] Le moujik, habitant une ville, ne se considère plus comme un simple paysan. (Tr.)

[44] Chef de la police du district, l'*isprâvnik,* sorte de sous-préfet. (Tr.)

[45] Diminutif de Kyrill. (Tr.)

[46] Célèbre poète d'inspiration populaire (1820-1898). (Tr.)

[47] On sait que, ne pas reconnaître quelqu'un tout de suite, passe pour un signe heureux. V. *Œuvres complètes,* VIII, *Le Duel,* p. 197. (Tr.)

[48] C'est-à-dire au « *mir* ». (Tr.)

[49] Diminutif péjoratif pour : Iéfime. (Tr.)

[50] Invocation, empruntée au *Sanctus,* que les gens du peuple emploient au moment d'un orage ou d'un danger. Voir *Œuvres complètes : la Steppe,* p. 125, et *Théâtre,* volume III (t. XVI), p. 146. (Tr.)

[51] Comme ci-dessus le *mir,* la communauté paysanne. (Tr.)

[52] *Kvass,* boisson populaire, faite de croûtes de pain fermentées. (Tr.)

[53] Proverbe. (Tr.)

[54] Il y a dans la steppe russe un grand nombre de *tumuli* funéraires, d'origine inconnue, que les archéologues ont commencé à fouiller, et dont Tchékhov parle souvent dans ses récits (t. X, *la Steppe,* p. 56-57). (Tr.)

[55] Pierre le Grand. (Tr.)

[56] Tumulus du gouvernement de Don sous lequel seraient enterrés trois frères, héros d'une chanson de geste. Voir *Œuvres complètes (le Pays natal), t.* X, p, 184. (Tr.)

[57] Autrement dit le ravin riche. (Tr.)

[58] Russiscisme voulant dire : je leur ferai voir ce dont je suis capable, ce que je vaux. (Tr.)

[59] Voir *Œuvres complètes,* t. I, « Chez la Maréchale de la noblesse », p, 238.

[60] Diminutif paysan de Marie. (Tr.)

[61] Nom très amusant, apparemment forgé, qui équivaut à « délivrez-nous du malin. » – Il y a lieu d'observer qu'en Russie les

« sacristains » font partie du clergé et sont sous-diacres, ayant reçu le troisième des ordres sacrés. (Tr.)

[62] Avdôtia est un nom populaire que le sacristain écrit, selon les listes de noms de baptême, Evdokîa. (Tr.)

[63] Hussarde ? *(Note du correcteur – ELG.)*

[64] Maître, seigneur. (Tr.)

[65] Kopêïkine et Dyrka sont des officiers, baptisés par Gogol. Voir *les Âmes mortes,* chap. x, et *Hyménée* (répertoire du Vieux-Colombier), p. 36. (Tr.)

[66] *Sic* (sans doute pour dessiner des plans). (Tr.)

[67] Seigneur, monsieur. (Tr.)

[68] Nom d'une ancienne peuplade de la Russie du moyen âge. V. dans *Œuvres complètes,* X, *(la Steppe),* le récit intitulé *le Petchénègue.* (Tr.)

Table des Matières

- VOISINS
- VOLÔDIA LE GRAND ET VOLÔDIA LE PETIT
- DANS UN MANOIR
- GENS DIFFICILES
- SIMPLE RENCONTRE
- DANS LA REMISE
- LES PENSIONNAIRES
- LA PEINE
- LA MAUVAISE ŒUVRE
- ENNEMIS
- LES VOLEURS
- LES COMMÈRES
- UN MEURTRE
- LE JARDINIER-CHEF
- AU TRIBUNAL
- TÉNÈBRE
- LA CHANCE
- UNE FUITE
- REQUIEM
- BROUILLAMINI
- LE RABATTEUR
- GOÛSSÉV
- À propos de cette édition électronique

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.
Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de Ebooks libres et gratuits qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, FrançoisR, PatriceC, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !
VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.